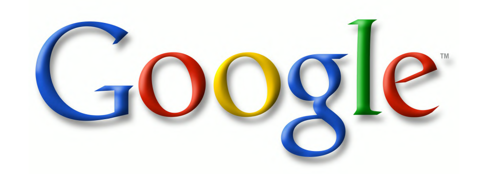




THOMAS HOLLIS, Esq.r F.R.S.





PHYSIOLOGIE

DU

RIDICULE.

IMPRIMERIE D'A. WAHLEN.

PHYSIOLOGIE

DU

RIDICULE,

OU

SUITE D'OBSERVATIONS,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS RIDICULES.

By
Madame Marie Françoise Sophie
(Nichault de Lavalette) Gay.

Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1833.



PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE PARIS.

Signaler les profits attachés à tant de bons ridicules, et passer sous silence celui de l'éditeur qui fait deux volumes d'un seul, et cela à la faveur d'une certaine quantité de pages blanches, d'un grand nombre d'épigraphes de luxe et d'alinéa inutiles, ce serait un oubli coupable, et que le public aurait droit de ne point pardonner.

« Mais vous en ferez tant, et vous en

[redacted]

donnerez si peu, disent les pauvres auteurs à ces Messieurs, que personne ne voudra plus acheter nos ouvrages. C'est se moquer du monde; ces grands blancs et ces petites phrases sont d'un ridicule extrême.

— Nous en convenons, répondent-ils; mais ne vous en plaignez point: ces ruses-là ne s'emploient jamais que pour les livres dont la vente est à peu près assurée. C'est le plus bel hommage que nous puissions faire à un auteur que de l'éditer de cette manière; et puis, ne savez-vous pas que d'offrir le moins possible d'une chose, c'est lui donner du prix. Ah! nous connaissons mieux que vous l'excellente nature du lecteur : il rit, il est vrai, de cette quantité de pages vides; il s'indigne contre l'éditeur, il donne à de minces volumes les noms les plus outrageans; mais quand il va chez son libraire choisir un ouvrage pour se désennuyer, c'est toujours ces volumes-là qu'il choisit : il ne les aurait peut-être pas regar-

dés, s'ils avaient été moins ridicules. »

A une si bonne raison, que répondre ?

L'auteur se tait ; son amour-propre flatté le rend indulgent, et il se borne à supplier ses honorables lecteurs de ne pas le croire complice d'une mystification trop à la mode.

PHYSIOLOGIE

DU

RIDICULE.

Le solide plait moins qu'un piquant ridicule.

(Le cardinal DE BERNIS.)

OBSERVATION.

I.

Le Préjugé.

Ainsi que la pauvreté, *le ridicule n'est point un vice, c'est bien pis*, a dit un bel-esprit du dix-huitième siècle, et les gens du monde élégant, les philosophes de boudoir, les aristarques du foyer de l'Opéra, ravis de ce bon mot, ont établi en principe, que le plus grand des malheurs de la société civilisée était d'être ridicule. Ingrats! comment la voix de la conscience,

cette voix qui ne trompe jamais, ne vous a-t-elle pas imposé silence au moment de proférer un si grand blasphème! Comment la réflexion, qui nous montre si cruellement nos déceptions en tous genres, et nous fait calculer si juste le peu que nous récoltons de nos avantages, ne vous éclaire-t-elle pas assez pour accorder à nos ridicules le respect et la reconnaissance qui leur sont dus. O vous que la nature et l'art ont tant favorisés! descendez dans votre cœur, compulsez tous les souvenirs qui l'honorent le plus; évoquez vos vertus premières, vos qualités acquises, vos agrémens naturels ou étudiés, et dites si aucune de vos nobles facultés, aucun de vos dons précieux, vous a jamais rapporté autant que le moindre de vos ridicules?

On s'en moque, direz-vous; et c'est là le premier bienfait attaché à cette source intarissable de jouissances. Semblable à la vertu qui s'enrichit par des sacrifices, à la religion, qui met l'outrage et les humiliations au nombre des voluptés chrétiennes, le ridicule fait la joie de tout le monde et le bonheur de ceux qui en sont doués; la gaîté qu'il inspire, toujours hypocrite, n'est jamais injurieuse, car le plaisir qu'il donne, comme tant d'autres plaisirs, a besoin du mystère; il faut en cacher la cause, en rire

furtivement, et flatter le ridicule pour s'en amuser encore et long-temps. Que de soins, de cajoleries, naissent du puissant intérêt de se conserver un sujet de médisance et de gaîté! Il n'est point de grand personnage, de grand talent, plus choyé que l'homme ridicule dont la manie doit occuper et divertir pendant ses soirées entières toute une réunion de moqueurs. Voyez comme on l'entoure; c'est à qui l'exploitera, le mettra en valeur : chacun veut provoquer sa verve, seconder son effet; on le questionne avec bienveillance, on lui fait mille agaceries pour lui soutirer une sottise; et la prévention est telle en sa faveur qu'on lui compte souvent pour des saillies originales et piquantes les platitudes reçues, qui font ordinairement la base des conversations générales.

Vu des hauteurs de la philosophie, le ridicule est le lien le plus solide de tous ceux qui unissent les hommes : c'est la seule réciprocité constante, inaltérable, à l'abri des caprices du cœur et des faiblesses de l'esprit. Les exemples d'amitié héroïque que nous ont transmis les anciens ne sont rien en comparaison de l'attachement dévoué de deux êtres enchaînés par le plaisir sans cesse renaissant de se dénigrer l'un l'autre. Avec quelle gaîté ils se bafouent, se

taquinent, se trahissent! quitte à se battre ensuite avec le mauvais plaisant qui rit des travers qu'ils dénoncent! Comme ils se suivent, comme ils s'épient pour découvrir plus tôt la mésaventure ou le moindre désappointement qui peut les déconcerter! Il n'y a guère qu'un grand succès ou une grande action qui puisse troubler cette harmonie parfaite; et encore les grandes actions, les grands succès, sont si faciles à tourner en ridicule!

Il n'en est pas de même des hommes: l'ironie la plus ingénieuse ne peut les doter du ridicule qui leur manque.

Ce don précieux est-il échu par droit d'héritage ou bienfait de nature à une femme jeune et riche, c'est bien un autre triomphe vraiment! Manières affectées, attitudes singulières, grands airs bourgeois, langage commun, parure exagérée, mots burlesques, tout devient succès pour elle: la curiosité lui assure une politesse, une prévenance, au moins de la part de toutes les femmes; car ce qu'elle a d'étrange devant servir à la conversation de plusieurs jours, il faut l'avoir vue de près pour en pouvoir rire avec connaissance de cause. Mais comme l'esprit et les prétentions d'une femme ne sont jamais bien stimulés par une autre, et

que la coquetterie est l'ingrédient le plus nécessaire aux développemens des facultés ridicules, les jolies moqueuses en sont réduites à implorer le secours des hommes pour apprendre d'eux les bons mots comiques, les agaceries provinciales, les vanités grotesques, qui font le charme de la coquette ridicule. Comment celle-ci ne se croirait-elle par l'oracle d'un salon, la reine d'une salle de spectacle, lorsqu'elle voit qu'on se porte en foule là où l'on a l'espoir de la voir, de l'entendre causer, et qu'on assiége sa loge pour obtenir un mot d'elle? Mais on ne la recherche ainsi, direz-vous, que pour aller colporter de loge en loge, ou de maison en maison, ses questions saugrenues ou ses réponses niaises. Et qu'importe le malheur qu'on ignore? Les soins empressés, les hommages, l'effet sans cesse renaissant d'une surprise qu'on prend pour de l'admiration, ne sont-ils pas des joies positives, que chaque jour ramène plus douces et plus enivrantes? Demandez à cette femme dont la coiffure est empruntée à la Diane antique, la robe imitée de celle de madame de Maintenon, ornée des larges manches du moyen âge; demandez à cette poupée, habillée de toutes pièces et de tous siècles, si elle n'est pas cent fois plus heureuse, plus ravie d'elle-même que

cette jeune personne assise à quelques pas de là, dont les beaux cheveux relevés simplement à l'air de sa physionomie, la robe blanche, la tournure élégante, l'attitude modeste et gracieuse, plaisent sans doute, mais ne se font pas remarquer? Les danseurs passent devant elle sans l'apercevoir, tant leurs regards sont frappés de l'étrangeté d'une parure qui a mis à contribution tous les genres, toutes les époques et toutes les couleurs! La pauvre enfant voit les contredanses se succèder, et personne ne vient l'inviter : ainsi délaissée, elle se croit laide; elle en veut à sa mère de lui interdire les guirlandes dorées, les marabouts roses, les robes *archi*-décolletées, enfin tout ce qui saute aux yeux des danseurs blasés; elle donnerait une année de son innocente vie pour un quart d'heure d'enivrement pareil à celui qui brille dans les regards de la valseuse moitié grecque et moitié châtelaine.

Eh bien! depuis cette innocente créature jusqu'au brave député qui écoute l'orateur sans préventions, qui juge les discours sans esprit de parti, qui vote selon sa conscience, et qui par conséquent est dédaigné des ministres, oublié du pouvoir, et presque toujours blâmé par ses commettans, tout subit le néant de la

sagesse et du convenable. Un seul travers comique, insupportable même, les arracherait à cette mort civile; mais leur nature timorée s'y oppose: semblables à la jeune vierge que la pudeur, encore plus que la religion, condamne à un célibat éternel, ils ignorent la vie.

C'est dans l'espoir de prouver cette grande vérité, et de combattre le seul préjugé qui ait survécu à nos révolutions, que nous offrons au public éclairé ces observations modestes, fruit de nos longues études dans la science si peu approfondie du ridicule; heureux si, pour prix de nos travaux et des expériences faites sur nous-même, nous parvenons à vaincre les incrédules, à convertir les moqueurs, et à démontrer à tous le bonheur, la puissance et la gloire attachés au sceptre du ridicule.



II.

Il y a autant de vices qui viennent de ce qu'on ne s'estime pas assez, que de ce que l'on s'estime trop.

(MONTESQUIEU, *Pensées diverses.*)

OBSERVATION.

II.

De la Présomption.

Tous les philosophes, antiques ou modernes, se sont accordés pour tonner contre la vanité : l'expérience des siècles a prouvé qu'ils avaient plus de raison que de crédit ; car si tous les hommes sont tombés d'accord sur l'énormité de ce péché, la somme de vanité n'en est pas moins restée la même parmi nous. Les philosophes sont-ils donc inutiles, ou sommes-nous incor-

rigibles? Dieu nous garde d'en avoir la coupable pensée.

Cependant l'existence d'un vice qui porte si souvent sa peine tient à quelque mystère, et nous croyons l'avoir découvert dans l'alliance constante de la vanité avec la présomption ridicule. C'est à la faveur de ce bienfaisant défaut qu'on peut supporter les tourmens attachés aux mécomptes d'une vanité ambitieuse. Ce qu'elle rêve d'impossible, la présomption le lui accorde; c'est elle qui fait d'un sot, un homme d'état; d'un compilateur, un génie; d'un commis, un ministre; d'une pédante, une Sévigné; d'une femme laide, une beauté séduisante; enfin, la présomption fait de tous ceux qu'elle favorise, des heureux.

Voyez cet homme plus vieux que jeune, dont l'air important vous avertit de l'estime qu'il se porte : quarante ans de révolution lui ont fourni beaucoup d'occasions de se distinguer; il a été promu à de grands emplois, et n'y a fait que de petites choses. N'importe, le titre, les honneurs de la place, le bien même qu'il aurait pu y faire, sont toujours présens à sa mémoire; il croit avoir accompli tout ce que son incapacité ne lui aurait jamais permis de tenter. Il parle de ses vastes plans, du regret de n'être pas resté assez

long-temps ministre pour les mettre à exécution, de sa connaissance du pays, de la facilité de le gouverner; il décide, il blâme, sans aucun sentiment de la parfaite médiocrité dont il a donné tant de preuves. Et les jeunes publicistes, abusés par son assurance, l'écoutent avec respect. Il est l'oracle des vieilles femmes qu'un beau désespoir de coquetterie jette naturellement dans les intérêts de parti, et qui se font politiques aujourd'hui, comme autrefois elles se seraient faites dévotes.

Il faut voir son entrée chez l'une de ces autorités tracassières, à qui le souvenir de la duchesse de Longueville tourne la tête, et qui font de la diplomatie à visage découvert et du mystère sans secret. Il sourit à l'une, il fait attendre son salut à l'autre; il hasarde une nouvelle pour s'attirer l'attention générale; car, bien que retiré des affaires, son désir d'y rentrer le maintient journellement dans la société de ceux qui les mènent, ce qui ne l'empêche pas de causer avec les chefs de l'opposition. Mais les audiences qu'il accorde à ceux-ci se passent toujours dans l'embrasure d'une croisée, ou sur un canapé lointain, tant il croit à l'importance de ses moindres phrases, et redoute le parti qu'en pourrait tirer un écouteur indiscret.

Pour lui, son influence n'est pas douteuse. Propose-t-on une loi, prend-on une mesure, c'est toujours un mot de lui qui en a donné l'idée ; il est la substance qui clarifie tout, le fil qui aide à sortir de tous les labyrinthes. Il en impose, par son culte personnel, même aux gens de mérite ; ils le nommeraient volontiers, si on leur laissait faire quelque chose, tant la présomption aveugle également ceux qui la regardent et ceux qui la possèdent.

Et ce brave auteur qui vous consulte sérieusement sur un rouleau de papier, qu'il appelle son OUVRAGE parce qu'il contient une exposition comme il y en a mille, des vers comme tout le monde en fait, et des scènes comme on n'en veut plus.

Est-il un visage plus bouffi de satisfaction, plus coloré d'espérance ! Pas un nuage sur cet horizon de gloire. Sans avoir la conscience de son infériorité propre, il en éprouve un calme parfait. La raison lui dit que ce qui a si souvent réussi à tant d'autres ne peut faillir entre ses mains, et il arrive au moment de l'épreuve avec toute la confiance d'un succès.

On bâille, mais on ne siffle pas ; la pièce s'achève au bruit maigre de quelques applaudissemens payés. Il met sur le compte de l'acteur la

froideur de la représentation; demain ils seront moins intimidés, ils prendront leur revanche, la pièce ira aux nues, c'est un succès, un triomphe incontestable : ses amis vont lui serrer la main, sa mère pleure de joie, sa maîtresse, qui méditait un crime, le quittera deux mois plus tard. Que de bonheur ! et que les grands talens ont raison de se consacrer à la gloire.

Après ce premier pas dans la carrière du génie, il faut bien s'exercer dans le genre à la mode : allons, vite un roman à vignette, ou bien des mémoires improvisés; surtout un éditeur habile, des amis journalistes, et le livre ne sera pas moins bien accueilli que la pièce. Réussir dans toutes les branches de la littérature, c'est se placer tout d'abord au niveau de Voltaire. Flatté de ce rapprochement, notre auteur se promet de tenter tout ce qui peut lui en obtenir d'autres : avec sa tragédie philanthrophe, il achèterait à grand prix un serf du Jura, un Calas, pour signaler son éloquence généreuse; mais aujourd'hui les paysans sont libres, et les protestans ne se laissent plus pendre : force est bien de se rejeter sur d'autres moyens d'illustrer son nom.

Eh bien, il se fera l'avocat du pouvoir : c'est le seul héroïsme à sa porte. Accablé d'injures

par les mécontens, de faveurs par les ministre
il fera sa gloire des unes et sa fortune des au
tres; sans vendre sa voix, il la prêtera pou
une place, ou une dignité, quitte à rentr
ensuite dans son indépendance; et comme so
esprit observateur lui a révélé les plus sû
moyens de parvenir, il se tiendra prudemme
au milieu du groupe ministériel pour être
toutes les fournées.

« Concevez-vous rien de plus ridicule, di
on; Philinte est sur la liste des nouveaux pair
lui qui n'a jamais eu le sens commun en polit
que, qui ne sait pas une ligne du Code, et do
la méchante prose est une rivière de lieux com
muns où ne surnage pas une idée? En véri
c'est un choix déplorable. »

Mais le temps se passe, le choix déplorab
s'oublie, et Philinte, établi dans sa nouvel
dignité, en prend petit à petit les usages. S
lieux communs transportés à la tribune s'accl
matent assez vite, et trouvent des consomma
teurs. A force de s'être moqué de lui, de so
inutilité, de sa nomination, on ne s'en occu
plus, et il finit par jouir de tous les avantag
inhérens à la pairie.

Qu'avait-il pour y arriver? le don inappré
ciable d'une présomption ridicule.

OBSERVATION.

III.

Madame de Raiseville n'est plus jeune, elle n'a jamais été jolie, mais un teint coloré et de beaux cheveux blonds servent de prétexte à ses flatteurs, et lui donnent le droit de se croire agréable. Élevée, non dans l'amour, mais dans la spéculation des arts, elle est parvenue à coups de leçons, de méthode et d'imitation, à une sorte de talent en musique ; elle joue Bethoven, chante

Rossini, et fait danser au piano tout un bal improvisé. Qu'importe que Bethoven soit joué sans style, Rossini chanté sans ame, et les contredanses exécutées sans mesure; cela ne compte pas moins pour une trinité de talens, dont le plus chétif est encore un titre à la satisfaction personnelle.

Pour faire valoir tant d'avantages, madame de Raiseville a de la fortune, un mari en crédit, et des loges à plusieurs de nos théâtres; aussi n'est-elle jamais seule : on lui fait une visite le matin pour se faire inviter à venir dans sa loge le soir; on veut être de ses dîners parce qu'ils sont bons, et de ses raouts parce qu'on est sûr d'y rencontrer les femmes à la mode, qui sont l'intérêt de chacun. Pour prix de ces plaisirs quotidiens, on laisse croire à madame de Raiseville qu'on l'adore, et comme elle n'exige aucune preuve de la passion qu'elle imagine, on la laisse jouir en paix du plaisir de la raconter.

Un jeune homme rêve-t-il à une jeune personne qu'il doit épouser? « C'est à moi qu'il rêve, c'est moi qui le captive, pense-t-elle; il ne sait comment s'y prendre pour me déclarer son amour. »

Une autre porte-t-il sur son visage l'empreinte

du regret d'avoir perdu au jeu plus qu'il ne peut payer, il se meurt de jalousie pour elle; enfin lui fait-on la confidence de son amour pour une autre, c'est une ruse pour se faire aimer d'elle. Rien ne déconcerte son imperturbable confiance en ses charmes; elle a pourtant ri au théâtre de la Bélise de Molière; mais le moyen de se reconnaître dans un personnage ridicule? Et voilà le sublime du genre; non-seulement vous avez tous les profits de votre ridicule, mais quel que soit le miroir qui le réfléchit, vous n'apercevez jamais la ressemblance. Madame de Raiseville, souvent mystifiée par les sentimens que plusieurs mauvais plaisans affectent pour elle, n'a pas la sotte modestie d'en douter; sa pitié est toute pour ses belles rivales; elle emploie sa bonté à leur insinuer que sa vertu les met hors du danger de pleurer un infidèle, et comme ces sortes d'assurances prêtent à rire, on se fait un malin devoir de maintenir son illusion.

Jamais l'envie ne trouble ses plaisirs et n'enlaidit son visage, car la figure, la parure d'une autre, ne lui semble jamais supérieure à sa figure insignifiante, à sa parure étrange : sa vanité satisfaite l'empêche d'être méchante; elle aime peu, mais elle protége beaucoup; et comme elle prend chaque remercîment pour une déclara-

tion d'amour ou d'amitié, elle est heureuse.

Vous que tant de beauté, d'agrémens, d'esprit, vous que le noble ou même le coupable dévouement ne sauvent pas des tortures de l'inquiétude; vous qu'un excès de modestie rend injustes, soupçonneuses, et quelquefois importunes; qui passez tant de journées à vous créer des monstres d'inconstance, qui prenez souvent la prudence pour le dédain, le repos pour de l'indifférence, l'absence pour l'infidélité; combien le sort de madame de Raiseville est préférable au vôtre!

IV.

L'étiquette a passé de la cour au comptoir :
Plus de franc cabaret, plus de joyeux boudoir ;
Aux grands airs des salons la bourgeoise emplumée
Prétend, malgré son ton, paraître accoutumée ;
Et le superbe ennui, fils de la vanité,
Lui coûte son repos, son or et sa gaîté.

(*Comédie inédite.*)

OBSERVATION.

IV.

Jadis et Aujourd'hui.

L'indifférence, comme la mort, n'est jamais ridicule, mais elle ne produit pas davantage : il ne nous sera pas difficile de prouver tout ce que l'esprit français a perdu dans le refroidissement de cet enthousiasme qui lui faisait braver le ridicule. O beau temps des cartésiens, des *Port-Royal*, des raciniens, des cornéliens, des voltairiens, des abbés et des philosophes, des séides

de J.-J. Rousseau, des gluckistes et des piccinistes! On discutait, on s'animait alors à propos d'un intérêt moral ou littéraire, à propos d'un tableau, d'un opéra, d'une tragédie ou d'une chanson; chacun exaltait le mérite de son idole, ou critiquait vivement les œuvres du dieu qu'on lui opposait. On se battait à coups d'épigrammes, dont les arts et les paresseux profitaient: la cabale était là, toujours armée des canifs de la raillerie; il fallait un vrai talent pour l'apaiser, et, de plus, posséder cette mâle énergie qui sait braver les bons mots et les sifflets.

Ce courage, on le trouvait dans la chaleur de ses partisans; sûr d'être bien attaqué, on n'était pas moins certain d'être bien défendu. On se flattait d'avance des luttes du parterre, des arrêts du Mercure, des honneurs de la parodie; on voyait son nom en charade, son héros en logogriphe. Le succès qu'on rêvait devait être le parrain du chapeau, de la couleur à la mode. Enfin, l'idée d'occuper une semaine et plus le public des cafés, des salons, et même des boudoirs; l'orgueil attaché à l'espoir de fonder une secte, la ridicule importance dont une légère persécution pouvait tout-à-coup doter un auteur inconnu, enivraient la raison. Quel séduisant avenir pour un esclave des muses!

Était-il applaudi, on se l'arrachait à la cour, à la ville; il ne se donnait pas un dîner choisi sans lui : caressé, flatté en raison de ses ridicules, s'il poussait, comme La Harpe, l'égoïsme jusqu'à l'impolitesse, comme Lemierre, la vanité jusqu'à la bouffonnerie, ou, comme J.-J. Rousseau, l'originalité jusqu'à la brusquerie; alors il n'était point de séductions qu'on n'employât pour l'obtenir, ne fût-ce qu'un instant. On étudiait ses défauts pour les cajoler, ses manies pour les satisfaire. Le financier envoyait un courrier tout exprès dans le midi pour en rapporter les primeurs si bien appréciées par le gourmand auteur de *Warwick*. Le succès de la *Veuve du Malabar* commençait-il à se refroidir, un autre louait dix loges à la Comédie Française pour s'assurer les bonnes grâces de Lemierre; son vers solitaire était dans la bouche de tous les citateurs :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Ce vers, disaient ses fanatiques, composait à lui seul tout un poème, on n'en pouvait pas faire un meilleur, et l'auteur se le tenait pour dit.

Bien avant ce temps, Jean-Jacques, le moins poli des hommes, était à table avec sa servante-

maîtresse, et sa belle-mère au langage poissar
chez la maréchale, la spirituelle duchesse, q
donnait le ton à la cour la plus policée de l'Eu
rope.

Croit-on que ce fût à l'écrivain éloquent, a
philosophe courageux, que la duchesse d
Luxembourg offrait un asile contre la misère
la persécution? non vraiment; c'était au brut
confrère de Diderot, à l'insociable ami de m
dame d'Épinay, à celui dont les boutades et l
tenue singulière étaient un continuel sujet d
remarques et d'improbation; enfin, c'était
l'original ridicule, et non à l'homme de génie
qu'on rendait hommage.

Jean-Jacques Rousseau marié comme tant d
bons bourgeois, vivant du produit de ses ou
vrages, sans refuser les pensions royales, sa
accepter de demeure chez les marquis, les duc
vêtu comme tout le monde, serait mort sa
produire d'effet, en dépit de ses chefs-d'œuvre
ses cendres ne reposeraient pas à l'ombre d
peupliers d'un parc célèbre; et nous n'aurio
pas eu ses Confessions. Quel argument en fave
de notre système!

De nos jours, l'éducation est devenue pre
que générale : les épiciers mettent l'orthograph
les merciers lisent des romans, les femm

du monde les plus frivoles commentent la *Revue britannique*. Enfin, les convenances ont tout envahi; et sauf quelques manières, quelques locutions, dont le monde distingué se réserve encore l'usage, l'uniformité serait complète. Aussi plus de franche gaîté, plus d'enthousiasme : on se rassemble entre marchands pour subir des concerts de famille, présidés par un artiste, où chaque personne fournit son contingent de sonates ou de romances, tandis que leurs frères ou cousins se livrent froidement à toutes les chances d'une partie d'écarté. Heureux encore si quelque dispute politique vient rompre la monotonie de la soirée. Là, point de robes ni d'habits ridicules; chacun y est paré, et partant gêné et triste : c'est un corset ou des souliers trop étroits; des bas à-jour, dans lesquels les pieds sont glacés, des plumes qui contraignent tous les mouvemens de la tête, sans parler du tourment plus douloureux encore de regretter les frais qu'on a faits pour s'ennuyer ainsi; car pour la plupart des imitateurs du grand monde, le remords de dissiper sa fortune en plaisirs fatigans, et de dépenser plus qu'on ne possède, est une Euménide qui poursuit en tous lieux, et qui défend la joie.

N'est-il pas déplorable de voir la classe la

mieux pourvue de tous les élémens qui composent le bonheur, la nécessité du travail, et la possibilité du repos, sacrifier ses momens de loisir à singer les usages de la classe qui s'ennuie?

La mode anglaise, ou plutôt un nouveau système économique adopté par les avares fastueux fait-il succéder le bruyant raout à nos conversations si justement vantées? aussitôt le riche bourgeois qui donnait chaque dimanche un bon dîner à ses amis, où chacun d'eux riait avec confiance, où l'on trinquait en chantant au dessert, supprime ce plaisir héréditaire pour réunir tous les indifférens qu'il connaît, ou que ses habitués connaissent : il les entasse dans un petit salon, les empâte de petits gâteaux, les rafraîchit à coup de glace, dont une bonne partie tombe sur les robes de crêpe et de satin, tant les femmes serrées les unes contre les autres rendent le service difficile, sans compter que le frotteur du magasin, érigé en valet de chambre pour ce jour solennel, n'est pas fort exercé à ce genre de service, ce bon maître Jacques, accoutumé aux convives sans façon du dimanche, assez patiens pour attendre leur tour, ne peut se faire à se voir enlever le contenu de son plateau avant d'avoir eu le temps de le présenter aux pre-

mières autorités du cercle. Ce pillage imité de haut lieu le met en colère ; il murmure des mots peu flatteurs pour les affamés, et retourne à la provision en marchant sur les pieds de tout le monde, et en maudissant la manie d'inviter plus de gens qu'on n'en peut désaltérer.

Cependant ses maîtres ont de l'argent et sont fort honorables ; ils n'ont rien épargné pour les rafraîchissemens ; ils ont même pensé à avoir un farceur de profession, pour amuser le raout par quelques scènes de paravent ; mais le malheureux n'a point d'espace pour se remuer : étouffé par la foule qui remplit le salon, étourdi par celle qui reflue dans la chambre à coucher, et qui, désespérant de rien entendre des scènes du ventriloque, cause d'une manière bruyante, il perd la tête et oublie de faire rire.

Là, pas plus d'amour que chez les grands de la ville : ce sont des vanités qui s'agitent en tout sens, des femmes qui se disputent les regards, les phrases arrangées du plus dédaigneux des commis à moustaches, et font des frais de toute espèce, non pas seulement dans l'intention de lui plaire ou de l'aimer, mais dans le simple but de l'enlever à une rivale. Là, comme ailleurs, tous les avantages sont pour ceux qui ont compromis le plus de femmes :

c'est à qui séduira celle de son bourgeois, de l'honnête industriel qui le fait vivre; et quand le pauvre homme fatigué de chiffres, quitte le comptoir pour venir se délasser en famille, on le régale d'un grand air italien chanté par sa fille, d'une promenade dans la grande allée des Tuileries, d'un raout ou d'un mélodrame adultère.

Ose-t-il proposer quelque petit dîner hors la barrière : fi donc! rien n'est si ridicule, se promener dans les champs, dîner à son aise, rire à bon marché, c'est s'assimiler au peuple; et puis, que faire d'une robe brodée et d'un chapeau à plumes dans la poussière des guinguettes? ce serait compromettre son rang et son luxe. Mieux vaut s'ennuyer; la dignité de la bourgeoisie l'ordonne.

Eh bien, cette même famille, esclave de l'imitation aristocratique, se serait amusée, il y a cent ans, avec bien moins d'argent qu'elle n'en gagne aujourd'hui : le cabaret en aurait eu une bonne partie, il est vrai; mais à ce cabaret elle aurait rencontré Piron, Vadé, et plus d'un jeune seigneur en goguettes; aucune arrière-pensée d'ambition, aucune tradition du grand monde, ne serait venue attrister la réunion bachique. Le lundi aurait été consacré à réparer

les folies du dimanche : la mère aurait raccommodé elle-même la partie de l'habit de son mari déchirée en faisant aller la balançoire avec trop d'ardeur ; la fille aurait détaché sa robe endommagée par la mousse du petit vin d'Arbois, qui avait rendu le repas si joyeux. On aurait repris, avec le tablier, les travaux de la semaine, et chacun les aurait accomplis gaîment, sûr de rire encore le prochain dimanche ; et ce jour impatiemment attendu, le mari se serait coiffé de la perruque de son état ; sa femme aurait mis le bonnet bourgeois, sa fille la cornette de lingère ; chacun armé d'un parapluie, ils auraient été chercher leurs compères et leurs commères, tous plus ignorans les uns que les autres des belles manières et du beau langage ; ils auraient fait la route en chantant, en se donnant par-ci par-là de petites tapes sentimentales, espèce de déclaration d'amour autrefois en usage parmi les amans des faubourgs. En voyant passer cette troupe bruyante, le jeune seigneur, mollement étendu sur les coussins de son carrosse, les aurait d'abord regardés avec dédain, puis un retour sur lui-même aurait changé ce dédain en envie. Ainsi l'ennui se moque du plaisir, ce qui n'en dégoûte que les sots.

V.

Flatteuse illusion, doux oubli de nos peines :
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais !
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur ! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance :
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir ; en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des homme
Et dès que nous croyons être heureux, nous le som

(Collin d'Harleville, *Châteaux en Espagne*

OBSERVATION.

V.

Du plus heureux des Hommes.

— « Monsieur, vous trouverez fort simple que je m'adresse à vous : de tout temps le mérite, l'argent et la puissance ont été les protecteurs de l'invention ; c'est ce que le beau siècle de Louis XIV a suffisamment prouvé. Que seraient devenus tant de grands talens et de grandes choses sans le patronage de ce roi des génies ? Oui, Monsieur, je ne crains pas de le nommer

ainsi; car celui qui les protége, les comprend et les anime, mérite seul de régner sur eux.

— Monsieur vient sûrement pour une souscription, » dit le banquier célèbre auquel l'inconnu s'adressait. « Ah mon Dieu! nous en sommes accablés : souscription pour livres, souscription pour tableaux, pour gravures, pour tombeaux, pour amendes; c'est une ruine!

— A qui le dites-vous, Monsieur? Je bénis tous les jours le ciel de ne m'avoir pas donné assez d'argent pour le perdre de cette manière; car je ferais comme tout le monde, je me laisserais aller à l'idée d'obliger un pauvre diable d'artiste, et je ne ferais souvent qu'aider à la fortune d'un banqueroutier. Mais, loin de venir abuser de vos momens précieux pour vous soutirer de l'argent, je viens vous en apporter. »

Le mouvement de surprise que fit alors le banquier n'étonna point l'interlocuteur; il s'y attendait. Son habit râpé, ses bottes plissées, son chapeau terne et déformé, étaient trop peu en harmonie avec ses paroles pour ne pas exciter l'étonnement : mais peu lui importait; ces mots : *Je viens vous apporter de l'argent*, quoique mal accrédités par sa tenue, lui répondaient d'une audience : on ne renvoie jamais

sans l'entendre l'homme qui s'annonce de cette manière.

En effet, le banquier, confus de l'avoir reçu si légèrement, lui montre un fauteuil et l'invite à s'asseoir.

« Il ne s'agit point ici, Monsieur, de l'une de ces entreprises folles, où l'on commence par mettre des fonds considérables dans le vain espoir d'en retirer de gros intérêts, ni de ces affaires de Bourse fondées sur une fausse nouvelle, ou sur l'erreur volontaire d'un télégraphe; j'abandonne ces vils moyens de fortune à ceux dont la médiocrité rapace ne peut s'élever à d'autres conceptions. D'ailleurs ce n'est point à vous, Monsieur, dont le nom est connu dans les quatre parties du monde ; ce n'est point au possesseur de millions si noblement acquis, à l'homme qui fait un si honorable emploi de ses revenus, que je proposerais de semblables affaires : à un tel homme, je ne puis parler de son intérêt personnel qu'à la faveur du bien général; mais quand je jette tant de milliards dans la caisse publique, je puis bien consacrer quelques millions à celui qui me seconde dans une si belle action. »

Alors notre homme tire un long cahier de sa poche, le déroule gravement, puis le présentant au banquier :

« Voici, dit-il, de quoi vous convaincre des vérités que j'avance. Ayez la bonté de jeter les yeux sur ce travail; et si, comme personne n'en doute, vous arrivez bientôt, Monsieur, au ministère, je vous demande, pour unique prix de cette mine d'or, de vouloir bien me permettre de l'exploiter sous vos ordres. Vous pouvez voir, ajouta-t-il en montrant son accoutrement, que ma fortune particulière m'occupe peu : c'est à celle de mon pays que je consacre tout entier le fruit de mon labeur. Eh ! qu'importe le vil intérêt d'un homme à côté de cette masse d'intérêts qui font la prospérité des États? La richesse publique avant tout, voilà mon principe à moi. Je sais que, pour l'établir, j'aurai à combattre l'esprit du siècle, l'égoïsme rationnel; que la marche des choses veut qu'on arrive aux places pour y faire sa fortune, et pour la faire d'autant plus vite qu'on n'est pas sûr d'y rester long-temps. Mais je pense qu'assez de ministres se sont enrichis de cette manière, et qu'il est temps de leur faire succéder la nation. Vous êtes de cet avis, je me flatte?

— Comment donc! certainement, » répondit le banquier en cherchant un moyen honnête de se débarrasser de l'auteur du plan de finance qu'il avait sous les yeux.

— Eh bien, Monsieur, reprit l'autre, si vous êtes, comme j'en suis persuadé, pénétré de la nécessité de fonder le crédit sur le bien-être du peuple, je vous vois déjà le plus riche capitaliste de l'Europe. Avant peu, nul traité, nul emprunt, ne pourra s'opérer sans votre participation. Vous ferez à votre gré la hausse ou la baisse des effets publics, et tout cela sans que le trésor en souffre. Cela vous sourit-il?

— Il faudrait être bien difficile pour n'être pas content d'un pareil sort! Mais vous n'avez pas prévu, Monsieur, tous les obstacles qui peuvent entraver un si beau projet.

— Opposition, malveillance, difficultés, rivalités : j'ai tout prévu, Monsieur. Vous présumez bien qu'on ne reste pas un an tête-à-tête avec une idée, sans la retourner dans tous les sens, et qu'avant de la livrer au monde, on l'a déshabillée, redressée et préparée à supporter toutes les attaques de la médiocrité ou de l'envie. Que dis-je, supporter! Il faut qu'elle en triomphe sous peine de mort; il faut que cette idée féconde soit armée d'avance contre toutes les objections, et plus encore contre ces demi-sourires, ces haussemens d'épaules dont on gratifie d'abord tout ce qui a un air de nouveauté. Mais c'est là précisément où mon idée se montre

invulnérable : tenez, en voici un exemple. L'autre jour, j'étais dans les bureaux d'un certain ministère ; on y avait déposé la veille le dessin d'une machine à vapeur qui doit aider à soutenir, à cent cinquante pieds de terre, les objets les plus lourds ; sans me faire honneur d'une découverte qui ne m'appartient pas, je venais simplement réclamer l'attention du gouvernement sur les moyens que j'ai trouvés d'adapter la puissance du gaz inflammable aux nécessités et à l'agrément de la vie sociale. Eh bien, lorsque j'entrai, messieurs les employés s'évertuaient en plaisanteries, en prévisions folles, à propos de l'effet que produirait sur nos mœurs cette possibilité de s'élever au-dessus des gens et des choses : ils plaçaient déjà les rez-de-chaussée aux sixièmes étages ; ils créaient des théâtres suspendus, où toutes les pièces iraient aux nues, et où l'aristocratie pouvait seule parvenir ; car les voitures aériennes seraient nécessairement plus chères que les fiacres, et les enlèvemens seraient aussi plus faciles, les amans riches ayant par ce moyen encore plus d'avantage sur les pères et les maris pauvres. Ils voyaient le budget surchargé à l'article police intérieure du royaume, car le mouchard des rues ou des salons se ferait doublement payer

pour son rapport sur les mots dits en l'air ; enfin la satire, la pointe, le calembourg, toute l'artillerie de la bureaucratie était dirigée contre mon projet. Vous croyez qu'intimidé par ce feu roulant, je me suis retiré, abandonnant l'espoir de me faire comprendre par cette troupe de goguenards ? pas si dupe vraiment ; je ne les ai quittés qu'après avoir mis une heure à leur prouver l'excellence d'un projet qui double les moyens d'industrie, et complète l'indépendance de l'homme. Il fallait les voir après la démonstration de.....

— Et ils vous ont promis de mettre votre projet sous les yeux du ministre ?

— S'ils l'ont promis ! ah vraiment, dans leur admiration, je crois qu'ils m'auraient donné leur fortune entière pour le mettre à exécution ; leur moquerie s'était changée en un enthousiasme tel, qu'ils voulaient, disaient-ils, engager le ministre à proposer aux Chambres de voter dix millions pour réaliser cette belle conception moderne.

— Ah ! je les comprends bien, dit en souriant le banquier ; et sans aucun doute le plan de finance que vous avez eu la bonté de me confier obtiendra le même succès. Croyez, Monsieur, que je me ferai un vrai plaisir de l'étu-

dier, et de le recommander à celui qui est assez heureusement placé pour pouvoir seconder et récompenser le génie. »

En disant ces mots, le banquier, ravi du moyen qui lui avait été fourni par le rêveur lui-même dans la feinte approbation des commis du ministère, reconduisit l'auteur du plan jusqu'au dernier salon, et celui-ci prit congé du millionnaire, le cœur plein d'espérance, et l'esprit enivré de sa future gloire.

Oui, le roi de la vie c'est l'homme à projets : avec son levier fantastique, il remue toute l'Europe; les capacités, les capitaux sont à lui. Est-ce un plan de finance que son imagination féconde vient de créer? La combinaison en est telle, qu'il peut supprimer les impôts, absorber la dette, tripler les revenus, et consolider à jamais le crédit, en dépit de la guerre et des émeutes. Courbé sur ses cahiers, il chiffre, divise, soustrait, additionne sans s'apercevoir d'une erreur; c'est toujours un résultat immense, une telle amélioration pour l'État, pour la classe riche et la classe indigente, que la reconnaissance publique doit nécessairement récompenser son génie par un ministère.

C'est là qu'il attend ses détracteurs, ces vieux classiques de la Bourse, qui ne veulent croire à

la bonté d'une affaire que lorsqu'ils en ont touché les bénéfices. Ah! qu'il se promet de plaisir à les confondre du haut de son trône administratif! Arriver au pouvoir par les suffrages d'un peuple comblé de ses bienfaits; quel chemin glorieux!... O rêve enchanteur, que l'égoïsme, le positif des hommes raisonnables, doit prolonger éternellement, car rien ne menace son existence : les trois cent mille francs qu'il faudrait pour démontrer l'erreur, la fragilité de ce beau plan, nul imprudent ne viendra les offrir; on ne les accorde pas même aux découvertes utiles, comment les risquerait-on pour détruire une chimère? et cette chimère, source de joies intarissables, en enfantera mille autres plus brillantes.

O vous! grands potentats de la philosophie, vous qui avez consacré tant de veilles à la recherche de la vérité, vous qui prétendez trouver le bonheur dans la sagesse, la gloire, ou l'étude; avez-vous rencontré un plaisir, un sentiment, dont l'expérience ne vînt tôt ou tard vous désabuser? Eh bien, l'homme à projets l'a découvert ce trésor moral; il y puise chaque jour une fortune nouvelle. Quand il veut vous la faire partager, à vous sages financiers, vous riez de sa folie; toute l'ironie de votre grosse opulence

tombe sur le rêveur ambitieux : dédains perdus, il n'en reste pas moins possesseur de tout ce qu'il imagine ; et quand la banqueroute d'un confrère menace d'entraîner la vôtre, quand le triste avenir se montre à vous dans tout son vrai, que vous rêvez misère sous vos lambris dorés, l'homme à projets, dans sa mansarde, la casquette en tête, les bas déchirés, les pantoufles aux pieds, et l'estomac presque vide, chiffre encore un nouveau plan qui doit l'enrichir de tous les biens que vous craignez de perdre.

VI.

Oh! les jolis enfans!.... à quelle heure les couche-t-on?

(*Proverbes de* CARMONTELLE.)

OBSERVATION.

VI.

Les deux Mères.

— Nous dînons demain ensemble chez madame Derfeuil, n'est-ce pas? disait le vieux général Saint-Étienne à son aide-de-camp; j'en suis charmé : on dit qu'elle a le meilleur cuisinier de Paris, et puis son mari est un homme si doux, un si bon ami; je ne crois pas qu'il se soit jamais mis en colère de sa vie.

Et c'est bien ce que je lui reproche, répondit

le capitaine Alphonse B......; s'il était un peu moins bon, l'on pourrait dîner chez lui avec plaisir; mais il n'y a pas moyen.

— Comment, il n'y a pas moyen, dites-vous? et vous m'avez quitté l'autre jour à six heures pour aller dîner chez madame Derfeuil; vous paraissiez ravi de vous rendre à son invitation.

— Sans doute; mais je ne savais pas alors à quelle fête je me préparais : ah! je jure bien qu'on ne m'y rattrapera plus.

— Cependant madame Derfeuil est aimable, et reçoit bonne compagnie.

— Je ne le nie point; mais comme on ne peut avoir le plaisir de causer avec elle ni avec ses convives, l'esprit des gens qu'elle réunit est de nulle ressource.

— Qui donc empêche de s'en amuser?

— Un troupeau d'enfans, plus insupportables les uns que les autres.

—Vous m'étonnez : on dit les siens charmans?

— Charmans! ils sont jolis, voilà tout, reprit le capitaine; mais quant au charme de leur présence, vous m'en direz des nouvelles.

— Ils vous ont donc bien fait enrager?

— Au point de me rendre féroce, moi, qui aime assez les enfans, et qui ne manque pas de patience.

— Mais ils doivent être encore trop jeunes pour dîner à table : ils vous ont du moins laissé tranquille pendant le repas.

— Ah bien oui ! tranquille ! On ne s'est occupé, pendant le premier service, que des deux aînés, admis à dîner avec leurs parens depuis qu'ils apprennent à lire. Comme ils ont une santé délicate, et qu'ils sont affamés par nature, ils demandent à manger de tout, et pleurent à chaque plat qu'on leur refuse : alors la mère gronde, et le père, ennuyé des cris qui vont en *crescendo* et voulant la paix à tout prix, remplit l'assiette des enfans de manière à les faire crever d'indigestion. Il s'ensuit une querelle de ménage sur l'inconvénient bien reconnu de céder aux pleurs des enfans : les témoins sont requis de donner leur avis ; ce qui les embarrasse fort, car il faut nécessairement déplaire au père ou à la mère à propos de ces chiens d'enfans qu'on voudrait envoyer au diable.

En qualité de nouvelle connaissance, j'étais placé, à ce fatal dîner, auprès de la maîtresse de la maison; aussi ai-je reçu la confidence entière de toutes les malices d'*Oscar* et des bons mots de *Cornélie*. J'ai su qu'il fallait bien se garder de prendre l'un par les mêmes moyens que l'autre ; que c'étaient deux caractères diamétralement oppo-

sés, malgré la ressemblance qu'offrait à la première vue le visage de ces deux enfans. « La petite a plus de finesse, disait madame Derfeuil; mais Oscar est plus adroit : il monte déjà à cheval d'une manière étonnante, quel que soit le mouvement de la bascule; il tire à l'arc, et cela comme un sauvage; enfin il touche à tout sans rien casser. »

Pendant que j'écoutais ces éloges avec un sourire imbécille, je sentais une petite pluie tomber goutte à goutte sur mes pieds, et je cherchais des yeux ce qui pouvait en être cause, lorsque j'aperçus une grande tache rouge sur la nappe à côté d'Oscar : c'était lui qui, en voulant prendre du sel, avait répandu son verre plein sur la table; l'eau mêlée de vin coulait tranquillement par la fente d'une allonge. Sur l'observation que j'en fis, un domestique mit une serviette en quatre sur la tache. Je retirai mes jambes pour laisser passer l'averse, et le service se continua comme si de rien n'était.

Après la gronderie obligée en pareille circonstance, il y eut un moment de calme : on en profita pour parler du nouveau ministère. M. de G....., qui arrivait de Saint-Cloud, commença le récit de ce qui s'était passé le matin au conseil chacun lui prêtait une grande attention, lors-

qu'il s'éleva une querelle entre les deux enfans, à propos d'un petit pâté soustrait à Cornélie par Oscar, avec cette adresse qui faisait l'admiration de la famille. Le débat fut accompagné d'injures, de voies de fait, et madame Derfeuil s'épuisait en *voulez-vous bien finir*, sans obtenir la paix des combattans. Enfin un domestique prit sur lui de remplacer le petit pâté volé par un autre ; et M. de G.... put reprendre la parole. Mais au plus intéressant de sa relation : « Ah, mon Dieu ! elle étrangle, s'écrie madame Derfeuil en se levant pour voler au secours de Cornélie. J'avais tant défendu qu'on lui donnât du poisson : allons vite, un morceau de sucre, de la mie de pain, un poireau. » Chacun court pour se procurer le plus vite possible tout ce que demande la mère. Pendant ce temps, l'enfant avale doucement l'arête qui la faisait souffrir, et madame Derfeuil, qui s'est presque évanouie de frayeur, engage ses convives à se remettre à table.

Ce petit drame fini, comme on posait le dernier plat du second service, deux autres petits enfans qui suivaient les gâteaux, entrent avec fracas ; madame Derfeuil prie les convives de se déranger un peu pour leur faire place : elle explique comment il est dans ses principes de ne

laisser venir ces derniers enfans qu'à la fin du dîner, parce qu'ils ne mangent point encore de viande, et que les pauvres petits seraient trop malheureux d'attendre, sans jouer, les entremets sucrés; et puis, ajoute-t-elle avec une bonne foi risible : « Les enfans qui s'ennuient sont toujours à charge; il faut qu'on s'occupe d'eux sans cesse, et si cela est égal au père et à la mère, cela est souvent désagréable pour les amis. »

J'étais trop bien convaincu de cette vérité, pour ne pas l'approuver; mais je m'étonnai qu'en la reconnaissant ainsi, madame Derfeuil agît de façon à faire croire qu'elle l'ignorait complètement.

Si les aînés avaient jusqu'à présent troublé le charme du repas, ce fut bien autre chose quand les deux cadets vinrent ajouter leur bruit à celui qui nous étourdissait déjà.

— Je veux être assis, criait l'un; je veux de la crême, » criait l'autre. Quand on les eut servis avant tout le monde, on essaya de se remettre à causer.

— Quoique vous mangez là, Monsieur? me dit alors le petit Achille, le dernier de la famille; quoi vous mangez là? » Et en questionnant ainsi, il mettait sa main tout entière dans

la crême au chocolat que sa mère venait de m'envoyer.

— Voulez-vous en goûter, mon petit ami? dis-je à l'enfant, dont les cinq doigts étaient empreints sur la crême.

— Non, Monsieur, interrompit madame Derfeuil; je ne veux pas que vous soyez bon à ce point pour lui. C'est fort laid, monsieur Achille, de mettre ainsi la main dans l'assiette de ses voisins; pour vous en punir, vous n'aurez point de crême. »

Alors l'enfant pousse son assiette avec colère, et saute à bas de sa chaise en baragouinant toutes sortes d'injures, heureusement inintelligibles pour tout autre que sa mère. On le croit parti, et l'on s'en félicite; mais voilà qu'au moment où les vins d'élite circulaient, ou la gaîté semblait prête à naître, je sens comme un chat qui m'égratigne la jambe, puis une fraîcheur subite m'apprend que le petit révolté vient de déposer sur mon bas la portion de crême qui est restée après ses doigts. Jugez de mon humeur: je devais aller le soir au bal de la cour, j'avais demandé à madame Derfeuil la permission de dîner en uniforme, ainsi j'avais des bas de soie. Ma foi, l'idée de l'effet qu'allait produire cette traînée de chocolat sur ma chaussure me fit perdre

patience ; j'allongeai un bon coup de pied à l'invulnérable Achille, qui se mit à braire de toute sa force.

— Il se sera heurté contre le pied de la table, dit M. Derfeuil en se baissant et en soulevant la nappe. Que vas-tu faire là-dessous, petit gamin ? Allons, viens ; est-ce à la tête que tu t'es frappé ?

— Eh non ! beuglait l'enfant en portant la main derrière lui ; c'est un pied.... qui.... m'a...

— Oui, oui ; je comprends, c'est le pied de la table ; aussi pourquoi vas-tu jouer avec les roulettes : tu ne peux pas rester un moment tranquille. Tiens, prends ce biscuit, et va-t'en dans le salon. »

A la vue du biscuit, la colère d'Achille s'apaise. La mienne s'augmente à la pensée d'être obligé de rentrer chez moi pour changer de bas : car il n'était pas possible de dissimuler une tache du genre de celle que je devais avoir.

— Je crois qu'ils ont assez mangé, dit alors M. Derfeuil à sa femme, et que vous ferez bien de les envoyer avec leur bonne. »

Quelle excellente proposition ! et combien je regrettai qu'elle n'eût pas été faite plus tôt.

On sonne la gouvernante. Les voilà partis ; Dieu soit loué !

Mais ils n'ont consenti à s'éloigner que les mains pleines de bonbons ; et nous sommes destinés à en retrouver des traces sur tous les meubles qu'ils vont poisser.

Ne pouvant rien contre ce qui m'arrive, je veux en prendre mon parti, et m'en consoler en faisant un peu ma cour à madame Derfeuil, qui, à part ses défauts, est aimable et jolie : je lui parle d'elle, de l'extrême désir que j'avais depuis long-temps de lui être présenté ; j'invoque le souvenir d'une de mes sœurs qui a été élevée avec elle ; enfin j'attaque son esprit, son cœur, son amour-propre, sans en être un instant écouté. Ce n'est ni le dédain ni la pruderie qui l'empêchent de me répondre ; mais ses oreilles sont entièrement captivées par le bruit qui se fait dans le salon, par la voix de la bonne qui commande vainement l'obéissance, et par celles des enfans qui parlent, chantent ou crient à la fois. L'expression de sa figure change à chaque nature de cris ; une inquiétude invincible la domine ; elle n'y peut plus tenir, et donne le signal qui doit nous faire lever de table.

— J'en étais sûre, dit-elle en entrant dans le salon, quelqu'un pleurait. Que vois-je ? du sang ! Ah, mon Dieu ! Oscar est blessé ! » et madame Derfeuil se précipite vers l'enfant, le pose sur

ses genoux, et cherche la blessure avec anxiété.

— Ce n'est rien, Madame, dit la gouvernante, ce n'est rien; mais pendant que j'empêchais la petite de mettre le chapeau de cette dame qui dînait avec vous, M. Oscar a pris le ceinturon et le sabre que Monsieur avait déposés dans un coin du salon; il a voulu voir la lame, commander l'exercice, et il s'est coupé.

— En vérité, dit madame Derfeuil en se retournant de mon côté, il y a des gens d'une imprudence impardonnable; laisser un sabre à la disposition des enfans...

— Je vous affirme, Madame, ai-je répondu, que si j'avais pu me douter du plaisir que je devais avoir de dîner avec vos charmans enfans, je n'aurais pas commis cette imprudence. »

Ravi d'avoir dit ma pensée avec tant de politesse, je me suis empressé de sortir de cette maison, bien décidé à ne me marier de ma vie, pour échapper à la ridicule manie d'imposer à tous l'ennui de ses enfans.

— Vous avez fait là un dîner un peu agréable, j'en conviens, dit le général; mais celui que j'ai fait hier chez madame de Moseville était bien plus pénible pour ceux qui, ainsi que moi, se trouvaient dans le secret de la pauvre maîtresse de maison.

Vous connaissez Moseville, et son amour pour les gens en place : le ministre des affaires étrangères lui avait promis de venir dîner hier chez lui, et vous devinez les soins qu'il a dû prendre pour que le ministre ne trouvât chez lui que les gens et les choses qu'il préfère. Tout bien préparé, voici qu'inopinément la coqueluche se déclare dans sa petite famille : ses deux enfans en sont atteints, et la maladie se présente d'une manière alarmante. Madame de Moseville conjure son mari de remettre le dîner à un autre jour, et d'écrire à ses nobles convives la triste raison qui la retient près du lit de ses enfans ; mais ses prières, son inquiétude maternelle, rien ne touche M. de Moseville ; il prétend qu'une garde intelligente suppléera aux soins de la mère, et qu'elle doit avant tout se conformer aux lois des convenances ; qu'il serait fort déplacé de décommander un ministre et deux ambassadeurs pour une maladie si rarement dangereuse.

Accoutumée à obéir, la pauvre mère se résigne en pleurant.

Après avoir passé la nuit et la matinée près de ses enfans, à moitié suffoqués par la fièvre, et par une toux si violente qu'elle menace d'amener des convulsions, madame de Mose-

ville vient se parer pour nous recevoir; elle prend un air souriant pour mieux dissimuler sa peine. On lui demande des nouvelles de ses enfans; elle répond, ainsi que l'a dicté M. de Moseville, qu'ils sont un peu enrhumés, et sa voix, en articulant ce mensonge, est tremblante, ses yeux sont humides de larmes. Un domestique entre, lui remet un billet, elle y jette un regard; alors toute sa personne se ranime, car ce papier contient ces mots : « La fièvre paraît avoir un peu diminué; ils sont plus calmes. Valérie ne pleure plus depuis que nous lui avons fait accroire que Madame était sortie pour aller lui acheter des joujoux. »

Ce message de la gouvernante des enfans rend un peu de sécurité à madame de Moseville. On passe dans la salle à manger; mais le dîner est à peine à moitié, que, s'inquiétant de ne pas recevoir un nouveau message de la garde-malade, la pauvre mère dit tout bas à un de ses gens de monter chez ses enfans, et de lui en rapporter des nouvelles.

Le meilleur domestique est par lui-même un être alarmiste. Comme tout le monde, jaloux de produire de l'effet, et n'ayant qu'un petit nombre de moyens pour y parvenir, il cherche ordinairement à en doubler la force, soit en

exagérant un malheur vrai, soit en créant une inquiétude par de fausses nouvelles; enfin chacun aime à se voir l'arbitre d'une émotion, et le bon domestique plus qu'un autre.

Celui de madame de Moseville revint avec un air sinistre qui devait la frapper de terreur : aussi, mettant de côté toute considération, elle interrompt le ministre, qui lui parlait, pour demander à François ce qu'il a à lui apprendre. Alors il répond que le médecin vient de revenir; qu'il a prédit une mauvaise nuit et ordonné des vésicatoires. Il n'y avait dans tout cela aucune raison de se désespérer : mais le ton de François, sa peine à prononcer ce mot de vésicatoires, qu'il regardait, dans ses idées de médecine, comme le remède réservé aux cas les plus graves, et, par-dessus tout, de certaines réticences qui semblaient trahir un danger imminent, replongèrent madame de Moseville dans un état impossible à décrire : la pauvre femme implorait des yeux son mari, comme pour le conjurer de lui permettre d'abandonner tous ces indifférens, et d'aller rejoindre ses petits malades. Mais M. de Moseville, qui craignait l'émotion qu'aurait pu produire ce regard, avait grand soin de l'éviter; plus le visage de sa femme s'attristait, plus il redoublait de gaîté, ne parlant que de

projets de fêtes, s'engageant à la conduire le len demain à l'Opéra, dans la loge de l'ambassadeu d'Angleterre, acceptant pour toutes les invit tions qui flattaient sa vanité d'ambitieux. Enfi le supplice de la triste mère était si cruel qu j'en eus pitié.

« Prenez le prétexte qui vous conviendra l mieux, dis-je au duc de.... en sortant de ta ble; mais retirez-vous d'ici le plus tôt possi ble. »

J'avais pris un air diplomatique en pronon çant ces mots; j'étais certain de leur effet. U quart d'heure après, le duc de..., maudissant l poids des affaires et l'esclavage doré d'un mini tre, témoigna les plus vifs regrets de ne pou voir donner plus de temps à ses plaisirs, et nou montâmes tous deux dans sa voiture pour nou rendre au théâtre Italien.

Je lui dis la raison qui m'avait fait l'engage à quitter madame de Moseville plus tôt qu'il n le voulait; il me remercia de l'avoir empêché d prolonger la souffrance de cette pauvre mère et dans son indignation contre le mari assez crue pour condamner sa femme à un pareil supplice il s'est bien promis de ne point accorder à M. d Moseville la place qu'il sollicite.

Moi, je n'ai pu dîner, tant l'état de madam

de Moseville me faisait mal à voir ! Convenez que madame Derfeuil fait bien mieux que celle-ci en vous assommant de sa maternité.

VII.

Pour sa figure, je ne veux point vous en parler; vous verrez de quel air la nature l'a dessiné, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut : mais pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matière tout-à fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

(Molière, *Pourceaugnac.*)

OBSERVATION.

VII.

Les Gobe-Mouches.

LE NOUVELLISTE.

Oui, Monsieur ; cela est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

LE GOBE-MOUCHES.

Vraiment, Monsieur, vous croyez que cette dernière révolution va nous ramener l'âge d'or?

LE NOUVELLISTE.

Oui, Monsieur. Plus de cour, partant plus

de courtisans ; plus d'impôts, partant plus de vexations ; plus de misère, partant plus d'émeutes.

LE GOBE-MOUCHES.

Au fait, je ne vois pas ce qui empêcherait que cela fût ainsi. On n'a pas intérêt à ramener de vieux usages qui rappelleraient de vieux droits, et qui ne peuvent marcher avec les idées nouvelles. Un système d'économie justement vanté doit nécessairement amener la diminution des charges qui pèsent sur le peuple ; et la classe ouvrière sait trop bien que les émeutes sont la mort du commerce.

LE NOUVELLISTE.

Vous comprenez cela à merveille, Monsieur; et vous pouvez juger par-là de l'état de prospérité où nous marchons.

LE GOBE-MOUCHES.

Pour ce qui est de l'intérieur, je n'en doute pas : mais l'étranger m'inquiète. Entre nous, je soupçonne que les souverains n'aiment jamais bien franchement ceux que les révolutions élèvent au trône en dépit de la légitimité. J'ai lu l'histoire, Monsieur ; et l'on ne m'en fait pas accroire sur les résultats de certains événemens.

(On est prié de remarquer cette petite méfiance du gobe-mouches, comme le trait caractéristique, comme l'honnête scrupule d'une conscience accoutumée à tout croire. C'est à la faveur d'un léger doute qu'il acquiert le droit d'être persuadé,. et l'assurance de ne pouvoir être dupe.)

LE NOUVELLISTE.

L'histoire est remplie de révolutions, d'usurpations plus triomphantes les unes que les autres; et dans ce siècle de lumières, où les peuples choisissent eux-mêmes leurs autorités gouvernementales, vous présumez bien, Monsieur, qu'elles seront de nature à maintenir l'ordre au dedans et la paix au dehors. Que faut-il pour cela? Appeler à soi toutes les capacités du royaume, les attirer par l'espoir d'améliorer le sort du pays, leur parler au nom des intérêts de la patrie, et non pas en faveur de ceux d'une famille privilégiée, toujours assez riche, puisqu'elle règne.

LE GOBE-MOUCHES.

C'est cela, Monsieur; vous avez dit le grand mot: attirer les capacités, c'est le plus grand moyen de succès. Mettez un Colbert aux finances, un Fénélon à l'instruction publique, et un

Napoléon sur le trône.... je me trompe, un Napoléon à la guerre, et vous verrez comme tout ira! Avant une année, la France aura reconquis tout ce qu'elle a perdu. Au reste, je suis tenté de croire que ce système est celui pour lequel on se décide; car mon frère, l'auteur du dernier vaudeville, vient d'être nommé sous-préfet.

LE NOUVELLISTE.

Vous en verrez bien d'autres, Monsieur. D'abord la loi électorale va être refaite, pour donner plus d'essor au vœu national : vous ne verrez plus d'influence ministérielle, plus d'intrigues préfectorales; ce sera le vote pur et simple du paysan, du bourgeois, en faveur du citoyen le plus éclairé et le plus considéré de toute sa province.

LE GOBE-MOUCHES.

Voilà comme on forme une chambre imposante, où la haine des différens partis s'immole au bonheur général, où l'éloquence est libre, où la presse vient puiser ses moyens d'asseoir l'opinion d'une majorité puissante et désintéressée. Avec de semblables mandataires, choisis par la partie saine de la nation, on ne craint pas de voir se renouveler les scènes indécentes d'une

discussion injurieuse, ces poings montrés, ces épaules soulevées, ces démentis mortels qui ne blessent personne, enfin tout le scandale qui a trop souvent déshonoré la représentation nationale.

LE NOUVELLISTE.

Il est certain qu'une bonne législation faisant les bons ministres, vous aurez les meilleurs du monde.

LE GOBE-MOUCHES.

Tant mieux; car nous en avons assez de ces messieurs à coups d'État, à fournées de pairs et à budgets enflés.

LE NOUVELLISTE.

Vous êtes bien sûr de n'en plus avoir, puisqu'on a fait la révolution tout exprès pour vous en délivrer.

LE GOBE-MOUCHES.

Il est vrai que ce serait cruellement absurde d'avoir fait tuer tant de gens pour revoir les mêmes choses.

LE NOUVELLISTE.

Comment voulez-vous donc que cela soit? Le seul bon sens vous dit que les mêmes fautes amè-

neraient les mêmes résultats, et qu'il y va de l'intérêt de tous de n'y pas retomber.

LE GOBE-MOUCHES.

Ainsi les pauvres contribuables n'auront plus à payer des millions pour soutenir une cour fastueuse ?

LE NOUVELLISTE.

Comment donc ! tout ce qu'ils donneront tournera au profit des arts, aidera à secourir la veuve et l'orphelin du brave militaire, du savant que la passion d'une recherche antique ou d'une découverte utile empêche de songer à l'existence de sa famille ; et tous ceux qui auront servi la patrie d'une manière quelconque, soit pour son bonheur ou sa gloire, s'endormiront tranquilles dans la nuit du tombeau, en léguant leurs enfans à la reconnaissance d'un gouvernement juste et noble.

LE GOBE-MOUCHES.

Ma foi, Monsieur, ce que vous m'apprenez là me fait grand plaisir ; car j'avais peur, à ne vous rien cacher, de voir ce nouvel état de choses créer de nouvelles vanités sans détruire les anciennes. J'entends dire à de certaines personnes : La duchesse de *** ne va plus à la cour ;

mais on ne dépense pas moins pour y faire danser madame Potasse ; et peut-être valait-il mieux laisser le luxe et les grands airs où ils étaient que de les avoir portés dans une classe où ils sont plus dangereux et plus ridicules.

LE NOUVELLISTE.

Monsieur, il faut être populaire avant tout.

LE GOBE-MOUCHES.

C'est bien ce que je pense.

LE NOUVELLISTE.

Quand au luxe des cours, il est le soutien du commerce, et plus on reçoit de marchands, plus il faut se parer de leurs marchandises : d'ailleurs, il est indispensable de se montrer dignement aux yeux de l'étranger.

LE GOBE-MOUCHES.

Ah, oui ! l'étranger, c'est le point essentiel : croiriez-vous bien, Monsieur, qu'il y a des gens qui prétendent.....

LE NOUVELLISTE.

Des malveillans, des brouillons politiques, qui ne sont jamais contens : qu'on fasse la paix ou la guerre, ces gens-là sont toujours du parti qu'on ne prend pas. Eh bien, Monsieur, quand

vous en rencontrerez, dites-leur que toutes les puissances nous reconnaissent, nous approuvent et nous aiment; que chaque jour amène de nouveaux courriers chargés d'assurances d'amitié sincère, pour nous et les nôtres; que les différens partis qui pouvaient troubler la France sont entièrement découragés, qu'il n'y a plus à les craindre; que le commerce reprend mieux que jamais; qu'on n'entend plus parler de banqueroutes, de vols, d'assassinats, de duels; que les hôtels garnis sont pleins d'étrangers qu'attirent déjà nos fêtes; qu'il n'y a plus d'écriteaux aux portes, plus d'appartemens à louer; plus d'inquiétude, plus de misère, et qu'excepté eux, tout le monde est content.

LE GOBE-MOUCHES.

Je n'y manquerai point, Monsieur : on est trop heureux d'avoir à propager de si bonnes nouvelles.

LE NOUVELLISTE.

Vous savez sans doute la meilleure, celle dont on parle aujourd'hui ?

LE GOBE-MOUCHES.

Non; je sors de chez moi, je n'ai encore rien appris.

LE NOUVELLISTE.

Quoi ! vous ne savez pas que, par la vertu d'un dernier protocole, nous reprenons nos anciennes frontières ?....

LE GOBE-MOUCHES.

Bah ! vraiment ?

LE NOUVELLISTE.

Cela m'a été dit par quelqu'un qui est mieux placé qu'un autre pour le savoir.

LE GOBE-MOUCHES.

Eh bien ! cela ne m'étonne pas, Monsieur ; j'ai toujours pensé que nous finirions par là. Combien je vous remercie de m'avoir dit cette grande nouvelle ! Je vais de ce pas à la Bourse en essayer l'effet ; je vous remercie d'avance du plaisir et de l'argent qu'elle va me rapporter. »

Et le cœur plein d'une joie imbécille, le Gobe-Mouches va répéter ce qu'il vient d'entendre ; mais il est arrivé trop tard pour spéculer, la Bourse va fermer ; c'est qu'en route il s'est arrêté au groupe qui se forme chaque matin à la porte du café Tortoni ; on y racontait plusieurs faits peu probables. On parlait de l'ex-dey d'Alger pour remplacer certain roi du Nord. On donnait le Portugal à l'Angleterre, la Lombar-

die à la France ; on disposait du beau temple de la Magdeleine en faveur d'une divinité mythologique ; on prétendait avoir trouvé le moyen de rendre au théâtre français son ancienne splendeur, et le brave Gobe-Mouches écoutant tout cela comme parole d'Évangile, avait perdu ou employé son temps à s'en réjouir.

Une seule chose avait troublé son *bien-aise*, c'était la voix des crieurs des rues, beuglant à tue-tête un événement sinistre qui ne s'est point vérifié depuis. Mais, pour le Gobe-Mouches, tout ce qui s'imprime et se vend, ne fût-ce que pour un sou, acquiert un degré d'authenticité qui ne lui permet aucun doute. Sans ce léger inconvénient, tout serait plaisir pour lui, car sa nature le porte naturellement vers ceux qui flattent pour duper, et c'est dans l'enchaînement continuel des histoires les plus absurdes, des promesses les plus illusoires, qu'il passe sa vie inutile, espérant toujours la place qu'on ne lui donne pas, et le bien-être qui n'arrive jamais.

Entre-t-il dans un salon ? il est sûr d'y produire de l'effet, car il est toujours muni d'une ou deux nouvelles à renverser d'étonnement. Celle de la veille devrait peut-être rendre moins empressé à croire celle du lendemain ;

nais non, il y a dans la bonne foi du Gobe-Mouches quelque chose qui triomphe de l'expérience; on se laisse aller à l'impression qu'il reçoit de son propre récit. Cependant on sait que dans son empressement de croire, il n'attend pas toujours la fin d'une aventure pour aller la colporter; qu'il entend parfois tout de travers la nouvelle qu'on débite, et qu'il la transmet de même. N'importe, il a toujours l'avantage de jeter un fait dans une conversation qui se traînait avec peine. La maîtresse de maison, qui ne savait plus comment la soutenir, accepte avec ravissement ce fait absurde qui rend la vie à son salon; elle l'adopte, le commente, et devient le plus ardent complice des impostures innocentes du Gobe-Mouches. Quel plaisir pour lui! les discussions renaissent, les tête-à-tête sont interrompus, les bâillemens ont cessé; on se ranime, on cause, on rit, on se querelle, et cette résurrection est son ouvrage: chaque jour ramène pour lui de semblables succès.

VIII.

Armand de P..... vient de me soutenir que le Ro était mort ; le duc de C..... prétend qu'il ne l'est pas quant à moi, je ne crois ni l'un ni l'autre.

(*Mémoires d'un Émigré.*)

OBSERVATION.

VIII.

Des Sceptiques de Café.

Après avoir traité du gobe-mouches, nous ne pouvons garder le silence sur cette secte non moins ridicule, dont la finesse prétend tout deviner, et pour qui l'évidence n'est qu'un être fantastique. On en reconnaît les chefs à ces monts sacramentels : *Vous croyez cela, vous autres? vous donnez là-dedans?*

Ils ont aussi un sourire particulier, un re-

gard négatif, qui répond à tout le même adage : *Vous croyez cela, vous autres? vous donnez là-dedans?*

On leur parle du danger de braver l'opinion, des malheurs qui pourraient advenir de mesures prises sans réflexion, pour satisfaire l'orgueil irrité de quelques ministres ou la rancune de quelques prêtres ambitieux ; on leur répète que le peuple est au moment de se révolter.

« Quel conte ! disent-ils. Le peuple, qui avait vu sans bouger les échafauds des réactions, le retour des livrées, le présent d'un milliard, prendrait fait et cause pour quelques journaux, et se ferait mitrailler, lui qui ne sait pas lire, pour la liberté de la presse ! Quelle folie ! et comment une tête raisonnable peut-elle accueillir de semblables rêveries ? Choisir le moment où la conquête la plus importante vient d'illustrer un règne pour renverser la dynastie ? Et vous croyez cela, vous ?

— Oui, je le crois ; et je m'en afflige d'autant plus, que je crois aussi qu'avec plus de prudence on pouvait éviter ce malheur ; car quel plus grand malheur que de voir le sang couler dans les rues de Paris, et d'avoir à pleurer également la mort des vaincus et des vainqueurs !

—Pauvre badaud! c'est votre femme, n'est-ce s, qui vous montre toutes ces visions? Ren-yez-la donc à sa quenouille, et défendez-lui se mêler de politique. »

« Eh bien, lui dit-on un autre jour, vous vez la nouvelle? Varsovie est prise; on mas-cre les Polonais, leur ruine est complète.

— Oui, à la Bourse, répond-il, pour ruiner ssi les joueurs à la baisse; car la rente est istocrate, et se relève avec les rois. Nous ons le secret de toutes ces nouvelles. Quand us aurez vécu comme moi avec les gens du étier, on ne vous prendra plus à ces piéges ossiers. Allez, Varsovie n'est pas plus prise u'elle n'était sauvée le jour où....

— Le diable emporte cet homme qui s'obstine ne jamais rien croire! » s'écrièrent à la fois ux qui l'écoutaient nier depuis une heure.

Eh bien, c'est à ce ridicule, l'un des plus npatientans de tous, nous en convenons, que sceptique de café vient récemment de devoir vie.

Un soir de ce dernier printemps, pendant u'il faisait paisiblement sa partie de dominos ı café Valois, entre un petit verre d'anisette le *Messager des Chambres*, il voit entrer un une apprenti *Sangrado*, l'œil brillant, le front

rayonnant d'espérance, enfin avec l'attitude fiè d'un homme qui se promet d'étonner bientôt l monde par ses prouesses.

A la manière audacieuse dont il venait d pousser la porte en la refermant, l'habitué, l rentier, le politique, le grognard, le *loustic* le musard et le mouchard obligé, qui compo sent ordinairement le fond d'un public de café, se retournèrent vivement comme pour s'infor mer de ce qu'il y avait de nouveau; car un homme dépourvu de nouvelles n'aurait jamais osé se permettre une entrée si bruyante.

« Ah! ah! dit le questionneur par excellence, monsieur Granier sait quelque chose; il va nous en faire part, j'espère. S'il faut en croire son air guilleret, c'est du bon qu'il nous apporte. Le ministère serait-il changé?

— Je n'en sais rien, vraiment, et ne m'en inquiète guère; nous allons avoir bien autre chose à penser! »

A ces mots, les parties de dominos s'interrompent, et tous les yeux se tournent vers le jeune docteur.

« Encore une émeute dans le quartier des Écoles, je gage; nous allons entendre le rappel.

— Enfin il est arrivé! s'écria M. Granier

sans daigner répondre au questionneur ; nous allons savoir à quoi nous en tenir sur toutes les fables qu'on débite à son sujet, et nous verrons si l'ennemi est si difficile à vaincre.

— Ah ! nous avons donc la guerre avec la Prusse ? dit le badaud.

— Il s'agit d'une bien autre puissance, ma foi ! elle a déjà mis à mort un dixième de l'Europe ; mais nous l'attendons de pied ferme ; il y a ici des gens qui en savent assez pour la dompter. Si vous aviez pu voir l'effet qu'a produit dans notre école la nouvelle de son arrivée ; c'était un vrai délire.

— Mais qui donc est arrivé ? s'écrièrent plusieurs voix avec l'accent d'une vive impatience.

— Eh parbleu ! le choléra-morbus, répondit Granier.

— Le choléra-morbus ! répétèrent-ils d'un air consterné.

— Oui, vous dis-je, le choléra asiatique avec tous ses symptômes, ses paroxysmes et sa catalepsie foudroyante. J'en viens de voir deux cas à l'Hôtel-Dieu, mais je n'ai pu les examiner à mon aise. A tout seigneur tout honneur : les rois de la faculté étaient là, ils se sont emparés, comme de juste, des malades.

— Pour les sauver, sans doute ?

[redacted]

— Bah! ils étaient morts avant qu'on ai seulement les questionner sur ce qu'ils s fraient. Messieurs les docteurs se sont mis a tôt à l'ouvrage, en regrettant de ne pouvoir rer devant la foule d'étudians qui assiégeai salles et même les portes de l'hospice; mais r prendrons notre revanche : les nouveaux qui doivent nous arriver demain donneront science tous les moyens de s'éclairer, et de cider surtout la grande question de l'épidém pour mieux dire de la contagion.

— Eh bien! c'est à vous à jouer », d sceptique à son adversaire; mais le pau homme, accablé sous le poids de la sini nouvelle, était hors d'état de s'intéresser à partie commencée : les dominos, rangés su paume de sa main, venaient de retomber p mêle sur la table; déjà le frisson de la peur sait trembler ses membres. La description l'affreuse agonie, faite avec amour par le je médecin, avait jeté la terreur dans l'ame de le monde.

— Êtes-vous fous, de vous laisser abs ainsi par le tableau romanesque de ce je fanatique? Ne voyez-vous pas que la pas de son art lui fait voir, comme font toutes passions, ce qu'il désire. Dieu me garde

l'accuser d'un vœu inhumain : je sais qu'en désirant l'apparition du fléau, il croit avoir trouvé un moyen de le combattre ; mais il n'en est pas moins aveuglé par sa philanthropie. Dans tous les états, chacun aime la puissance ; et comme les épidémies livrent de droit le monde aux médecins, ils en voient partout, comme Perrin-Dandin voit des procès. Il meurt chaque jour, dans nos hôpitaux, de pauvres diables qui sont de toutes les couleurs, et qu'on n'a jamais pensé à traiter de cholériques. Attendez donc, pour vous abandonner à la terreur, que les rues soient désertes, les maisons en deuil, les spectacles fermés ; et croyez que tant que chacun s'occupera des Chambres et de la Bourse, il n'y aura point de fléau à craindre. »

En effet, notre bon sceptique, appuyé sur ce raisonnement, a passé tout le temps que la maladie a dévasté Paris dans la sécurité la plus parfaite : convaincu de la non-existence de la maladie, mettant toutes les morts sur le compte de l'ignorance des médecins, il n'a rien changé à son régime, et par cela même il a conservé sa santé dans un parfait équilibre.

Lui apprenait-on la fin subite d'une famille entière ;

« Je n'en suis pas fort étonné, disait-il ; ces

gens-là avaient de père en fils le sang en mauvais état. »

Était-ce une jeune mère enlevée en trois heures à ses enfans, on l'avait mal soignée dans sa dernière couche; était-ce une jeune fille ravie au bonheur de son âge, ses parens la menaient trop souvent au bal, on avait excité chez elle une inflammation de poitrine; enfin, il trouvait à tout une raison pour douter du vrai.

Bienfaisant ridicule, qui a préservé sa nature grêle et maladive des accidens inhérens à l'inquiétude, et qui le dispense chaque jour de s'affliger à la lecture des petits faits de nos grands hommes.

IX.

. . . . . Feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend; surtout de pouvoir au-delà de ses forces; avoir toujours pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux; jouer bien ou mal un personnage; répandre des espions et pensionner des traîtres; amollir des cachets, intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets; voilà toute la politique, ou je meure!

(Beaumarchais, *Mariage de Figaro*, acte III.)

OBSERVATION.

IX.

Du Ridicule appliqué à la Politique.

Quoi de plus ridicule que l'inconséquence, l'importance et l'hypocrisie des intérêts sous le masque du patriotisme? Quoi de plus risible qu'une médiocrité parvenue au pouvoir ; qu'un orateur ministre qui se bat les flancs pour prouver à une majorité flottante qu'elle doit lui accorder cette année le même budget contre lequel il a tant parlé l'année précédente? Quel

nom donnerez-vous à ce bon député, encor tout ému des sermens qui lui ont acquis les voi de tous les libéraux de son département ; à c naïf patriote qui se laisse entraîner par le charm d'un dîner ministériel à voter contre la foi ju rée, et cela dans la ferme croyance que sa rel gion politique vient d'être éclairée par l'élo quence d'un avocat à portefeuille ? Que dire d ce franc révolutionnaire qu'une émeute a fa un personnage, et qui parle de sévir aujourd'h contre tout ce qui pense à troubler l'ordre idé de son gouvernement éphémère ; et de cet an cien défenseur de la presse, qui signe chaq jour des mandats de saisie contre les écrivai du parti dont il n'est plus ; et de cette classe mécontens, toujours mécontens, quels q soient les dynasties, les gouvernemens, les su cès ou les revers, et toujours heureux d'être m contens ?

Tous ces gens-là sont ridicules, et nous n' vons pas la prétention de chercher à démo trer une vérité si commune ; ce que nous vo lons prouver, c'est qu'à leurs seuls ridicu ils doivent tous les avantages de leur positio

En temps de troubles, lorsque tout chang que devient l'homme fidèle à ses principes ? I boudeur inutile, qui va se confiner dans qu

que vieux château, s'il est de la classe châtelaine, ou dans quelque réduit champêtre, s'il appartient à celle des philosophes. Résigné à tout, plutôt qu'à se mêler aux intrigues qui surgissent de toutes parts à chaque révolution, il leur abandonne sans combat le terrain, et va condamner à la rouille qui ronge les meilleurs instrumens dont on ne se sert pas, les talens, la capacité, si nécessaires aux améliorations comme au rétablissement de l'ordre. Ce crime de lèse-nation, c'est la crainte de paraître ridicule qui l'en rend coupable. Tant d'hommes de mérite frémissent à la seule idée de voir leurs innocentes manies, leurs petits travers domestiques, dénoncés en termes burlesques dans quelque petit journal, ou exécutés en effigie dans le recueil amusant de la caricature. On saura qu'ils ont fait autrefois de mauvais vers; que leur femme n'est pas jolie; qu'ils ont un peu trop aimé la république, l'empire ou la légitimité : le beau malheur! C'est pourtant à ces considérations puériles qu'ils sacrifient le crédit, la fortune, la puissance, et, plus que tout cela, le bien qu'ils pouvaient faire.

A mérite, même inégal, reconnaissez l'avantage de celui pour qui le passé est sans souvenirs, et le présent un abîme de joie où viennent

s'engloutir les scrupules, les remords, s'il y a lieu, et jusqu'aux craintes de l'avenir. Avec quelle heureuse audace cet homme, dégagé des petits liens qui entravent la marche du génie, se livre-t-il aux destructions, créations, réactions, démissions, nominations; enfin à toutes les améliorations qui doivent lui être profitables. On murmure tout haut de sa politique industrielle, de ses coups d'état fantastiques; quelques feuilles restées indépendantes l'accablent d'épigrammes : il laisse dire, il laisse lire, il laisse rire, et, nouveau dieu du jour, il poursuit sa carrière en versant sur ses obscurs blasphémateurs un torrent d'ordonnances.

— En connaissez-vous de plus ridicule? se demandent entre eux les administrés, qui sont depuis une heure à la file un jour de réception.

— Ma foi, non! celui-là l'emporte sur tous ceux qu'on nous a donnés jusqu'à présent; et, sans la crainte de voir mon frère perdre sa place, certes, rien ne m'aurait déterminé à faire une visite à un semblable original; mais que voulez-vous, il a droit de vie et de mort sur ma famille; une destitution mettrait mon frère et tous ses enfans dans la misère : il faut me résigner.

— Voilà justement mon histoire, dit l'autre: j'ai sur les bras un grand diable de neveu dont je

ne sais que faire ; il n'a jamais voulu s'astreindre à aucune étude sérieuse ; les plaisirs de Paris lui tournent la tête et le ruinent ; je veux le reléguer pendant quelques années en province, et j'ai demandé pour lui la sous-préfecture de L.... C'est une jolie petite ville, un peu turbulente, mais du reste fort agréable à habiter.

— Non pas les jours d'émeutes, je pense, surtout pour un pauvre sous-préfet ; voyez plutôt M. D....

— Peu m'importe, reprit l'oncle solliciteur, ce sont ses affaires : une fois nommé, il fera comme les autres. »

Effectivement, il a fait comme les autres. Il s'est chamaillé avec plusieurs autorités de son département ; on l'a dénoncé, il s'est défendu tant bien que mal ; on s'est moqué de sa prose, de son habit brodé, de ses grands airs, de son petit esprit ; et de moqueries en moqueries, il est parvenu à l'une des plus belles préfectures de France.

Ah ! s'il est vrai que la malice humaine, cette hyène des déserts du monde, demande une proie, combien ne doit-on pas s'empresser de la rassasier en lui offrant à dévorer quelques bons ridicules ! Ce léger sacrifice accordé à sa gloutonnerie, on voyage sans crainte, sans obstacle, dans

le vaste champ de l'ambition ; et si, déjà pourvu en ce genre, vous pouvez lui offrir de plus quelque tic invétéré, quelque infirmité risible, c'est alors que votre fortune n'a plus de bornes.

Ravi de pouvoir vous appeler sourd, boiteux, bancal ou borgne, le peuple des envieux, des badauds goguenards, vous laissera monter sur ses épaules, s'il le faut, pour atteindre au but le plus élevé. Vous pourrez mener l'Europe du coin de votre table de wisk, disposer des trônes et des portefeuilles, des places, et partant des consciences ; on citera votre esprit, vos bons mots, on vous en prêtera même ; vous passerez pour le protecteur des beaux esprits, le séducteur des jeunes femmes, le modèle des ministres. Ce bon peuple, tout au plaisir de faire des quolibets sur votre manière de marcher vous laissera parcourir la plus longue carrière galante et politique. Enfin il vous livrera ses destins, à la seule condition de lui fournir toujours de quoi se moquer et médire.

Vous que le noble feu de l'ambition consume, dites-nous quels talens, quelles vertus, quels dévouemens sublimes, ont jamais tant obtenu de la reconnaissance des peuples !

X.

C'est après les erreurs où la jeunesse engage,
Vers trente ans, c'est-à-dire environ à mon âge,
Lorsqu'on est de retour des vains amusemens
Qui détournent l'esprit des vains attachemens ;
C'est alors qu'on peut faire un choix en assurance ;
Et c'est là proprement l'âge de la constance :
Un esprit jusque-là n'est pas bien arrêté ;
Et les cœurs pour aimer ont leur maturité.

(Quinault, *la Mère coquette*, acte iv.)

OBSERVATION.

X.

Des vieilles Filles.

De toutes les conditions humaines, la mieux en possession de la pitié moqueuse du monde, c'est celle d'une vieille fille. Est-elle encore jolie, la médisance ne tarit point sur son compte ; est-elle laide, on trouve tout simple que personne n'en ait voulu ; sa conversation est-elle enjouée, elle paraît trop leste ; est-elle sérieuse, on la trouve pédante ; fait-elle quelques frais

pour paraître agréable, c'est la rage de se faire épouser qui l'anime; n'en fait-elle aucun, sa présence est ennuyeuse, on la fuit. On fait des paris à côté d'elle sur sa virginité, on tend des piéges à son expérience; enfin, c'est un objet continuel de dédains ou de plaisanteries.

Ce cruel destin, auquel sont condamnées tant de filles sans dot, voulez-vous y échapper, vous que la pauvreté menace de l'indifférence des hommes? soyez ridicules.

Avez-vous passé l'âge de l'espérance? établissez-vous dans votre désespoir, tranchez de la femme : sortez seule, rentrez tard, dites ce qui vous passe par la tête, en dépit des mots hasardés qui peuvent échapper à votre vieille innocence. Sont-ils un peu trop hardis; eh bien, tant mieux! on aime tout ce qui fait rire, et puis cette naïve gaîté détruit la contrainte insupportable qu'impose si souvent l'ignorance plus qu'incertaine de la plupart des vieilles filles.

Pour mieux rassurer sur votre renonciation à tous projets de mariage, affublez-vous de quelques-uns de ces chapeaux à plumes rouges, dont l'éclat fait mal aux yeux; ne craignez pas de le porter avec une robe couleur de rose, une écharpe lilas : c'est au burlesque de votre parure que vous devrez l'attention des hommes et

l'indulgence des femmes; sûres de pouvoir se moquer avec eux de votre tournure, elles leur permettront de causer avec vous, et vous serez moins abandonnée qu'elles. Qui sait même si, dans le nombre de ceux à qui vous aurez répété cent fois que vous aviez horreur du mariage, que la seule idée d'avoir un enfant vous faisait frémir; qui sait, dis-je, si parmi vos railleurs eux-mêmes, il ne se trouvera pas un taquin qui voudra vous contrarier, et triompher de votre antipathie matrimoniale!

Il est une autre espèce de vieilles filles qui échappent au malheur par l'illusion. Celle-là est la plus ridicule, et partant la plus heureuse. Elle a trente-cinq ans, n'a jamais quitté sa mère, ni renoncé à aucune des habitudes de sa jeunesse : elle tient ses yeux baissés, et ne répond que lorsqu'on l'interroge; son front se colore au moindre récit amoureux; apporte-t-on le billet qui fait part de l'accouchement d'une amie de sa mère, elle se trouble, rougit, et mourrait plutôt que de demander des nouvelles de l'enfant.

Sa mère va-t-elle dans le monde, elle ne la quitte point, et se place à table à côté d'elle, de peur de s'exposer à écouter le plus petit mot que sa mère ne pourrait entendre; l'invite-t-on

à danser, elle n'accepte qu'après en avo
demandé la permission ; glissant sur le parqu
sans oser s'élever, elle conserve son attitu
pudique jusque dans le désordre du galop ; pui
quand le danseur novice qui l'avait priée à d
faut d'aucune autre, la ramène à sa place, el
montre la plus touchante confusion en trave
sant ainsi tout le salon au bras d'un jeu
homme.

Vingt ans se sont écoulés depuis qu'on lui
dit pour la première fois qu'elle était jolie ; el
croit que c'est hier, tant l'uniformité de sa v
en marque peu les jours. Ce sont toujours l
mêmes occupations ; elle a conservé tous s
maîtres. Elle prend ses leçons de chant,
piano, de dessin, d'italien et d'anglais comi
en sortant de pension ; voilà pour la matin
Avant dîner, elle met sa robe à la vierg
son tablier de taffetas ; s'il vient du mon
le soir, elle chante une ou deux roman
en tremblant comme une pensionnaire ; pi
on montre ses aquarelles aux derniers ven
dans la maison ; car on pense bien que les an
qui les admirent depuis vingt ans en ont u
idée suffisante. Elle reçoit les complimens av
un embarras modeste, qui s'augmente à chaq
exclamation du nouveau présenté ; car c'est s

lui qu'elle vient de placer ses idées d'avenir, et ces chastes émotions qu'elle transmet depuis si long-temps d'un jeune homme à un autre. L'événement a déjà cent fois trompé son attente; son cœur n'en est pas découragé. Le lendemain détruit le regret de la veille; ainsi bercée par le charme d'une illusion sans cesse renaissante, elle arrive à la vieillesse sans avoir souffert du célibat.

La vieille fille de province, moins intéressante que celle-ci, a des jouissances inconnues de la célibataire des grandes villes. Sa domination ne peut se comparer qu'à celle des abbesses. Recueillie par l'aîné de ses frères, par celui qui tient le rang de chef de famille, elle commence par chercher à se rendre utile dans la maison: elle fait les confitures, surveille la lessive, et travaille à la layette des enfans. Mais son ambition ne s'en tient pas là; elle rêve une autorité sans bornes sur tous les domestiques de la maison, et profite du premier moment où sa belle-sœur écoute la déclaration d'un jeune voyageur pour s'emparer des clefs du linge et des provisions. Munie de ce trésor, elle commande en reine: pas un morceau de sucre, pas une serviette ne se distribue sans son ordre; c'est elle qui gronde les enfans, qui renvoie

les domestiques, qui invite les voisins ou les brouille avec son frère. Est-elle mécontente des gens qu'il amène, elle leur fait faire un dîner détestable; se trouve-t-il parmi ceux qui sont recommandés à son frère un homme sur lequel elle puisse fonder quelque espérance, on ne manque de rien; le dessert est au complet, et les assiettes montées sont garnies de bonbons à devises qui peuvent au besoin servir d'aveux. La joie d'un bon repas commence à gagner les convives; la vieille fille entend vanter ses fruits confits et sa marmelade; elle prend un air modeste pour répondre aux complimens que lui en fait celui pour qui elle minaude; mais quel son barbare a frappé son oreille! « En vérité, ta femme n'en fait pas de meilleurs, » lui dit un ami.

Sa femme! ô découverte affreuse! « Il est marié, pense-t-elle avec rage; eh bien, qu'il aille prendre son café chez sa femme, il n'en aura pas ici. »

En effet, l'eau n'est pas assez chaude, la cafetière filtre mal, enfin le café n'est pas prenable. En vain le maître de la maison s'en plaint; on ne l'écoute pas. C'est à mademoiselle Dorothée qu'on répond; c'est elle qui défend d'allumer le billard, de préparer les tables de jeux,

le peur de retenir et d'amuser les convives ; et chacun lui cède, car elle a un entêtement despotique.

Nous avons encore la vieille fille dont la passion, toujours désappointée, a tourné à la politique : son opinion, acerbe dans sa forme, amère en ses discours, dépend toujours des opinions du dernier homme qui n'a pas voulu l'épouser ; était-ce un jeune libertin, elle est dévote ; un libéral, elle est ultra ; un vieux marquis, elle se fait jacobine. Dans toutes ces conditions, son intolérance est la même. Elle veut qu'on destitue tous ceux qui ne vont pas à confesse, qu'on mette en prison tous les journalistes, ou qu'on détrône tous les rois. La dernière de ces fureurs est la plus comique, parce qu'elle s'étend jusqu'au plus petit gentilhomme. Elle accuse la caste entière de tous les maux qui ont depuis tant d'années affligé la France ; oubliant tous les frais qu'elle a faits pour se concilier l'amour d'un marquis, elle se pare d'une haine native contre tout ce qui a porté un titre ; ceux fondés sous l'empire trouvent seuls grâce à ses yeux, car elle n'a point encore été délaissée par de vieilles moustaches : ces messieurs-là ne s'adressent guère qu'aux jeunes et jolies femmes.

A l'affût des nouvelles, elle colporte de mai son en maison celle qui doit le plus contrarier le sentimens ou les intérêts des opposans à sa der nière opinion ; entremêlant ses récits de légère personnalités pour les rendre plus piquans, elle se fait craindre, détester, mais elle échappe du moins à cette implacable ennemie des vieilles fil les, à l'indifférence.

Sa vie, que l'inutilité devait condamner à l'ennui, est semée d'agitations, de tracasseries de petits triomphes, dont sa malice fait des plai sirs. Elle est toujours là pour jouir des humilia tions du parti qui succombe, et dit, avec l'accen d'une fausse pitié : « Hélas! je l'avais bien prévu, » à chaque événement qui flatte sa politique vin dicative ; enfin, elle donne à la haine tout c qu'elle n'a pu dépenser en amour ; c'est vivr encore ; et comme son talent de médire l'oblige à tout savoir, on l'invite comme on s'abonne un petit journal qui dit du mal de beaucoup d monde.

La dernière espèce de vieilles filles et la meil leure, il faut l'avouer, est à peine ridicule mais aussi son bonheur n'est pas de ce monde Tout aux intérêts d'autrui, celle-là se consacr aux soins qu'exige une vieille mère, un parent une amie. A-t-elle une sœur belle, et qui aim

à briller, elle immole ses jours, son avenir, au bonheur de cette sœur chérie; elle élève ses neveux; et si la dissipation de leur mère nuit à leur fortune, elle les dote de la sienne. On ne peut la flatter, lui plaire, qu'en louant ou en aimant sa sœur et ses neveux : elle n'a jamais dit le mot moi de sa vie; son orgueil, sa sensibilité, sa coquetterie, ses succès, « elle a tout placé chez Adèle, » chez cette aimable sœur, qui semble l'avoir devancée de deux années dans ce monde pour être le premier, l'unique sentiment qu'elle doit éprouver. L'humeur, la jalousie, n'ont jamais altéré cette communauté de cœurs où l'un donne tout et l'autre quelque chose; car, lorsqu'une femme a payé sa dette à l'amour, à la maternité, que lui reste-t-il pour l'amitié?

N'importe, cette affection secondaire suffit pour alimenter le dévouement de son existence entière. D'abord, on médit d'un si parfait détachement de soi-même, on irait jusqu'à le calomnier, s'il n'était justifié par le respect qu'il inspire; mais ce qui est bien a cela de bon qu'on ne peut en médire long-temps. Aussi la conscience du vrai agit en dépit de tout; et, si elle force quelquefois à mépriser ce qu'on aime, elle conduit à l'estime et à l'admiration à travers la

malveillance et le dédain : ce n'est pas le moindre des miracles de notre organisation morale.

Cette vieille fille-modèle passe inaperçue dans le monde; hors du petit cercle d'amis de sa sœur, personne ne sait ce qu'elle vaut; on la traite comme une dame de compagnie. Son amour-propre n'en souffre pas : il n'est plus à son usage. Un seul chagrin peut l'accabler, ce n'est pas l'ingratitude; elle ne demande rien que de pouvoir se dévouer. Mais que l'objet d'une telle amitié meure, que tant de sentimens placés sur un seul être refoulent sur le cœur qui reste, la pitié n'a pas d'expression assez forte pour peindre son malheur. Y succombera-t-elle ? Non, car le ciel lui offre encore un moyen de ne pas vivre pour elle : la charité réclame ses soins; et c'est au milieu des souffrances, des plaintes des mourans, qu'elle achève sa vie de sainte.

Nulle pompe funèbre n'accompagne sa mort, nul article nécrologique n'apprend qu'elle a vécu. Les malheureux seuls la regrettent.... Pourquoi ce silence, cet abandon ?... Vous le savez trop bien, vous que l'amour-propre, ou plutôt la passion de vous-même, rend si joyeux et si ridicule.

XI.

Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées;
Ses paupières, jamais sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli;
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli :
Tout folâtrait en elle; et ce jeune sourire
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant!

(LAMARTINE, *Harmonies poétiques.*)

OBSERVATION.

XI.

Des jeunes Personnes.

— Vous persistez dans votre beau système d'éducation, disait M. Clermont à madame d'Armintière ; eh bien ! vous m'en direz des nouvelles. Pauvre Thérésine ! si jolie, si bonne, si spirituelle, et peut-être condamnée à rester fille toute sa vie, parce que sa mère ne veut pas entendre raison !

— J'en suis fâchée, mon ami ; mais vous ne

persuaderez jamais que la raiso
consiste à laisser prendre à sa fill
vers dont vous vous moquez le
monde. Voulez-vous que Thérési
simplicité contre les manières affe
rie, sa retenue contre la démar
Rosamonde, ses inflexions si do
ton tranchant de mademoiselle d
en vérité, je ne sais pas ce qu'ell

— Et moi, je le sais bien. Pens
vec toutes ses vertus domestique
que nos vieux amis seuls connai
sage charmant qu'on ne voit que
à la messe; cette taille élégante c
tout au plus deux ou trois fois p
quelques bals intimes; votre fill
mari? Ah! je vous réponds bien
dra pas à l'idée d'aucun de nos je
venir la chercher dans cette fam
fait le charme. Il la rencontrerait s
dans les réunions dont les jeunes p
le premier ornement, qu'il n'y
garde. Cependant elle serait une
du bal, cela n'est pas douteux;
elle s'effacerait pour laisser brille
on ne la remarquerait point, et p
la ramèneriez-vous les larmes au

fuse de l'humiliation de n'avoir pas été invitée une seule fois à danser.

— Si je pouvais prévoir un semblable affront, je ne la mènerais au bal de ma vie.

— Beau moyen! Faites en sorte qu'elle y aille plutôt dix fois qu'une ; mais inspirez-lui le désir d'y produire de l'effet. D'abord, que sa parure ait quelque chose de particulier, que sa coiffure ne soit celle de personne : la moindre innovation en ce genre équivaut presque à une dot. Qu'elle porte des jupons fort courts, que ses épaules soient très-découvertes ; elle compensera cette émancipation par des airs pudiques, et ne lèvera pas les yeux tant que durera la contredanse ; petit manége qui a le double avantage de montrer ce qu'on a de bien, sans avoir l'air d'en vouloir tirer parti.

Si son danseur, ou quelques vieux *agréables* attirés par sa parure étrange, lui adressent la parole, qu'elle ne manque pas d'entremêler ses réponses de questions singulières : ce n'est pas assez qu'on remarque sa tournure, il faut qu'on cite ses mots hasardés, ses phrases ambitieuses ; puis, lorsque ses ridicules lui auront acquis un certain nombre de courtisans, vous ferez circuler le chiffre de sa dot, en l'exagérant de moitié ; ce dernier moyen employé, achèvera

le succès. Alors vous serez accablée de présentations, de demandes; les futurs viendront en foule, et Thésésine aura le choix sur tous les maris en herbe.

— J'ai peur que vous n'ayez raison, reprit madame d'Armintière; mais ce serait payer un mari trop cher que de se donner tant de ridicules pour lui plaire, et jamais Thérésine...

— Vous faut-il des exemples? interrompit M. Clermont, je n'en manquerai pas.... Mademoiselle de...., mademoiselle C...

— Ah! vraiment, j'en vois tous les jours; et je vous avouerai ma faiblesse : en considérant la fortune acquise par ces travers, j'ai quelquefois regretté d'avoir élevé ma fille dans le mépris des vanités si communes aux femmes médiocres, et surtout dans ce sentiment de dignité si contraire à toute espèce de ruse. Je sais trop qu'avec un semblable caractère, les mariages à la mode sont impossibles; qu'un homme laid, riche, et déjà vieux, n'épouse une jeune personne qu'autant qu'elle feint de le trouver encore jeune et beau; qu'elle doit avoir toujours l'air d'être éprise de l'héritier imbécille qu'on lui propose; enfin, qu'elle doit ne se refuser aucun mensonge pour arriver à posséder un titre, une bonne maison, et cette indépendance

[ue l'argent seul procure. Sans doute la femme à [ui les plaisirs du monde suffisent, a raison de eur tout sacrifier, et je ne nie pas que celle lont on peut calmer la colère avec un chapeau l'Herbaut, ou distraire la douleur par un billet de bal, ne soit plus à l'abri du malheur que la femme née pour pleurer éternellement sur la trahison d'un mari, ou sur la tombe d'un enfant; mais que faire contre les habitudes d'un cœur noble? en subir les conséquences, et c'est à quoi je me résigne. »

Belle résignation, vraiment! Thérésine a, depuis cette conversation, atteint ses vingt-cinq ans, et elle n'est point encore mariée!

———

XII.

L'avarice qu'on blâme
Est le plaisir des sens, et le charme de l'âme.

(DESTOUCHES, *le Dissipateur,* acte III.)

On peut aisément devenir riche si l'on veut se passer de ce dont on n'a pas besoin.

(*Journal des Connaissances utiles.*)

OBSERVATION.

XII.

Le Bienfaiteur calomnié.

Quel est ce misérable avec son habit râpé, son chapeau à jour, ses bottes ressemelées, et son col sans chemise ?

C'est l'homme le plus passionné du monde; celui dont l'amour est à l'abri d'un moment de froideur ou d'infidélité; celui que la possession de l'objet aimé rend chaque jour plus ardent, plus craintif de le perdre. Soins, peines, priva-

tions, tout est volupté pour cette âme brûlante, lorsqu'il s'agit de conserver son idole. Jamais l'amitié, la dévotion, la maternité, ne produisirent une pareille abnégation de soi-même. Le froid, la faim, la misère, l'humiliation, il les supporte sans se plaindre, heureux de souffrir pour ce qu'il aime. Semblable au grand-prêtre d'un dieu insatiable, il entasse sacrifice sur sacrifice, pour mieux se prouver à lui-même l'excès de son adoration; du haut de ce culte fanatique, comme il regarde en pitié les plaisirs du monde, ces joies fugitives payées si cher et dont il ne reste qu'un double vide dans le cœur et dans la bourse! Tout ce que la fierté peut donner de courage, il le trouve dans sa passion effrénée; enfin il ne lui manque, pour être le plus grand homme de son siècle, que de consacrer sa patience et son génie à l'intérêt général.

Pourtant cet homme, objet de la dérision de tous les temps, de tous les peuples, mis en scène par les Romains, retracé vivant par le pinceau satirique de Molière, est l'éternel plastron des traits moqueurs de toutes les classes de la société; la coquette le fuit d'une lieue, les enfans le suivent en ricanant, les domestiques n'ôtent pas leur chapeau en le voyant passer,

les pauvres le maudissent, le prodigue l'insulte ; et pourtant, quand le jour de la mort arrive, demandez aux héritiers des deux, lequel mérite le plus d'éloges, de celui dont les caprices dispendieux ont causé la ruine de ses enfans, ou de celui dont les privations leur ont légué un trésor?

Oui, nous posons en principe que l'avare de nature, celui que la société n'a pas corrompu, qui ne sacrifie ni au faste, ni à la crainte du ridicule, qui s'exile volontairement, par sa passion, du reste des humains, qui méprise la douleur et tous les besoins de la vie ; celui-là, disons-nous, est la seconde providence de sa famille. Tant qu'il existe, cette famille, sûre de n'en rien obtenir, emploie toutes ses facultés à se créer une fortune ; excellent moyen pour former les bons sujets. Et quand sa mort vient livrer ses coffres pleins d'or à des mains actives, c'est le Nil qui se répand sur des rives fécondes, c'est la richesse qui vient au secours de l'industrie ; tandis que le prodigue, dont on ne s'est jamais moqué, fait succéder à tous ses vains plaisirs la honte et la misère.

XIII.

12.

Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire.

(La Fontaine, livre II, fable II.

OBSERVATION.

XIII.

Des Comédies de Société.

De tous les plaisirs dus à la civilisation, ou même à la corruption, ce qui pourrait bien être synonyme, la comédie de société est sans contredit le plus vif, sinon pour les spectateurs, au moins pour tous les amateurs à prétentions qui composent la troupe. J'en appelle à tous les bons bourgeois que le caprice, la vocation ou la complaisance, ont jamais portés sur les

planches d'un théâtre de société, pour attester du bonheur attaché à l'idée de remplir dignement un rôle.

Comme on attend avec impatience le moment où l'on pourra s'affranchir des devoirs de son état, pour se livrer tout entier à l'étude de ce rôle qui doit fixer l'opinion de tout un public sur notre intelligence! Quel temps d'espoir, de douces agitations, que celui du noviciat d'un acteur de boutique ou de salon! Il se voit d'avance sous un jour également favorable à sa vanité; car, si son costume est beau et de bon goût, il l'embellit, et, s'il est laid, il prouve beaucoup pour l'esprit de celui qui sait ainsi se sacrifier aux intérêts dramatiques. Grands effets de scène, applaudissemens répétés, il rêve déjà tout ce qui constitue un succès éclatant.

Est-il jeune, ce succès doit décider d'un plus grand encore. On n'entend pas vanter impunément l'homme qu'on soupçonnait déjà d'un peu d'amour, et dont la bouche va vous faire nettement l'aveu de sa passion, sans que vous ayez le droit de vous en fâcher, ou la possibilité de n'y pas répondre. L'emploi de grande coquette une fois accepté, il faut bien le remplir de son mieux. Imiter les regards furtifs, les soupirs encourageans, les émotions de commande; tou-

singeries mènent au vrai. A force de voir
r l'amant de la comédie à ses pieds, on fi-
r l'y laisser. Quel triomphe pour l'artiste
ır !

il vieux, on le choie, on le flatte; car sa
ridée, son ton bourru, sont deux nécessi-
genre. D'ailleurs, comme le vieillard à
re est fort rare, il se trouve, par cela
, le tyran de la troupe : on lui passe tou-
fausses répliques, ses entrées intempes-
son bredouillement causé par la gêne d'un
r importun; on se soumet à sa mauvaise
ır, à ses vieilles traditions, et on ne lui
de, pour prix d'une soumission sans bor-
ue de vouloir bien assister aux répétitions
ıtoufles, et que de faire en sorte d'éviter
ès de goutte le jour de la représentation.
ort des jeunes premières n'est pas moins
Il est convenu que leur gaucherie est tou-
le la naïveté, leur manque d'intelligence
ıbarras, leurs gestes faux de la grâce na-
, leur diction chantante l'harmonie d'une
ange; enfin, comme ce genre de rôle est
irement confié à la fille de la maison, ou
us jolie demoiselle du magasin, elles sont
es d'avance contre la malveillance ou la
des spectateurs.

L'emploi des comiques revient de droit au loustic de la société; il a l'habitude d'amuser les convives de son vieil oncle, espèce de parterre fort indulgent pour tout ce qui tient à l'Amphitryon. On en conclut qu'il fera pouffer de rire toute la salle; ce qui n'est pas une raison, car les calembourgs, les mots à double entente, la grosse ironie, qui composent ordinairement la gaîté d'un plaisant de famille, n'excitent point celle du parterre; une bonne balourdise, un mot naturel, une fourberie bien audacieuse, de la naïveté dans le jeu, du sérieux dans le comique, voilà ce qui fait rire.

Sans s'arrêter à ces considérations, l'ami farceur est toujours choisi pour représenter les fripons ou les niais, ceux qui reçoivent ou donnent les coups de bâton. Fait-il le Scapin des *Fourberies*, ou d'Anière dans *le Sourd?* on rit dès qu'il paraît, non pas du masque qu'il se compose, mais de celui qu'il conserve en dépit de son travestissement; car il est lui, toujours lui. Son comique personnel n'est point fait pour le céder à celui de Molière; il garde ses inflexions légèrement perfectionnées par celles d'Odry et de Potier, dont le souvenir est pour lui une seconde nature.

Quant à ce fretin dramatique qu'une médio-

érité complaisante condamne aux *utilités*, on sait le parti qu'il tire ordinairement de sa qualité d'indispensable, et combien il la fait sentir aux grands emplois dédaigneux : ne prend-on pas garde à la duègne? elle cesse de venir aux répétitions, sous prétexte que son rôle est si peu important qu'on peut s'en passer. On ne sait plus comment mettre la pièce ensemble ; il faut supplier l'*utilité*, lui prouver que d'elle seule dépend tout le succès de la mise en scène ; on va même jusqu'à lui vanter la manière dont elle fait valoir les moindres traits de son insipide rôle ; on lui prouve qu'elle en fait un rôle très-piquant, et, fière de voir toutes les puissances de la troupe à ses pieds ; charmée de s'être prouvé à elle-même son extrême importance, elle cède en minaudant, comme elle cédait autrefois à des instances plus tendres encore : quel doux souvenir ! quel charmante parodie d'un passé plein d'amour !

Le bon garçon chargé des rôles muets, ou de celui du valet subalterne, toujours porteur d'une *lettre*

Qu'au maître de céans on m'a dit de remettre,

est de tous les acteurs le plus certain de son plaisir, car il ne lui coûte aucune peine. Sa

simple apparition, ou le débit de son distique classique, lui donne le droit de se mêler aux plus grands intérêts de la société théâtrale. Il donne son avis comme un autre; il se moque au besoin des prétentions de chacun, écoute avec un air goguenard répéter les jeunes premiers, les pauvres amoureux, presque toujours si froids et si gauches, et prend quelquefois tant de plaisir à contempler leur embarras, qu'il en oublie sa réplique. Sans travail de mémoire, sans souci de la représentation, dont il ne doit faire ni la honte ni l'honneur, il s'amuse à donner de l'ombrage à l'amant qui est en scène, en faisant sa cour aux grandes et petites coquettes qui attendent dans les coulisses le moment de paraître; il profite de tous les avantages de la camaraderie pour leur adresser une foule de choses qu'il n'oserait leur dire ailleurs; et souvent, changeant de rôle, il se ménage un dénouement bien préférable à celui qui est destiné au héros de la pièce.

Ainsi, là comme partout, les plus ridicules sont les plus dignes d'envie, nous en pouvons donner pour preuves les représentations qui se succédaient autrefois dans la jolie petite ville d'E...., où deux troupes rivales faisaient les délices de la contrée.

ıremière de ces troupes bourgeoises, ée de l'élite des propriétaires, des châte-es rentiers du canton, visait à la perfec-ıu plutôt à l'imitation des Molé, des et des Contat; c'était à qui minauderait x une scène de Marivaux, à qui ferait sentir l'ironie, la finesse des mots de ırchais, le comique de Regnard, et ;fois même le naturel de Molière; mais approchant le plus possible des talens ıbles de la comédie française, l'amour-les chefs de la troupe n'était jamais satis-jeune premier se trouvait trop petit pour côté de l'amoureuse, dont la haute taille de ses droits au titre de belle femme; prétendait que la voix de l'autre n'étant harmonie avec la sienne, l'obligeait à nfin, plus on avait d'avantages à se mon-ıoins on était content de son rôle. L'exac-la richesse des costumes, l'ensemble leux du spectacle, rien ne parvenait à cette inquiétude que la vanité d'un ac-ut seule comprendre.

loit nous en croire sur ce fait., car nous l'honneur de faire partie de la troupe, pouvons parler savamment des querel-s susceptibilités, des méchancetés même

tions, tout est volupté pour cette âme brûlante, lorsqu'il s'agit de conserver son idole. Jamais l'amitié, la dévotion, la maternité, ne produisirent une pareille abnégation de soi-même. Le froid, la faim, la misère, l'humiliation, il les supporte sans se plaindre, heureux de souffrir pour ce qu'il aime. Semblable au grand-prêtre d'un dieu insatiable, il entasse sacrifice sur sacrifice, pour mieux se prouver à lui-même l'excès de son adoration; du haut de ce culte fanatique, comme il regarde en pitié les plaisirs du monde, ces joies fugitives payées si cher et dont il ne reste qu'un double vide dans le cœur et dans la bourse! Tout ce que la fierté peut donner de courage, il le trouve dans sa passion effrénée; enfin il ne lui manque, pour être le plus grand homme de son siècle, que de consacrer sa patience et son génie à l'intérêt général.

Pourtant cet homme, objet de la dérision de tous les temps, de tous les peuples, mis en scène par les Romains, retracé vivant par le pinceau satirique de Molière, est l'éternel plastron des traits moqueurs de toutes les classes de la société; la coquette le fuit d'une lieue, les enfans le suivent en ricanant, les domestiques n'ôtent pas leur chapeau en le voyant passer,

costume ravissant! Mais ce délire, cette joie vaniteuse, le mari en fit bientôt justice par un accès d'humeur et par les reproches les plus humilians.

Notre comte Almaviva, joué par un des hommes les plus agréables de ce temps, était destiné à payer son succès encore plus cher. Ses talens, sa belle figure, lui avaient attiré les regards d'une jeune héritière, qui se proposait de l'épouser malgré le peu de fortune qu'il possédait, lorsqu'elle fut atteinte d'une violente crise de jalousie, à propos de la charmante Rosine.

La vérité du rôle exigeait que Lindor parût très-passionné, et Lindor jouait à merveille : son talent dramatique lui coûta l'héritière.

Quant au Figaro, sa position, le jour de la représentation, n'était pas moins périlleuse : très-moqueur de son naturel, et encouragé dans son défaut par le ton ironique du rôle, il ne tarissait point en épigrammes sur tout le monde, et particulièrement sur Bazile ; il se trouva que l'ami dévoué qui avait consenti à revêtir la robe noire du pédant de la pièce, était l'homme le plus susceptible et le plus vindicatif.

Très-choqué de la manière affectée dont Figaro lui disait : « Allez vous coucher, Bazile,

Cependant le *Barbier de Séville* fut joué avec beaucoup d'ensemble, et la jolie comédie d'Alexandre Duval ne perdit rien à être représentée par de jolies femmes et d'élégans officiers; mais l'arrière-pensée de chacun des acteurs répandait, en dépit de leurs talens, une sorte de froideur sur les ouvrages, qui finit par gagner le public. Plusieurs châtelaines des environs avaient amené leurs hôtes parisiens; ces invités, en qualité de bonne compagnie, n'applaudissaient point; usage qui glace autant une représentation que les applaudissemens de commande. Les bons mots dédaigneux circulaient dans la salle; les éloges convenus dits très-haut, les remarques malignes faites tout bas, causaient d'égales distractions aux acteurs; il fallait tout leur aplomb pour n'en pas être déconcertés; mais ceux qui pouvaient surmonter des sentimens si pénibles, ne devaient pas se laisser abattre par de telles contrariétés.

J'étais le moins à plaindre de tous nos camarades. Je n'avais à redouter ni procès en séparation, ni duel, ni banqueroute; mais je poussais la religion du *bien-jouer* à tel point que la crainte de manquer une seule fois de mémoire me mettait dans un état pitoyable. J'en rêvais la nuit; il me semblait voir tout un public rire

Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire.

(LA FONTAINE, livre II, fable II.)

XIV.

Ceux qui s'amusent le mieux sont ceux qui ne savent ce qu'ils disent.

(*Vieille Comédie.*)

OBSERVATION.

XIV.

Pendant que nous faisions tant d'efforts pour monter passablement un ouvrage, que nous dépensions notre argent en costumes magnifiques et notre temps en répétitions ; enfin, pendant que nous bravions tant de peines pour nous donner l'apparence d'un plaisir, il y avait dans la même ville une société de petits bourgeois à qui nos représentations pompeuses avaient

tourné la tête au point de vouloir les imiter. Mais comme il leur aurait paru très-fade de jouer des personnages tels qu'ils en rencontraient tous les jours, ou tels qu'ils étaient eux-mêmes, ils voulurent donner dans un genre plus relevé.

Le bel-esprit de la compagnie, perruquier de son état, se disant coiffeur des dames, quand il en arrivait à l'auberge; faisant de la littérature avec les uns, du commérage avec les autres, et de la politique avec tout le monde, avait été le premier à donner à ses pratiques l'envie de jouer la comédie.

De grandes difficultés se présentèrent d'abord contre ce projet. Les intérêts de commerce, qui ne permettaient pas de quitter la boutique; les vieilles mères, qui craignaient pour la vertu de leurs filles; les tantes dévotes, qui criaient à la damnation; et puis les parens avares, ou sages, qui comptaient la dépense.

Ces obstacles réunis auraient été invincibles sans l'avis d'un vieux fou, qui, se joignant à tous les jeunes, finit par l'emporter sur les nombreux sermonneurs.

Ce bon M. Grignard avait été fort amoureux, dans sa jeunesse, d'une actrice de province; il n'était alors que garçon épicier, et c'est en al-

rter du sucre et du café chez la demoi-
qu'il s'était épris de ses charmes. Comme
ait rarement, elle lui prodiguait les bil-
parterre; et Dieu sait si Grignard allait
soir l'applaudir de bon cœur!
la crainte de la misère et des coups de
dont son oncle l'aurait généreusement
, le pauvre garçon aurait cédé aux solli-
s de la petite actrice; elle prétendait
une figure aussi expressive, qu'avec la
e et les petits talens qu'elle connaissait
ard, il ferait un excellent jeune premier.
réjouissait à la seule idée de lui voir
le tablier de toile pour revêtir l'habit
n paillettes, ou le frac élégant, et chan-
casquette de cuir contre le chapeau à
. Cependant, le garçon à la casquette
ujours certain de trouver un bon dîner à
de son bourgeois, et l'acteur au plumet
tait souvent exposé à dîner par cœur; mais
r se livre-t-il à de semblables réflexions?
était fait des destins de Grignard, sans
queroute opportune du directeur de la
et le départ précipité de la jeune pre-
qu'un vieux célibataire des environs s'é-
rgé de faire engager à un petit théâtre
s.

Rendu à la raison par la nécessité, Grignard continua à se livrer au commerce ; mais ce ne fut pas sans garder un vif regret des succès qu'il s'était promis dans la carrière dramatique.

Parvenu, par la mort de son oncle, au grade d'épicier, de chef de maison, il avait vieilli dans l'habitude des chiffres, sans préjudice de l'amour des arts ; et c'est à sa passion connue pour le théâtre qu'il avait dû l'honneur d'être invité à nos représentations. Qu'on juge de sa joie en apprenant le projet qui circulait déjà dans plusieurs boutiques !

« Quelle erreur ! répond-il aux gens qui en médisent ; c'est tenter le diable, dites-vous, c'est perdre son temps ! et quel temps est jamais mieux employé que celui qu'on donne à une leçon de morale ? Connaissez-vous une pièce où les défauts des hommes ne soient point bafoués, et où leurs crimes ne soient pas punis ? Ne sont-elles pas remplies de belles tirades sur la probité, la morale, et tout ce qu'on prêche de plus saint ? N'est-ce pas un sermon continuel qui ne diffère des autres que parce qu'il est amusant ? Croyez-moi, vous ne pouvez choisir un délassement plus propice à l'éducation de vos enfans. Cela leur apprendra les belles manières ; quand on a joué la comédie, qu'on a parlé en public,

on est plus hardi avec le monde, l'on sait mieux vanter sa marchandise ; sans compter qu'on apprend l'orthographe sans s'en douter. Je vous en offre un exemple, ajoutait Grignard ; car je dois le peu que j'en sais aux rôles que me faisait autrefois répéter la charmante Aspasie. »

Ces discours, appuyés par l'autorité d'une chevelure plus d'à moitié blanche, devaient triompher de toutes les objections, et nous reçûmes bientôt des billets d'invitation pour nous rendre au grand pressoir de la ville.

Les vendanges ne devant avoir lieu que le mois prochain, l'espèce de hangar destiné au pressoir se trouvait disponible. Grignard se chargea de le louer à ses frais pour trois semaines, et un des acteurs, garçon charpentier, y dressa un théâtre dont le perruquier, artiste, voulut peindre lui-même les décorations. Il avait pour enseigne un ancien tableau représentant la fête d'un village des environs d'E..... Grignard y avait ajouté un homme auquel on fait la barbe, et, charmé d'avoir si bien réussi dans ce personnage, il s'était déterminé à copier le plus fidèlement possible le reste du tableau sur les châssis et la toile de fond du théâtre.

Pendant ce temps, la troupe assemblée faisait choix de la pièce qui devait exciter l'admiration

des spectateurs. Le fils du seul maître de pension qui fût dans la ville devait avoir tout crédit sur les suffrages de l'assemblée ; aussi n'eut-il aucune peine à faire adopter à l'unanimité le *Philoctète* de La Harpe, car on ne saurait nier qu'il n'est pas celui de Sophocle.

Ce choix pourra surprendre, et pourtant rien n'était si simple. Le *Cours de Littérature* de La Harpe était alors la Bible des pédans de province ; on ne pouvait supposer qu'un homme qui jugeait de tout ne fît pas mieux qu'un autre, et l'on adoptait ses ouvrages sur sa parole : d'ailleurs le jeune professeur n'avait lu que ceux-là ; excellente raison pour leur donner la préférence.

Quant à ses camarades, ils en avaient une meilleure pour consentir à ce choix ; c'était l'ignorance complète où ils étaient de la pièce, de l'époque, du pays, du nom des personnages ; détails minutieux qui gênent plus qu'ils ne servent dans l'accomplissement d'une représentation bourgeoise. Ce qu'ils désiraient avant tout, c'était quelque chose qui les sortît de leurs habitudes ; un langage fort éloigné du leur, et des costumes comme ils n'en avaient jamais rencontrés. Philoctète remplissait à merveille toutes ces conditions. Mais trois actes ne

suffire à la soirée ; on décida qu'un
nême auteur compléterait le specta-
ôle de *Mélanie* fut accepté par une
:hande de modes très-avisée.
oir déménagé, le théâtre dressé, et
ttes posées, on fixa le jour de la re-
n, et nous dérangeâmes l'heure de
: pour ne pas manquer le lever du

de Village était parfaitement copiée,
des enseignes de plusieurs cabarets
parterre excita tout d'abord les ap-
ens ; c'était une joie générale.
, vois-tu la maison au père François,

nouveau cabaret de Labranche ? di-
re ; et le jeu de boule de la grande
! c'est-y ressemblant !
, qui avait prévu l'effet de son dé-
lait laisser au public tout le temps
on admiration ; mais en vain il disait
étouffée aux Grecs impatiens de se
Pas encore ; vous vous pressez trop ; »
es retenait par le bas de leur tunique :
t fils d'Achille s'élança sur la scène,
sse et des Grecs de sa suite.
ce moment que notre sérieux eut à

supporter une première attaque qui faillit l
faire perdre contenance. Ulysse et son illust
compagnon étaient vêtus assez convenablemen
sauf une perruque de paysan dont le plus vie
avait pensé devoir s'affubler, comme représe
tant mieux la sagesse du héros. Ces grands ch
veux plats et blancs tombant sur un col bru
tout nu, et se jouant par-derrière sur les p
d'un manteau antique, étaient d'un effet d
assez burlesque; mais nous nous attendions bi
à quelques recherches de ce genre, et nous n'
témoignâmes aucune surprise.

Il n'en fut pas de même pour l'aspect sing
lier que présentaient les deux Grecs comp
sant la suite de Pyrrhus. A leur vue, en d
pit de notre savoir-vivre, il fallut pouffer
rire.

Un parent de la troupe se trouvait près
moi : c'était un de ces amis ardens à recuei
ce qui se dit de leurs protégés, à répondre a
critiques, à excuser les défauts, enfin, à t
expliquer.

—Cela vous étonne, nous dit-il de l'air le p
simple. Eh bien ! il n'y avait pas moyen de fa
autrement; et quand vous saurez le fait, v
en conviendrez vous-mêmes. »

Curieux de connaître la cause d'un effe

bizarre, nous nous penchâmes vers le voisin pour mieux l'entendre.

— Vous jouez la comédie, Messieurs, continua-t-il; par conséquent vous devez savoir toutes les contrariétés qu'on éprouve avant d'arriver au jour de la représentation ; on n'avait cependant rien épargné pour celle-ci : vous allez en juger, car tous les costumes que vous voyez, on les a fait venir de Paris. Vous pensez bien que des habits aussi bien *troussés* que ceux-là ne se trouveraient pas dans toute la Champagne. Eh bien, Messieurs, ce maudit Babin, ce fameux costumier, qui fournit des habits même à des chambellans, n'a-t-il pas eu la bêtise de nous envoyer les tuniques, les manteaux, sans s'apercevoir qu'il oubliait les casques.

— Ah! quelle horreur! m'écriai-je.

— Encore si sa caisse était arrivée un jour plus tôt; mais c'est la diligence d'hier soir qui l'a apportée : on n'avait pas le temps de renvoyer à Paris, et puis cela aurait doublé les frais; dans cet embarras, la société s'est assemblée; chacun a donné son avis sur le parti à prendre : les uns voulaient qu'on jouât tête nue, les autres en casquette. Cela n'est pas décent, leur ai-je dit : qu'est-ce que c'est que le costume grec?. C'est un ancien habit habillé,

n'est-ce pas ? Eh bien ! mettez des chapeaux à la Henri IV.

— Excellente décision ! parfaitement jugé ! » dis-je en m'avançant de manière à cacher une jeune femme qui était à côté de moi, et qui riait à faire scandale.

Mais mon voisin, ne doutant pas que nous ne fussions très-satisfaits de son explication, ne prenait plus garde qu'à ce qui se passait sur le théâtre. Je le voyais surpris en écoutant ces vers dits avec une emphase fort excusable dans des acteurs de tradition :

ULYSSE *à Pyrrhus.*

Il s'agit de tromper Philoctète.
Je vois l'étonnement où ce seul mot vous jette ;
Mais, n'importe, écoutez : Il va vous demander
Qui vous êtes, quel sort vous a fait aborder
Sur les rochers déserts qui défendent cette île ;
Dites-lui sans détour : Je suis le fils d'Achille.

« Il appelle cela tromper, dit mon voisin ; diable ! il se trompe lui-même ; il ne peut pas y avoir rien de semblable dans la pièce.

— Non dans celle de Sophocle, répondis-je, mais fort bien dans celle de La Harpe : je vous affirme que l'acteur n'est pas dans son tort.

— Au fait, cela me surprenait beaucoup, reprit-il ; car c'est un gaillard qui a une mémoire d'enfer. Vous achèteriez à crédit un rat-de-cave ce soir dans sa boutique, qu'il s'en souviendrait dans dix ans.

En contemplant ces soldats grecs coiffés d'un chapeau à trois cornes, je m'attendais à voir paraître Philoctète en bonnet de coton. Son état de malade autorisait bien cette petite liberté ; mais Grignard, chargé de ce rôle important, avait trop d'expérience du théâtre pour tomber dans une telle faute : son costume était d'une exactitude merveilleuse, et bien plus comique que toutes les infractions des autres. D'abord, ayant entendu dire que Talma jouait autrefois les rôles antiques sans revêtir ses bras et ses jambes de tricot couleur de chair, Grignard, pour mieux peindre la misère où *les perfides Atrides*, comme dit la rime, avaient laissé ce pauvre Philoctète, s'était imposé la loi de paraître à moitié nu.

La saison rendait ce devoir facile ; cependant, en Champagne, les soirées de septembre commencent à être fraîches. On s'en apercevait au petit nez rouge du héros, et à la chair de poule qui recouvrait ses bras débiles ; car l'artiste Grignard n'était pas un de ces gros épiciers dont la

rotondité remplit si bien l'habit d'un garde national. On voyait à sa petite mine ridée, à ses membres fluets, que plus d'une passion avait passé par sa grande âme. Ah! si la noblesse des sentimens pouvait tenir lieu de celle des manières, il l'aurait emporté sur Talma lui-même; mais par malheur ses yeux chinois et son nez retroussé offraient un contraste frappant avec les grandes lignes qui distinguent ordinairement un profil grec. L'illusion était difficile; n'importe. Il beuglait comme un taureau, se démenait comme un possédé, et les applaudissemens interrompaient chacune de ses tirades. Le fameux *Tu me menaces, traître*; le *Qu'en dis-tu?* de Larive, fut vociféré par Grignard de manière à faire écrouler la salle; aussi quels transports il excita! C'étaient des trépignemens, des exclamations interminables; enfin, Grignard voyait dans ce triomphe dramatique sa grande destinée accomplie.

Heureusement tout ce bruit couvrait nos éclats de rire, qui redoublèrent à l'apparition céleste d'Hercule.

Si les costumes avaient causé quelque embarras aux acteurs, on pense bien que le char nébuleux dans lequel le demi-dieu vient débiter sa morale ne donnerait pas moins carrière à leur

imagination : les uns proposaient un coffre recouvert de toile grise, qu'on pourrait, à la rigueur, prendre pour un nuage ; les autres, un petit tonneau, qui aurait fait un Bacchus d'Hercule. Mais le voisin qui était déjà venu à leur secours avec ses chapeaux à trois cornes, devait encore les tirer de peine en cette circonstance. Il offrit de consacrer au dieu de la force le *tape-cul* (1) dans lequel il allait chercher ses provisions à Reims ; on décida à l'unanimité que ce tape-cul ferait un char aérien très-supportable dès qu'on l'aurait débarrassé de ses roues et de son brancard. L'avis adopté, on passe deux grosses cordes au coin de chaque panneau, on les réunit sur un tourniquet placé au plafond du cellier, et par ce moyen la caisse du tape-cul descend et remonte à volonté.

Rien de plus ingénieux, sans doute, mais c'est toujours par la négligence d'un petit détail que les plus belles conceptions avortent : on n'avait pas prévu que le tape-cul, chargé, produirait un tout autre effet que vide, et que les cordes réunies, se tordant par la pesanteur d'Hercule, il en résulterait un tournoiement

(1) Espèce de cabriolet découvert fort en usage en Champagne.

continuel, qui montrerait alternativement le héros par devant et par derrière ; position fort gênante pour adresser la parole aux acteurs et au public. Tant que le char tournait du côté de la salle, on pouvait garder son sérieux, malgré la grotesque figure d'Hercule et sa peau de renard en manière de peau de lion ; mais quand la torsade ramenait le char vers le fond du théâtre, et que le demi-dieu perdait de vue ses auditeurs sans discontinuer son discours, il n'y avait plus moyen d'y tenir.

Voici dans quelle disposition cette tirade fut prononcée par la petite voix grêle de l'apothicaire demi-dieu :

HERCULE, *dans un nuage lumineux.*

Arrête, et reconnais Hercule et ton ami :
Je descends pour toi seul de la voûte éternelle.
Je partage des dieux la grandeur immortelle ;
Tu sais par quel chemin je m'y suis élevé.

Et Philoctète, qui savait effectivement très-bien comment son ami était grimpé là, lui faisait signe de s'accrocher aux cordes pour les empêcher de tourner ; mais l'impulsion était donnée, et le char poursuivant sa carrière, ce fut aux cabarets peints sur la toile de fond que s'adressèrent ces paroles :

Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
Ton sort est de marcher dans les sentiers d'Alcide :
Suis ce jeune héros qui s'offre pour ton guide.
La Grèce sur tes pas conduira ses guerriers ;
(Ici le profil d'Hercule se montra.)
Et le sang de Pâris doit teindre tes lauriers.

« Tudieu! quel révolutionnaire ! » s'écria un spectateur qui croyait qu'on parlait de la grande ville.

Sa vie est dévouée aux flèches que tu portes ;
Du coupable Ilion tu briseras les portes.

Et le dieu s'interrompant : » Détournez donc les cordes, vous autres, » dit-il aux machinistes du tourniquet.

Et les machinistes, voulant obéir, donnaient des saccades au char, qui faisaient trébucher Hercule.

Voyant quel danger le menaçait, et qu'au lieu de suspendre sa rotation la peine qu'on se donnait pour séparer les deux cordes en accélérait le mouvement, l'acteur se mit à débiter aussi vite qu'il tournait ; il en était à cette sentence finale de son rôle :

Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, et se rejoint aux dieux,

lorsque le char s'arrêta enfin ; mais l'amateur machiniste qui venait de s'en rendre maître n'avait point calculé le moment où il se fixerait, et notre bonheur voulut que ce fût justement lorsque le vainqueur du lion de Némée s'adressait à la toile de fond.

On ne voyait nécessairement plus que son dos lorsque Philoctète prosterné lui répondit :

O voix auguste et chère, et long-temps attendue, etc.

A cette invocation, le rire devint général, et nous ne fûmes plus obligés de nous contraindre.

Sauf ce léger incident, rien ne troubla l'ensemble de la tragédie, qui finit au bruit des témoignages d'une admiration générale.

L'entr'acte fut long, mais il ne le parut pas, tant chacun était animé à vanter le talent des acteurs, à discuter sur ceux qui avaient le plus contribué au succès étonnant de la représentation. Que de complimens récoltèrent alors la mère et les bonnes amies de Pyrrhus, le seul jeune homme qui eût encore paru sur le théâtre ! Et combien madame Grignard dut-elle se féliciter des premières amours de son mari pou une comédienne !

Au lever du rideau, la scène n'avait subi qu'un léger changement : c'était toujours *la Fête de Village* ; seulement on avait caché le bas de la toile de fond et celui des coulisses par un vieux fauteuil de velours d'Utrecht, une table, et quatre chaises de paille ; cela était censé représenter le mobilier du couvent ; la grille d'une porte de jardin figurait la grille du parloir, et il aurait fallu y mettre bien de la mauvaise volonté pour ne pas se croire dans une chambre.

Je donne à deviner en mille quel est le premier personnage qui vint se placer audacieusement sur le devant du théâtre.

On devait jouer *Mélanie*.

— C'est monsieur ou madame de Faublas, qui commencent la pièce par une scène de ménage passablement ennuyeuse, dira-t-on.

— Oui, ordinairement cela se passe ainsi dans les théâtres soumis à un directeur dont l'absolutisme ne laisse aucun sentiment de son libre arbitre à l'homme qui se fait acteur, mais il n'en est pas de même chez l'amateur indépendant. S'il consent à se prêter au plaisir public, c'est à condition que son métier, ses habitudes et ses affections n'en souffriront point ; loin de lui la pensée d'abandonner un ami, de l'affliger un instant pour la vaine gloire de paraître ce

qu'on n'est pas ; d'ailleurs, un succès n'é
qu'autant que celui qui nous aime en est t
C'est ce qui avait maintenu l'acteur cha
rôle du marquis de Faublas dans la fer
lonté de ne point se séparer de *Favori*.

Or, *Favori*, chien moyen, à long
noirs et blancs, était de cette race co
aux savetiers, qu'on voit tout le jour err
les rues sans crainte d'être volés, qui n
trent jamais au logis à jeûn, tant ils s
sûrs d'y rester dans le même état jusqu'
demain. *Favori*, mieux traité par le se
ses pareils, était le tyran de son maître :
ne pouvait faire un pas sans en être suiv
pouvait manger un morceau de chose
fût sans que *Favori* n'en dérobât une
part, ni même parler à personne sans
aboiemens de son chien voulussent bien
mettre.

Dans cette dépendance, il avait déc
pouvoir se charger du rôle de Faublas.
affreux, refusé par tout le monde, étai
tant indispensable. Comment faire ? Des
sadeurs de tout âge, de tout sexe, furen
chés au maître de Favori, pour obtenir
le sacrifice momentané d'une présence
chère. Ce fut en vain ; il consentit seule

enfermer son chien dans le foyer pendant les répétitions ; mais l'animal faisait de tels gémissemens dans sa retraite qu'on ne s'entendait pas sur le théâtre. On lui rendit la liberté, il en usa depuis pour devancer ou accompagner son maître chaque fois qu'il entrait ou sortait, et pour mêler quelques sourds grognemens aux sermons du curé, ou aux imprécations de Mélanie.

Une si bonne conduite lui avait concilié tous les membres de la troupe ; habitués à voir Favori suivre exactement les répétitions sans jamais les troubler, ils ne pensèrent pas que ce personnage de plus dût faire aucun tort à la pièce.

J'avoue qu'il me captiva plus que tous les autres, et que sa manière d'écouter me parut un vrai modèle d'esprit et de politesse. Assis fièrement sur ses pattes de derrière, il suivait des yeux les plus en colère des interlocuteurs, comme pour se demander lequel il devait combattre ou défendre ; puis on le voyait céder à la réflexion toute simple que cette colère-là, revenant depuis quelque temps tous les jours à la même heure, sans qu'il en survînt rien de fâcheux pour personne, il pouvait se tenir tranquille.

Ce qu'il y avait de plus remarq
l'addition de ce rôle quadrupède, c'
cepté nous, personne n'en témoigna
dre surprise ; tant ceux qui conna
maître de *Favori* savaient que lui et
étaient inséparables.

Il n'y a que les grands caractères q
nent à faire tolérer ainsi leur manie
riant de l'attitude solennelle du chien
maître en grande estime, et cherch
à quelle corporation il appartenait :
de marquis et sa manière de porter l'é
vaient me l'apprendre. Une simpl
faite tout haut me tira de peine.

« Voilà un singulier goût, dis-je ;
gants bleu foncé avec un habit de
pomme !

— Des gants ? répéta mon voisi
voyez-vous des gants ?

— Mais où on les porte ordinairem

— Ah ! je vois ce qui vous donne
vous trouvez qu'il a les mains un p
n'est-ce pas ?

— Pour un blond surtout, et un
blanc, du reste.

— Ah ! c'est qu'il a mis une pièc
la teinture ce matin, et ce coquir

le-roi tient comme le diable après les doigts. »

J'appris ainsi le métier du barbare père de Mélanie, métier dont le voile blanc de la novice porta bientôt les traces ; car, dans sa fureur, il la repoussait chaque fois qu'elle s'approchait de lui pour le fléchir, et chaque fois aussi le bleu d'une main cruelle laissait l'empreinte de cinq doigts sur les vêtemens de la victime.

Elle seule ne s'en apercevait point ; tout au soin de paraître pudique, ses regards ne quittaient la terre que pour s'élever vers les cieux. Sa voix, un peu enrouée, s'entendait à peine ; avertie par Grignard des droits de l'hémistiche, elle s'y reposait outre mesure, et pour y arriver plus tôt, précipitait sa marche, en laissant de côté virgules, points, enfin tout ce qui aurait pu la retarder.

Cette diction faisait singulièrement valoir les vers de ce genre :

On ne pardonne pas... à qui nous fait rougir.
Un père quoi son sang !... quoi ! je n'obtiendrai rien !

Ce *père quoi*, dépouillé de toute exclamation, était d'un effet merveilleux. La chaleur du perruquier, Monval, de l'Achille de ce drame bourgeois, pouvait seule balancer l'admiration que provoquait le débit cadencé de l'infortunée

Mélanie. Mais ce qui dépassait tout, c'était *Favori* : sa manière d'entrer en scène, de dormir pendant les sermons philosophiques du curé, de se lever précipitamment à chaque sortie de son maître, ajoutait un grand intérêt à celui de la pièce; on voulait savoir s'il conserverait jusqu'au bout sa dignité : un seul moment la familiarité l'emporta. C'est lorsque M. de Faublas, apprenant qu'il n'a plus de fils, et que sa fille s'est empoisonnée, tombe accablé sur un fauteuil. Favori le voyant assis, s'élance sur ses genoux, et s'y établit en rond comme à son ordinaire, sans s'inquiéter des derniers soupirs de Mélanie. Cette faute lui vaut un coup de poing qui le précipite à terre; sa tête porte la première, il pousse des gémissemens affreux. Monval, qui vient de tirer son épée pour son propre compte, veut la faire servir à chasser Favori; mais le chien se révolte, il saute aux mollets de l'amant. Mélanie pousse un cri de l'autre monde, la bataille s'engage, et Dieu sait ce qui en résulterait si Faublas ne prenait son chien par la peau du cou, et ne le mettait sous son bras à la place de son claque.

Mais le calme est rétabli, Mélanie est *re-morte*, son père est traité de *tigre* par Monval, de pécheur par le curé, de converti par l'au-

teur, et la toile tombe sur ce vers un peu mythologique :

Dieu vengeur ! à quel prix vous m'avez éclairé !

Les applaudissemens succèdent aux pleurs ; tout le monde s'accorde pour dire qu'on n'a jamais rien vu de plus intéressant, de mieux rendu. Mon voisin se frotte les mains en me disant :

« Vous n'osez pas aborder ce genre-là, vous autres ; le cothurne vous fait peur ; vous en restez aux petites comédies ; ah ! c'est qu'il faut se donner du mal pour produire de ces effets tragiques !

— Je conviens que nous ne saurions approcher de ce genre, et que de ma vie je n'ai passé une soirée plus amusante, » ai-je répondu. Comme tout atteste la vérité de ce suffrage, le voisin me quitte pour aller le répéter aux premiers de la troupe.

Il les trouve dans l'ivresse du succès, en attendant de se livrer à une autre ; il partage avec eux le jambon, le fromage et les pruneaux fournis gratis par Grignard, et les joies du banquet comique égalent les sourires qu'excite parmi nous le souvenir de cette incomparable soirée.

Incomparable en effet ; car les amusar amusés en sortirent également ravis.

Vivent les plaisirs ridicules pour dive le monde !

XV.

C'était un de ces gens qu'on nomme bon garçon,
De ces vieillards légers qu'on traite sans façon;
Un quasi-philosophe à petites idées,
Aux discours peu décens, aux manières guindées.
Futile avec bon sens, ignorant avec goût,
Il savait, sans esprit, causer fort bien de tout....

(Mme Émile de Girardin, *Napoline*, poème

OBSERVATION.

XV.

Des vieux Papillons.

Cette espèce est toujours maigre, quelquefois décharnée, mais leste et adroite ; elle se fait remarquer par des cheveux rares, et ramenés avec peine des confins de la nuque sur les glacis du crâne, ou bien par une chevelure couleur de fantaisie : les plus communes sont prunes-de-monsieur ; cette teinture s'harmonise parfaitement avec les creux de leur visage. La perruque

n'est admise que chez les papillons invalides; elle est l'enseigne des prétentions désespérées, car elle rend les dénouemens difficiles. Le moyen de se présenter à un rendez-vous nocturne, avec ou sans perruque; et comment s'exposer aux lutineries d'une jeune folle, avec la crainte de se voir tout-à-coup séparé d'un ornement si indispensable!

Les mouches à poil, collées par brevet d'invention, offrent moins de danger; et l'on voit tous les jours des papillons de cinquante ans s'en trouver à merveille.

Les mieux conservés de ces insectes sémillans sont d'un usage fort commode; ils servent à tranquilliser les maris par leur présence inoffensive, et sont quelquefois l'espérance des mères. Arbitres des plaisirs des femmes près desquelles ils voltigent, ce sont eux qui font inscrire les noms des danseuses sur la liste des plus beaux bals; ce sont eux qui louent les loges, qui forment les parties de campagne, qui servent d'écuyers aux jolies amazones : ils sont aussi les oracles des parvenus; ce sont eux qui leur apprennent à dépenser leur argent. On les consulte sur les anciens usages et les modes nouvelles; ce sont eux qui dirigent les jeunes mariées à leur entrée dans le monde, et qui, à

orce de leur répéter que les jeunes papillons sont indiscrets, finissent souvent par être le confident ou même le secret de celles qu'un mari désagréable ou volage livre aux dangers de l'ennui ou de l'abandon.

On rit de leur tournure adolescente, de leurs rides, de leurs regards amoureux, de leurs flatteries classiques ; mais comme ils sont aujourd'hui sans rivaux dans l'art de s'occuper des femmes ; qu'ils ne les sacrifient point à un déjeûner d'huîtres ou à une partie de whist, à la lecture de vingt journaux ou bien à des discussions politiques, ils jouissent de tous les profits attachés à la présence continuelle. Il n'est pas une femme bien élevée qui ne préfère leur galanterie surannée aux propos lestes, aux manières brusques, de la plupart des élégans du jour ; leurs soins assidus aux négligences humiliantes d'un mari, et leur reconnaissance pour la moindre faveur à l'ingratitude d'un joueur politique tout occupé du thermomètre de la bourse.

Pendant que toutes les autres espèces s'agitent en sens contraire pour arriver à la fortune ou au pouvoir, celle des vieux papillons, fidèle à son ancien culte, ne pense qu'au plaisir. Philosophes sans le savoir, ils laissent se démener l'intrigant qui vole de ministère en ministère pour

obtenir la destitution qui doit lui faire place; l'ambitieux que de fausses promesses et de véritables humiliations ne dégoûtent pas du métier d'aspirant; l'avare spéculateur que l'océan des affaires ballotte sans cesse des rives du Pérou aux bords funestes de *Botany-Bay*; et jetant sur tous ces damnés de la terre un regard de pitié, le papillon sexagénaire vole, avec le secours des ailes de son tilbury, du bois de Boulogne à l'Opéra, de l'Opéra au bal; là, il se repose.

Campé auprès de la plus jolie danseuse, il cause avec elle tout le temps que les chassés ou la queue-du-chat le lui permettent; car l'importance à la mode obligeant les jeunes hommes à s'interdire les plaisirs de leur âge, il n'y a plus que les écoliers en tout genre qui osent danser, et la conversation d'un écolier est au moins timide. Quel avantage pour le vieux papillon, qui sait depuis si long-temps ce qui est doux à l'oreille des femmes! On ne parle qu'à lui..

Dans sa frivolité constante, il a effleuré tous les arts, il sait vanter à propos et flatter avec finesse; c'est à coups d'éloge qu'il démolit un rival: tantôt *c'est un bon garçon, un parfait honnête homme*, ou bien un gaillard fort adroit qui entend bien ses affaires; d'un autre, il dit

c'est un charmant étourdi qui ne sait rien feindre ; enfin, c'est toujours d'une de ces qualités mortelles dont il les affuble, et qui tuent l'amour ou l'empêchent de naître.

Ces petits moyens, appuyés sur de grands ridicules, triomphent des plus rebelles. La jeune femme s'y laisse prendre d'autant plus facilement que l'appât lui semble moins dangereux ; la coquette y cède pour s'assurer le suffrage d'un de ces vétérans de la mode qui font encore les réputations galantes ; et la prude n'y saurait résister, car, quel asile plus sûr contre la malignité du prochain que l'amour d'un vieillard *fashionable* !

XVI.

16.

Moi je pêche,
Moi je pêche,
De pêcher rien ne m'empêche;
Moi je pêche,
Moi je pêche,
Rien n' peut m'empêcher
D' pêcher.

(Théâtre des Variétés, *l'École de Natation.*)

OBSERVATION.

XVI.

Du Pêcheur.

Messieurs les goguenards, en dites-vous assez
cet homme au front calme, au teint hâlé,
attitude silencieuse, qui voit s'écouler les
res comme les flots de la rivière, douce-
nt, le cœur plein d'espérance, bercé par le
it du courant, enivré par le parfum des
rs qui naissent sur la berge.

e pêcheur innocent, qui souvent même n'a

pas à se reprocher la mort d'un goujon, vous semble un objet de pitié, vous vous moquez de sa patience, de son immobilité ridicule, ou de ses mouvemens monotones; vous riez surtout de la triste figure qu'il fait lorsque, retirant tout-à-coup sa ligne d'un air de triomphe, il n'y voit pendre qu'une touffe d'herbe ou quelque méchant coquillage. Votre joie maligne ne s'épanouit pas moins lorsque vous voyez ses efforts pour décrocher l'hameçon qu'une petite perche vint d'abandonner dans un groupe de roseaux. Comme le pauvre homme se démène! Qu'il a peur de voir tout-à-coup sa ligne revenir sur l'eau, veuve du bouchon et de tout ce qui tient à lui! Combien il emploie d'adresse, de ruse, pour faire céder l'obstacle! Tantôt, cherchant à se concilier la vivacité du courant, il semble y livrer sa ligne; puis il la retire en donnant de légères saccades, moyen très-ingénieux qui lui a souvent réussi; mais cette fois les crochets ont trop mordu la plante, elle résiste, le fil casse, et ce bon M. Tranquille, ainsi nommé par les flaneurs qui regardent couler la rivière, tombe un peu brusquement sur le dos, au bruit des éclats de rire. Ce premier revers ne le décourage pas; il veut rentrer en possession de son bouchon écarlate, qui flotte au-dessus des roseaux

comme une fleur aquatique ; il s'arme d'abord de la longue fourche des faneurs qui travaillent dans la prairie, puis, la jugeant trop courte pour parvenir au but, il descend de la berge, met un pied sur les cailloux, cherche à poser l'autre sur une grosse pierre que l'eau recouvre à peine ; au même instant il allonge le bras, la fourche, lancée avec art, a délivré les hameçons, mais un coup si décisif n'a pu s'opérer sans violence ; la pierre, mal appuyée sur deux cailloux, s'enfonce, le pêcheur perd l'équilibre, et tombe dans l'eau en voyant fuir la fourche, le bouchon et la ligne.

Certes le moment est bien choisi pour se moquer de sa manie, car elle lui coûte un pantalon neuf, sa plus précieuse ligne, une fourche qu'il faudra rembourser à son propriétaire, et tous les frais d'un gros rhume causé par la fraîcheur de l'eau et la transpiration où se trouvait le pêcheur. Saisi par un si grand événement, vous le croyez dégoûté, au moins pour quelque temps, des agitations de la pêche. Ah, messieurs les ennuyés des grandes villes ! que vous vous connaissez mal en plaisirs champêtres ! cet homme, objet de vos dédains, et dont vous ne voyez jamais que les contrariétés burlesques, si vous saviez comme il rêve délicieusement au

murmure de l'eau se jouant dans les cailloux, au chant des fauvettes cachées dans les buissons d'aubépine ; si vous pouviez vous associer à son émotion lorsque la première attaque du goujon frétillant ou de la carpe gourmande a fait plonger un instant le bouchon ; avec quelle impatience il attend la seconde atteinte qui doit lui prouver que sa proie s'obstine ! quelle délibération intéressante avec lui-même pour savoir si le moment est venu de la saisir, car c'est un coup d'état qui, comme tous les autres, dépend de l'à-propos. Enfin, le bouchon s'abîme tout entier ; la ligne est retirée brusquement, trop vivement peut-être, car elle va percher le poisson pris à l'hameçon sur la branche la plus éle vée des aulnes de la rive. N'importe, l'impé tueux Tranquille saura le dénicher ; et redes cendant bientôt, porteur de sa victime, il en fai l'appât d'un brochet convoité. Puis ses piége tendus, son petit filet disposé à recevoir de nou veaux prisonniers, il se rassied sur la berge fier de son triomphe passé, et déjà heureux d celui qui l'attend.

Il faut avoir essayé de cette existence de pê cheur pour en apprécier tous les charmes. C'es un vague animé, une rêverie que l'espoir o le plaisir ont seuls droit d'interrompre ; c'es

un bien-être physique dû à l'air pur qu'on respire, à l'aspect d'un beau site, d'un pré dont la présence de l'eau embellit la verdure ; c'est la chanson du pâtre et le bêlement des agneaux ; c'est la cloche du village voisin qui fait penser à la prière ; c'est cette harmonie parfaite de la nature qui plonge l'âme pieuse et tendre dans ces ravissemens dont la poésie de Lamartine peut seule donner l'idée.

Voilà pour l'âme d'élite, et nous avons plus d'un exemple d'auteurs, d'hommes d'État, qui préféraient ce délassement ridicule de la pêche à la ligne à tous les plaisirs dont le monde est prodigue envers ceux que la célébrité ou le pouvoir recommande. C'était pour eux le calme après la tempête ; c'était l'oubli complet des intérêts qui agitent les hommes, ou la trève d'un combat fatigant entre le problème et la solution ; c'était pour ainsi dire un sommeil du cerveau qui n'empêchait point le corps d'agir, ni les sens de savourer le parfum des violettes, et d'admirer un charmant paysage. Mais qu'on ne suppose pas que la pêche ne fût pour ces grands personnages qu'un prétexte de repos, de silence. Non, non, jamais ce goût, si niais en apparence, n'est entré dans un esprit supérieur sans le captiver en entier, tout le temps qu'il

s'y livre ; c'est dans l'absorption totale de s
réflexions qu'il trouve la patience nécessaire
son plaisir. La partie de son cerveau qui do
est celle qui travaille d'ordinaire, l'autre veill
pour s'amuser bêtement. Eh ! quelle plus grand
jouissance pour un homme d'esprit !

Quant aux gens qui pensent peu ou point, ils feraient tout aussi bien de changer leur activité stérile pour la tranquillité du pêcheur ; il en résulterait moins de tracasseries dans leur ménage, et quelquefois un plat de plus sur leur table. Mais la médiocrité est ennemie du calme ; rendons-en grâce au ciel ; sans cela, il ne lui manquerait rien pour gouverner la terre.

XVII.

Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision !
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage !

(MOLIÈRE, *Sganarelle*, scène XVII.)

OBSERVATION.

XVII.

Les deux Maris.

— Serait-il bien indiscret, Mesdames, de us demander de jeter un coup d'œil sur cette te, disait M. de Rochebelle à sa femme et aux ies qui l'aidaient à composer la liste d'un bal ochain.

— Vraiment, nous avons bien le projet de us la soumettre, répondit la comtesse de Ro-ebelle d'un air craintif qui semblait étrange,

après le ton si doux qui avait accompagné la d
mande de son mari.

— Eh ! pourquoi la lui montrer? dit m
dame de Verrières, jeune étourdie que l'id
d'une condescendance conjugale mettait to
jours en état de révolte ; ne peut-il s'en rappo
ter à nous pour le choix des gens que vous d
vez inviter ? A-t-il peur que nous l'exposions
recevoir chez lui de certaines personnes qu'o
rencontre trop souvent là où elles sont dépl
cées ? ce serait bien peu nous connaître. Al
nous savons trop bien vivre pour tomber da
une pareille faute. L'essentiel est d'avoir bea
coup de femmes élégantes, de jolis danseur
de vieux ducs, de jeunes publicistes, un ou de
poètes, et Tolbèque avant tout.

— Mais dans tout cela, ma chère, dit la viei
marquise d'Orbesson, il y a les élémens d'u
fort bonne et d'une fort mauvaise compagn
Vous n'êtes pas dans l'âge où l'on sait com
ser un salon, et je vous engage à nous laisser
soin. Ce n'est pas parce que je l'ai élevé ; ma
certes, mon neveu est connu pour l'homme
Paris qui connaît le plus les convenances
sait le mieux son monde.

— Vous me faites bien trop d'honneur,
prit M. de Rochebelle ; je n'ai pas assez pro

e votre éducation, ma chère tante, pour atteindre au grand art de ne réunir que des gens qui se conviennent, et sur lesquels il n'y ait pas la moindre chose à dire.

— Vraiment, il faudrait que vous fussiez sorcier pour arriver à cela, interrompit madame de Verrières; et encore, Dieu sait combien une semblable réunion serait ennuyeuse!

— Nous avons tout simplement ajouté quelques noms à ceux des gens que nous voyons habituellement, et vous nous obligerez beaucoup de nous dire s'ils sont bien choisis, dit madame de Rochebelle en passant la liste à son mari.

— Voilà de ces complaisances qui me sont odieuses, reprit madame de Verrières avec dépit. En vérité, ma chère Albine, si votre mari n'y met pas ordre, vous finirez par le rendre ridicule, avec votre soumission exagérée, et ce ton triste et cette voix presque tremblante avec laquelle vous lui parlez; si nous le connaissions moins, il ne tiendrait qu'à nous de le croire un second Othello.

— Ah, la bonne plaisanterie! s'écria M. de Rochebelle en riant du rire le moins communicatif; de toutes les calomnies dont on peut flétrir un honnête homme, celle-là est bien la moins à redouter pour moi, convenez-en, Mesdames :

jaloux ! mais où trouvent-on des maris jaloux aujourd'hui ? Je n'en connais pas un d'assez courageux pour braver ce ridicule.

— Vous avez mille fois raison, répondit madame de Verrières ; et puis cela ne sauve de rien ; on est tourmentant, tourmenté, c'est à qui conspirera contre vous ; car, dans ce monde si [illegible] pour les faiblesses, on est toujours du parti de l'amant. Avez-vous remarqué l'autre soir, chez madame de V....., comme chacun s'entendait pour conduire ou retenir M. de R... dans le salon, où sa femme n'était point ? et cela dans la charitable intention de ne pas la voir interrompue dans son entretien avec le jeune Camille de Nellissen. Comme on riait de l'inquiet de ce pauvre homme ; et de son empressement à retirer sa femme de ce repaire de séduction. Dès qu'il a pu parvenir à la rejoindre, il lui a répété dix fois, dans toutes les langues, qu'elle avait été souffrante la veille, et qu'elle ne devait pas rester plus long-temps au bal ; et lorsque, la croyant vaincue par ses instances, il a été faire avancer sa voiture, et qu'elle a profité de ce moment pour danser avec Camille ; comme on a joui de sa confusion en la retrouvant dans les bras de son rival, galopant à perdre haleine, ses yeux rayonnans de plaisir, et

nt par des sourires très-encourageans
ices paroles que le bruit de l'orchestre
it parvenir qu'à elle? C'était bien le pro-
onjugal le plus amusant.
regrette beaucoup d'en avoir manqué
sentation, interrompit M. de Rochebelle
ton amer, car ces sortes de spectacles
ent fort rares. Je m'étonne que ce bon
L.... se soit laissé aller à un travers sem-
Sa femme avait pourtant fait, à mon
ut ce qu'il fallait pour tempérer sa pas-
ouse; car je vous en demande pardon,
es, mais il faut avoir un grand fonds
ion pour vous trouver encore charman-
fin d'un galop. Après vous avoir vu se-
endant une heure, de la manière la
avantageuse à vos attraits et à votre pa-
près vous avoir vues passer, ou plutôt
ns les bras de chaque valseur pour être
plus brusquement encore par le vôtre;
avec le teint cramoisi, les cheveux en
e, les tempes baignées de sueur, les vê-
froissés, haletantes, et boursouflées; il
vous le répète, bien peu de goût ou fu-
ent d'amour pour tenir beaucoup à la
qu'un galopeur vous ramène dans cet

— Je ne prends point ma part de cette satire dit madame de Verrières ; car je ne danse jamai le galop.

— Ah ! je reconnais bien là votre *savoir-plai re*, répliqua en souriant M. de Rochebelle; et chacun rit de la parodie du mot, excepté Albine, qui avait trop bien compris la leçon que voulait lui donner son mari.

— A propos de cette danse cavalière, qui a transformé nos salles de bal en manége, je ne vois pas, dit-il, sur votre liste, le héros du genre, l'élégant d'Arthenay.

— C'est Albine qui m'a tout à l'heure empêché de l'inscrire, dit madame de Verrières.

— Et pourquoi cela ? demanda M. de Rochebelle en lançant à sa femme un regard courroucé.

— En vérité, je ne saurais le dire ; car elle nous a donné des raisons qui n'ont pas le sens commun. Elle ne le connaît pas assez, dit-elle; comme si l'on avait besoin de connaître intimement les danseurs qu'on invite à son bal ; et puis elle le trouve trop sémillant, trop à la mode, que sais-je !....

— Et trop séduisant, peut-être, ajouta M. de Rochebelle. Ah ! c'est trop le flatter ; Mesdames, il ne me paraît pas si dangereux qu'on voudrait

bien nous le faire croire, et je réclame une invitation pour lui, comme un droit acquis à sa gracieuse médiocrité. »

L'impression qui se peignit à ces mots sur le visage de madame de Rochebelle révéla presque la scène qui avait eu lieu la veille entre elle et son mari, à propos de M. d'Arthenay.

L'inviter chez lui, pensa-t-elle, après m'en avoir parlé comme d'un fat qui cherchait à me compromettre, et cela pour s'être placé auprès de ma loge à l'Opéra italien, et pour avoir suivi à cheval ma calèche hier matin au bois de Boulogne. Quelle humeur! que de contradictions! de caprices!

En effet, Albine ne comprenait rien à ces recherches d'amour-propre qui portent à sacrifier ses intérêts d'affection, sa prudence, sa passion même, au soin de cacher ce qu'on redoute.

— Et vos voisins de campagne, cette jolie madame Menival, que le petit colonel d'Aulerive ne quitte pas plus que son ombre, vous ne nous ferez pas le tort de les oublier, je pense, dit madame de Verrières; ils dansent tous deux à merveille, et puis le mari est si amusant avec sa sotte confiance et ses grosses plaisanteries sur les maris trompés. Ah! celui-là n'est pas jaloux, vous en conviendrez.

Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision !
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage !

(Molière, *Sganarelle*, scène xvii.)

OBSERVATION.

XVII.

Les deux Maris.

— Serait-il bien indiscret, Mesdames, de
s demander de jeter un coup d'œil sur cette
e, disait M. de Rochebelle à sa femme et aux
ies qui l'aidaient à composer la liste d'un bal
chain.

— Vraiment, nous avons bien le projet de
s la soumettre, répondit la comtesse de Ro-
belle d'un air craintif qui semblait étrange,

seule avec son mari, madame de Rochebelle lui demanda l'explication de sa conduite étrange, et pourquoi il avait tant insisté pour envoyer une invitation à M. d'Arthenay, après la scène qu'il avait faite le matin même à propos de lui.

« Cela vous étonne, avait répondu son mari; en vérité, je ne reconnais pas là votre usage du monde : vous voulez que je me donne à tous les yeux le ridicule de craindre un fat qui vous fait la cour. Ah! c'est aussi me supposer par trop humble : ses soins affectés peuvent vous compromettre, je vous en avertis; c'est mon devoir, le reste est votre affaire. On ne soupire aujourd'hui que pour les femmes qui le veulent bien; témoignez-lui par un de ces demi-mots que chacun sait comprendre que ses flatteries vous déplaisent, et je réponds qu'il cessera bientôt de vous les adresser; mais prétendre vous éviter cette peine en me contraignant à l'éloigner de vous par une impolitesse ou une exclusion trop flatteuse, voilà ce que vous ne sauriez obtenir de ma complaisance. »

Ainsi M. de Rochebelle, dévoré de jalousie, préférait le supplice de voir l'homme qu'il redoutait le plus admis chez lui, et par cela même autorisé à y revenir souvent, à la crainte de passer pour un mari qui a peur.

XVIII.

Laura lui donnait quelquefois de l'humeur : malgré cela, on assure que le comte et lui vécurent toujours en très-bonne intelligence...

..... La chronique dit que... mais je ne crois pas la moitié de la chronique.

(Lord Byron, *Beppo*.)

OBSERVATION.

XVIII.

A l'abri des tortures de la jalousie, M. Menival, qui vient de recevoir son billet d'invitation, s'informe auprès de tous les gens qui connaissent madame de Rockebelle du moyen de faire inviter à son bal l'ami d'Aulerive, cet aimable jeune homme qu'il aime comme un fils. En vain on lui répond que M. d'Aulerive doit être sur la liste des invités, que son billet lui

parviendra plus tard, Menival ne se contente point de ces assurances; il écrit à M. de Rochebelle pour s'assurer du fait. Dieu sait si l'on se moque du sujet et du style de la lettre! Mais le bon Menival n'en sait rien; il a obtenu ce qu'il désire pour son ami, il est content.

La sympathie, cette chaîne mystérieuse qui unit les espèces, n'est pas moins connue de la gente ridicule que de la gente amoureuse; mais elle y exerce sa puissance d'une façon particulière; c'est à la condition de se moquer réciproquement de leurs travers que deux êtres ridicules se lient d'amitié; aussi le bel-esprit, le poète Saint-Gervais, est-il, après M. d'Aubrive, l'ami, l'habitué le plus indispensable de Menival; c'est lui qui le chante à sa fête, qui lui sert de point de réunion quand il veut donner une soirée économique. « Saint-Gervais nous lit dimanche sa tragédie, j'espère que vous viendrez l'entendre, » dit Menival avec cet air de confiance qui ne suppose pas un refus, et il trouve en effet beaucoup de gens assez désœuvrés ou assez résignés pour venir écouter cinq mortels actes, dans lesquels est déployé un trait de nos premiers temps de l'histoire de France, orné de sentences et d'antithèses.

Comme l'ouvrage ne présente rien de neuf, il ne donne matière à aucune contestation. Bercé par le retour des mêmes rimes, d'*Aquitaine*, de *capitaine*; de *valeur*, de *malheur*; de *vertu*, d'*abattu*; de *mémoire* et de *gloire*, l'auditoire se livre à ce demi-sommeil indulgent qui est, après l'enthousiasme perfide, la plus douce illusion d'un auteur. M. Saint-Gervais se sentant si religieusement écouté, si délicieusement interrompu par les bravos de Menival, redouble de chaleur; sa voix fait vibrer les nerfs des assistans. Ils ne croient pas qu'on puisse dire des choses ordinaires d'un accent si pénétré; les gestes de l'auteur, ses coups de poing sur la table où le verre d'eau sucrée frissonne, sa voix émue, ses yeux brillans de larmes, enfin tout l'arsenal de la déclamation produit son effet. On se récrie d'avance sur les applaudissemens qui attendent le chef-d'œuvre, et M. Saint-Gervais, bouffi de son succès, est presque aussi heureux que son cher Menival.

On lui demande s'il a mis beaucoup de temps à composer ce bel ouvrage. « Quinze jours, dit-il; il ne m'en faut pas davantage pour construire mon plan et dialoguer mes scènes. Si les acteurs du Théâtre-Français n'étaient pas si longs à monter une pièce, j'en aurais déjà vingt de re-

présentées ; mais ces gens-là ne comprennent rien à leurs intérêts. Je leur ai dit cent fois : « Que vous faut-il ? une tragédie, une bonne comédie ? Eh bien, je m'engage à vous la fournir dans quinze jours ; mais vous ne mettrez pas plus de temps à la jouer que je n'en aurai mis à la faire ; sinon je vous abandonne à votre malheureux sort. » Eh bien, Monsieur, ils aiment mieux consacrer trois mois à apprendre l'ouvrage d'un blanc-bec que de faire leur fortune avec un des miens. »

Cette sortie modeste trouve bien quelques critiques, les plus polis vont en rire dans la chambre à côté ; mais, comme les plus traîtres restent pour approuver, rien n'altère la pureté des transports de l'auteur ; et pourtant l'on s'en moque, et Menival lui-même, que l'amitié domine sans l'aveugler, dit en lui-même : « Ce gaillard-là est d'un amour-propre forcené. » Eh ! qu'importent ces réflexions tacites, ces rires cachés, ces coups portés dans l'ombre à celui que le ridicule abrite ?

Le jour du bal est arrivé : M. de Rochebelle avait consacré deux cents louis à cette fête ; mais la nécessité d'avoir le meilleur orchestre, les plus belles fleurs, enfin toutes les supériorités du genre, venait de l'obliger à ajouter à cette

somme ; car on ne peut avoir ce qu'il y a de mieux d'un côté sans se créer le besoin du mieux de l'autre. Quoi de plus ridicule que le manque d'ensemble ! Et, pour n'être point ridicule, on sait de quel sacrifice M. de Rochebelle était capable !

Ce jour-là sa femme était mise avec plus d'élégance encore que de coutume ; car le devoir des maîtresses de maison ne leur permet pas une riche parure, et il est rare qu'elles ne gagnent pas à la simplicité que l'usage leur impose ; mais, malgré sa beauté, ses gracieux sourires, il y avait une mélancolie profonde gravée sur le front de madame de Rochebelle ; sa grâce manquait d'abandon, et ses regards distraits semblaient fuir quelque objet dangereux.

Cette contrainte, cette défiance d'elle-même, cette émotion dont elle ne se rendait pas compte, c'était l'ouvrage de son mari : avant qu'il ne lui fît tant de plaisanteries amères sur l'amour qu'elle inspirait à M. d'Arthenay, elle n'avait pas le moindre soupçon de cet amour ; ses manières avec lui étaient simples et d'une franchise à déjouer tout projet d'intrigue ; mais depuis qu'elle se savait épiée, depuis que le mot le plus insignifiant, un regard, la démarche la

plus innocente pouvait être interprêtée d'une façon criminelle, elle éprouvait un trouble, une sorte de terreur qui lui donnait un air coupable, et elle se reprochait déjà ses craintes comme une faiblesse; or, dès qu'une femme se fait un reproche injuste, elle est bien prête à le mériter.

Si M. de Rochebelle, cédant tout naïvement à sa peur conjugale, avait éloigné M. d'Arthenay de chez lui; s'il avait encouragé sa femme dans le dessein de ne plus se rencontrer avec le jeune séducteur, il est probable que, n'ayant pas occasion de le voir, madame de Rochebelle l'eût bientôt oublié; mais on exigeait qu'elle le vît sans cesse dans le monde, qu'elle le reçût dans sa maison, qu'elle écoutât ses déclarations furtives, qu'elle essuyât le feu de ses regards, et tout cela sans lui donner d'espoir. Le ciel devait punir un tel excès d'inconséquence.

M. d'Arthenay était trop bien exercé dans l'art de reconnaître et de mettre à profit les chances favorables à ses désirs, pour ne pas s'apercevoir du trouble que sa présence faisait naître dans l'esprit de madame de Rochebelle: un sot se serait cru adoré, mais l'amour-propre éclairé de M. d'Arthenay ne se méprit point sur la cause de ce trouble; il devina l'obligation

qu'il en avait aux avertissemens d'un jaloux. Connaissant la profonde horreur de M. de Rochebelle pour tout ce qui pouvait jeter du ridicule sur un mari, il se promit bien de faire servir cette faiblesse à l'accomplissement de ses vœux. « Elle n'a encore que de la crainte, pensa-t-il, j'en ferai de l'amour ; puis, lorsque nous serons d'accord, je m'établirai si bien, près du monde, dans l'attitude d'un amant malheureux, que le pauvre mari n'osera jamais me chasser comme un rival redoutable.

Ce plan arrêté, M. d'Arthenay en commença l'épreuve le soir même. La politesse exige qu'il danse avec la maîtresse de la maison ; elle refuse une fois, deux fois ; mais enfin l'instant de la contredanse arrivé, il vient prendre sa main, et sans plus de préambule qu'on n'en met aujourd'hui à parler de ce qui importe le plus, il dit, de l'air le moins ému, mais du ton d'un homme qui risque le tout pour le tout : « Pourquoi me traiter si mal ? pour me décourager ? c'est peine inutile ; vous n'en ferez jamais autant que moi pour me détourner d'un sentiment dont je reconnais la folie ; mais puisqu'il est plus fort que ma volonté, que la vôtre même n'y pourrait rien, eh bien, n'y prenez pas garde. »

Madame de Rochebelle, stupéfaite de cette

singulière déclaration, reste quelques momens sans s'apercevoir que c'est à elle à commencer la figure. L'obligation de traverser la dispense de répondre à M. d'Arthenay ; cependant elle aurait voulu profiter de cette occasion pour lui déclarer que ses soins la blessaient, l'importunaient; mais, pour une âme élevée, le mensonge est un acte difficile, on s'y détermine lentement; les mots n'arrivent point, on les trouve trop forts ou trop insignifians : c'est qu'aucun d'eux ne rend la pensée. Et le temps se passe, les oisifs viennent mêler leurs phrases à la traverse; le sujet qui préoccupe a déjà subi trois ou quatre remplaçans. Le moyen d'y revenir? ce serait y donner trop d'importance; le mieux est de paraître l'avoir oublié; c'est ce que fit madame de Rochebelle.

N'importe, le coup avait porté; la rougeur subite dont son beau front s'était couvert en apprenant qu'elle était aimée, l'affectation qu'elle mettait à regarder cet aveu comme une plaisanterie, une coquetterie vulgaire; enfin toute cette gracieuse hypocrisie à l'usage des jolies femmes, confirma M. d'Arthenay dans ses espérances.

XIX.

Des erreurs de l'humaine espèce
Dieu veut que chacun ait son lot.
Même au manteau de la sagesse
La folie attache un grelot.

(Béranger, *Couplet.*)

OBSERVATION.

XIX.

ıis quelle rumeur dans le bal, pourquoi se
pite-t-on vers les fenêtres des salons qui
ent sur la cour ? qui provoque tous ces rires?
l'arrivée d'une carriole d'osier, que le con-
e de l'hôtel, aidé des gendarmes, n'a pu
cher de parvenir jusqu'au grand perron,
əst la vitesse des chevaux attelés à ce bi-
équipage. Comme la cour est illuminée

par un grand nombre de lampions, on distingue facilement la carriole ; d'ailleurs, un jeune plaisant qui arrivait en même temps qu'elle, saute en bas de son tilbury pour venir plus tôt donner dans le bal l'avis de cette entrée triomphale ; on l'entoure, on l'écoute. « Imaginez-vous, dit-il, d'assez minces chevaux que des harnais de charrette attachent à une petite carriole peinte en vert, toute guillerette, de laquelle s'échappent trois grandes plumes blanches, une douzaine d'épis d'or, et des aigrettes en diamans ; enfin tout l'attirail d'une coiffure de *gala*. Un gros homme, criant gare à tue-tête, est le Phaéton de ce char élégant ; il le conduit de moitié avec une espèce de chasseur qui porte son chapeau sous le bras, probablement par l'impossibilité de le porter autrement dans la carriole. Ce singulier trio était en train de mettre pied à terre quand je suis arrivé : la pauvre femme faisait des cris affreux, et prétendait ne pouvoir sauter en bas de ce panier roulant sans courir le risque de se casser la jambe ; le chasseur recommandait au gros homme de mieux tenir les chevaux ; car, effrayés par les lampions qui fumaient sous leurs naseaux, ils gambadaient et ruaient à faire peur. J'avais bien envie d'aller offrir le secours de mon bras à la dame emplumée ; car,

à travers le burlesque de sa situation, elle m'a paru fort jolie; mais j'ai entendu le gros homme lui dire : « Prends bien garde en descendant, ma Minette. » Le fou rire m'a pris, et je l'ai abandonnée à son périlleux sort. »

Comme ces mots finissaient, on annonça M. et madame Menival; le jeune homme s'écria : « Les voilà! » et les rires redoublèrent.

— Je vois avec plaisir que l'on s'amuse ici, dit en entrant M. Menival sans se déconcerter; parbleu! j'ai donc bien fait de tout braver pour y venir. Savez-vous bien qu'un autre que moi y aurait renoncé, et qu'il m'a fallu forcer ma femme à m'accompagner, elle qui aime le bal à la rage. Eh bien! nous avions tant d'obstacles réunis à vaincre, que son courage était à bout; elle allait se décoiffer et se mettre au lit, car mon cocher venait de rentrer saoul comme une grive, après avoir mis ma voiture en cannelle à la sortie de l'Opéra, où j'étais allé un moment. Voyant qu'il n'y a pas moyen de s'en servir, j'envoie mon chasseur chez deux loueurs de voitures; mais à dix heures du soir, un dimanche gras, on ne trouve ni bêtes ni gens; enfin, pas même de fiacre. Dans cette extrémité, je me rappelle tout-à-coup la carriole que j'ai achetée pour conduire mes domestiques à la campagne; elle est

couverte, nous y serons à l'abri; [illegible] pas; en cinq minutes les chevaux sont attelés à la carriole; mais le difficile était d'y faire monter [illegible] nette avec ses diamans, ses plumes et [illegible] crêpe; elle s'en défendait comme [illegible]. « C'est par trop ridicule, disait-elle; on [illegible] fouera : jamais je ne monterai dans [illegible] *lingo.* » Bah! lui ai-je dit; quand [illegible] sera récrié une fois sur notre manière d'arriver, cela sera fini; au bout du compte, [illegible] pas moins madame Menival; ta robe et [illegible] mans n'en seront pas plus laids pour être [illegible] en carriole; et tu verras la fête, et tu t'[illegible] au lieu de rester chez toi à pleurer [illegible] compter que ce pauvre d'Aulerive, à qui nous avons donné rendez-vous au bal, serait d'une inquiétude affreuse s'il ne nous voyait pas arriver. Enfin, grâce à mon éloquence, elle s'est décidée.

— C'est fort bien à vous d'avoir employé toutes les ressources de votre imagination dans une circonstance si importante pour nous, dit M. de Rochebelle d'un ton affectueusement goguenard. Vous avez deviné à quel point votre présence était nécessaire à nos plaisirs, et je ne saurais vous en exprimer toute notre reconnaissance; puis se retournant du côté de sa femme: « Madame de Rochebelle, ajouta-t-il, ayez soin

de M. Menival; veillez à ce qu'on arrange sa partie de wisk; » et M. Menival, entouré, choyé, complimenté, passa dans le salon où l'on jouait, ravi des frais qu'on faisait pour lui et de la résolution qui l'avait porté à tout braver pour venir prendre sa part des plaisirs de la fête.

— Voilà, sans nul doute, l'homme le plus sage qui soit ici, dit le jeune comte de M.... à la spirituelle duchesse de Na......, car il se moque de la moquerie.

— Ah! vous appelez cela être sage, dit en souriant la duchesse; mais vous ne voyez donc pas avec qui sa femme danse en ce moment pour la troisième fois?

— Si vraiment; c'est avec M. d'Aulerive.

— Eh bien, quand son mari se serait privé du plaisir de la conduire ici en charrette pour la voir coqueter ainsi toute la nuit, il n'y aurait pas eu grand mal.

— Ah, mon Dieu! dans quelle erreur vous êtes! Le pauvre mari aurait passé une semaine cruelle : sa femme aurait été d'une humeur insupportable; elle aurait fait quelque scène de jalousie à d'Aulerive, pour s'être amusé à un bal où elle n'était pas; et Dieu sait ce qui s'en serait suivi. Croyez-moi, ce gros Menival est l'homme du monde qui arrange le mieux sa vie;

je n'en veux pour preuve que son air satisfait.

— Il me semble que ce bonheur-là est à portée de beaucoup de gens ; que n'en essayez-vous ?

—Je le voudrais bien, vraiment ; mais ma stupide vanité s'y oppose : ne faut-il pas s'ennuyer comme tout le monde, aller bâiller aux Italiens, étouffer dans les raouts, sourire à ses ennemis, vanter les sots à la mode, accepter des dîners d'apparat, répondre à de fastidieuses agaceries, se confondre en reconnaissance pour d'insipides fadeurs, leur en sacrifier de plus douces ? et tout cela par ton, ou plutôt par lâcheté ; car, avec un peu plus de courage, on ferait, comme M. Menival, ce qui plait le mieux, en dépit de l'usage et des ricanemens. »

Cette conversation fut interrompue par le maître de la maison, que les lois de l'étiquette obligeaient à s'occuper particulièrement de la duchesse de N.... Il était pâle à faire peur; sa respiration était courte, sa voix altérée ; son sourire grimaçait, et son affectation à dire des choses flatteuses, à paraître enchanté de réunir tant de personnes distinguées, trahissait un malaise invincible. Il venait de faire plusieurs *robers* contre Menival, et il les avait perdus ainsi que trois paris considérables; car Menival, confiant dans son étoile, jouait aussi gros jeu qu'on

voulait, ce qui lui procurait souvent l'honneur de faire la partie de grands personnages : sans être à beaucoup près aussi fort qu'eux, il les gagnait habituellement, tant l'absorption totale des plus minces facultés peut l'emporter sur la plus riche intelligence distraite.

Tout en causant avec la duchesse de N...., M. de Rochebelle cherchait des yeux sa femme; celle-ci, qui sent un regard ennemi s'appesantir sur elle, quitte brusquement M. d'Arthenay pour se rapprocher de son mari et de la duchesse de N....; mais M. d'Arthenay, fidèle à son système, la suit, et vient se plaindre à M. de Rochebelle du refus qu'on fait de danser avec lui le galop. « En vérité, dit-il, madame m'accable du dédain le plus humiliant pour un pauvre valseur, et j'ai recours à l'autorité conjugale pour faire valoir mes droits de premier inscrit; on veut me sacrifier au petit L...., et cela parce qu'il est affreux. C'est un titre comme un autre; mais je ne mérite pas d'être immolé à cette grande puissance; j'en fais juge madame la duchesse.

— Comment donc! répondit cette dernière, vous avez mille fois raison; mais je trouve que vous vous plaignez bien haut du tort qu'on veut vous faire. Savez-vous, ajouta-t-elle d'un air

u'à la place de M. de Rochebelle j'en
ux.

effet, dit M. de Rochebelle en souriant de la meilleure grâce ; je crois que je vous devrais de m'en inquiéter; de semblables rigueurs sont ordinairement des préférences à l'envers fort alarmantes. Mais que voulez-vous ? je ne sais point me révolter contre le destin.

— Et voilà ce qu'il y a de désagréable, reprit M. d'Arthenay ; que pouvons-nous tenter, nous autres pauvres aspirans ? Quand la mauvaise humeur d'un mari ne nous seconde pas, nous n'avons plus de chance de succès.

— J'en suis vraiment désolé, dit M. de Rochebelle sans quitter le ton ironique ; mais je ne saurais me donner ce ridicule en votre faveur.

— C'est aussi faire preuve d'une sécurité trop dédaigneuse, interrompit la duchesse ; cela m'indigne, et je passe à l'ennemi, je vous en préviens ; si je pouvais l'aider à vous tourmenter un peu, j'en serais enchantée. Allons, ma chère Albine, prêtez-vous de bonne grâce à notre conspiration, et donnez-nous le plaisir de voir votre mari un moment jaloux ; c'est un petit châtiment qui est bien dû à son calme insolent. »

Madame de Rochebelle savait à quoi s'en te

qu'il en avait aux avertissemens d'un jaloux. Connaissant la profonde horreur de M. de Rochebelle pour tout ce qui pouvait jeter du ridicule sur un mari, il se promit bien de faire servir cette faiblesse à l'accomplissement de ses vœux. « Elle n'a encore que de la crainte, pensa-t-il, j'en ferai de l'amour; puis, lorsque nous serons d'accord, je m'établirai si bien, près du monde, dans l'attitude d'un amant malheureux, que le pauvre mari n'osera jamais me chasser comme un rival redoutable.

Ce plan arrêté, M. d'Arthenay en commença l'épreuve le soir même. La politesse exige qu'il danse avec la maîtresse de la maison; elle refuse une fois, deux fois; mais enfin l'instant de la contredanse arrivé, il vient prendre sa main, et sans plus de préambule qu'on n'en met aujourd'hui à parler de ce qui importe le plus, il dit, de l'air le moins ému, mais du ton d'un homme qui risque le tout pour le tout : « Pourquoi me traiter si mal? pour me décourager? c'est peine inutile; vous n'en ferez jamais autant que moi pour me détourner d'un sentiment dont je reconnais la folie; mais puisqu'il est plus fort que ma volonté, que la vôtre même n'y pourrait rien, eh bien, n'y prenez pas garde. »

Madame de Rochebelle, stupéfaite de cette

plus innocente pouvait être interprétée d'une façon criminelle, elle éprouvait un trouble, une sorte de terreur qui lui donnait un air coupable, et elle se reprochait déjà ses craintes comme une faiblesse; or, dès qu'une femme s'est fait un reproche injuste, elle est bien près de le mériter.

Si M. de Rochebelle, cédant tout naïvement à sa peur conjugale, avait éloigné M. d'Arthenay de chez lui; s'il avait encouragé sa femme dans le dessein de ne plus se rencontrer avec le jeune séducteur, il est probable que, n'ayant pas occasion de le voir, madame de Rochebelle l'eût bientôt oublié; mais on exigeait qu'elle le vît sans cesse dans le monde, qu'elle le reçût dans sa maison, qu'elle écoutât ses déclarations furtives, qu'elle essuyât le feu de ses regards, et tout cela sans lui donner d'espoir. Le ciel devait punir un tel excès d'inconséquence.

M. d'Arthenay était trop bien exercé dans l'art de reconnaître et de mettre à profit les chances favorables à ses désirs, pour ne pas s'apercevoir du trouble que sa présence faisait naître dans l'esprit de madame de Rochebelle: un sot se serait cru adoré, mais l'amour-propre éclairé de M. d'Arthenay ne se méprit point sur la cause de ce trouble; il devina l'obligation

qu'il en avait aux avertissemens d'un jaloux. Connaissant la profonde horreur de M. de Rochebelle pour tout ce qui pouvait jeter du ridicule sur un mari, il se promit bien de faire servir cette faiblesse à l'accomplissement de ses vœux. « Elle n'a encore que de la crainte, pensa-t-il, j'en ferai de l'amour ; puis, lorsque nous serons d'accord, je m'établirai si bien, près du monde, dans l'attitude d'un amant malheureux, que le pauvre mari n'osera jamais me chasser comme un rival redoutable.

Ce plan arrêté, M. d'Arthenay en commença l'épreuve le soir même. La politesse exige qu'il danse avec la maîtresse de la maison ; elle refuse une fois, deux fois ; mais enfin l'instant de la contredanse arrivé, il vient prendre sa main, et sans plus de préambule qu'on n'en met aujourd'hui à parler de ce qui importe le plus, il dit, de l'air le moins ému, mais du ton d'un homme qui risque le tout pour le tout : « Pourquoi me traiter si mal ? pour me décourager ? c'est peine inutile ; vous n'en ferez jamais autant que moi pour me détourner d'un sentiment dont je reconnais la folie ; mais puisqu'il est plus fort que ma volonté, que la vôtre même n'y pourrait rien, eh bien, n'y prenez pas garde. »

Madame de Rochebelle, stupéfaite de cette

La danseuse, enivrée aux transports de la fête,
Sème et foule en passant les bouquets de sa tête;
Au bras qui la soutient se livre, et pâlissant,
Tourne les yeux baissés sur un sein frémissant.

(Alfred de Vigny, *le Bal*

XIX.

Des erreurs de l'humaine espèce
Dieu veut que chacun ait son lot.
Même au manteau de la sagesse
La folie attache un grelot.

(**Béranger**, *Couplet.*)

a malveillance en cherchant un moyen d'exciter le dépit, l'envie, devient l'arrière pensée générale; on s'agite pour faire croire qu'on s'amuse, on se donne l'apparence d'un triomphe quand on dévore une humiliation; enfin on est plus ou moins torturé par mille petits supplices d'amour-propre, qui font de ces bals pompeux des soirées et des nuits fort tristes.

C'est surtout quand les premiers rayons du jour glissent à travers les volets, et font pâlir les lustres; quand la fatigue se mêle à la tristesse d'un plaisir qui s'éteint, qu'on s'aperçoit du vide ou du trouble que ce plaisir laisse dans l'âme. Madame de Rochebelle venait enfin de recevoir les adieux reconnaissans des derniers danseurs de son bal; elle se retrouvait seule dans ses salons, où les meubles épars, les arbustes, les fleurs saupoudrées de poussière, témoignaient encore de la foule et du mouvement qui avaient prolongé la fête.

Ce moment de calme après le bruit est ordinairement consacré à la récapitulation des sensations qu'on a éprouvées pendant la soirée. On se demande si l'on n'en a pas trop écouté ou trop dit, et il se passe alors un petit combat entre la bonne foi du cœur et la ruse de l'esprit, dont la victoire reste long-temps incertaine. Le

souvenir d'un mot que ce brave cœur a compris tout de suite l'émeut, l'inquiète, mais le malin esprit lui prouve qu'il s'alarme à tort, que rien n'est plus ridicule que de se laisser aller à de semblables frayeurs, et que d'ailleurs la vertu sait affronter tous les dangers. Sorte de sophisme généralement bien accueilli des femmes. Albine s'y laissa prendre comme tant d'autres; tout en s'avouant que l'espèce de roman que M. d'Arthenay commençait avec elle l'intéressait déjà vivement, elle se persuada que sa raison n'en serait jamais troublée, et certaine de rester sage, elle crut échapper au malheur.

Sans le défi de la duchesse de N... avec M. de Rochebelle, et l'affectation de celui-ci à inviter sans cesse M. d'Arthenay à venir chez sa femme, ce roman aurait fini à la première page; mais voir, écouter chaque jour un homme qui plaît, s'accoutumer à ses soins, à l'autorité de son amour (car quel amour n'est pas un peu despote !), c'est livrer son cœur; aussi madame de Rochebelle ne fût-elle pas long-temps sans s'apercevoir de l'empire qu'elle avait laissé prendre à celui que son mari appelait en riant le plus distingué des adorateurs de sa femme.

Dès qu'il ne fut plus possible de se faire illusion sur le danger qu'elle courait, madame de

Rochebelle prit la ferme résolution d'éviter M. d'Arthenay, autant que l'amour-propre de son mari voudrait bien le permettre. Elle fit plus : l'affectation que celui-ci mettait à redoubler d'intimité avec M. d'Arthenay la détermina à le prier de venir moins souvent chez elle ; quelques propos médisans lui servirent de prétexte. M. d'Arthenay n'en fut point la dupe : « Ses devoirs l'emportent, pensa-t-il ; elle me sacrifie, moi qu'elle a converti à l'amour ; elle ne craint pas de me désespérer. Oh ! si je pouvais lui causer autant de mal qu'elle m'en fait ! » car voilà le cruel sentiment qu'entraîne à sa suite le meilleur des amours. Le despotisme ou la vengeance, c'est la devise des amans.

Charmé et blessé tout à la fois de trouver tant de vertu dans la femme qu'il aimait, M. d'Arthenay ne pensa plus qu'à la rendre jalouse.

Madame Menival était jolie, on la rencontrait partout ; elle avait une bonne maison, où rien n'était plus facile que d'être admis. M. d'Arthenay jeta les yeux sur elle pour accomplir son dessein, et en moins de huit jours il fut si bien établi près d'elle, que tout le monde lui en fit compliment. Madame de Rochebelle elle-même ne put s'empêcher de l'en féliciter, le

sourire sur les lèvres, et de grosses larmes dans les yeux.

Une seule personne osa le trouver mauvais: on pense bien que ce ne fut pas M. Menival; mais son ami d'Aulerive ne vit point, sans en prendre d'ombrage, accueillir les soins d'un rival aussi dangereux que M. d'Arthenay; il en témoigna de l'humeur : o[illegible] rit de sa jalousie; les coquetteries redoublère[illegible] et M. d'Aulerive pensant qu'il ne gagnerait r[illegible]n sur la volonté d'une femme accoutumée par [illegible]on mari à n'être jamais contrariée, s'en pr[illegible]t tout simplement à M. d'Arthenay. Une [illegible]ssion politique dans laquelle il changea d'opi[illegible]on pour mieux combattre celle de son rival, lui fournit l'occasion de placer une de ces injures qu'on ne se pardonne point entre hommes comme il faut. La scène se passa au foyer de l'Opéra, presque sans bruit, mais devant assez de personnes pour être divulguée, commentée et expliquée par chacune à sa manière.

L'un de ces charmans étourdis dont l'inconséquence souvent préméditée aime à répandre de loge en loge, de salon en salon, l'événement du soir, autant pour se faire écouter que pour surprendre une émotion délatrice, s'empressa de venir raconter à madame Menival ce qui se

le se passer dans le foyer entre M. d'Aule-t M. d'Arthenay.

Quelle sottise! s'écria le bon Menival; se ıller ainsi pour un malheureux projet de ıne ordonnance, qui seront peut-être ré-és demain par un autre projet de loi, et ıntre ordonnance! C'est une extravagance e ne souffrirai pas, et je leur ferai bien en-e raison.

disant ces mots, il sortit de la loge pour r après son ami; mais il n'était plus à ra. Lorsque Menival revint près de sa ıe, il la trouva pâle et souffrante à tel point lui proposa de faire demander sa voi-

ne sait pas bien pour lequel des deux ma-Menival avait le plus d'inquiétude; cepen-la supériorité d'un attachement sur une co-erie ne permet pas de douter que M. d'Au-ı ne l'emportât en cette circonstance; et l se mêlait un peu de remords à ce qu'elle ıvait. Quelle femme peut se croire la cause duel sans en être désespérée! Eh bien, ce e regret, la crainte, le remords et l'amour e inspiraient en ce moment à madame Me-, n'approchait pas du dévouement pas-ıé dont l'aveuglement, l'amitié, l'enthou-

siasme, rendaient son mari capable envers son cher d'Aulerive.

Le lendemain dès six heures du matin, il était chez M. d'Arthenay, employant toute son éloquence à lui prouver que ce qu'il appelait le petit mouvement de vivacité de son ami ne pouvait être regardé comme une insulte. Jamais un père, un frère, disputant au plus barbare préjugé la vie de ce qu'il aime le plus au monde, ne mit autant de chaleur à défendre une cause, et plus de zèle à concilier une affaire; mais M. d'Arthenay resta inébranlable.

—En vérité, dit-il à ses témoins, qui venaient d'arriver, on doit être sûr de soi quand on a eu le courage d'écouter pendant une heure ce brave homme sans rire, comme je viens de le faire; il a si grand' peur que je ne tue l'amant de sa femme, qu'il me fait pitié. »

Espérant être mieux écouté de M. d'Aulerive, Menival courut chez lui; mais il était déjà parti pour Saint-Mandé. Alors, décidé à tout tenter pour prévenir un malheur, il ordonne à son cocher d'aller à toute bride pour tâcher de rejoindre la voiture de M. d'Arthenay. Enfin, après bien des détours, Menival arrive au lieu du rendez-vous au moment où les témoins, réunis, aidaient à transporter.... hélas! le pau-

vre d'Aulerive blessé grièvement, et tellement affaibli par la perte de son sang qu'il avait perdu connaissance. M. d'Arthenay, pâle, abattu, dans le profond accablement causé par un succès douloureux, lui prodiguait les soins les plus empressés; mais M. Menival, indigné de voir le bourreau soigner la victime, passe devant lui sans nul égard, et s'emparant de sa place, il exhale sa colère et ses regrets sur le sein de son ami. « Prenez garde, Monsieur, lui disait-on; vous pesez trop sur sa blessure. »

Menival n'entendait rien; il faisait des cris, des gestes, des trépignemens à faire frissonner un mourant.

— Ne nous empêchez pas de le secourir, » dit enfin M. d'Arthenay en faisant pirouetter le gros homme, et en l'obligeant à laisser approcher le chirurgien qu'on avait envoyé chercher.

Après avoir bandé la plaie, on pensa à transporter le blessé chez lui.

— Non pas, non pas, Messieurs, s'écria Menival; je ne souffrirai pas qu'on mène ce pauvre diable dans un appartement de garçon pour y manquer de tout, et être livré aux soins d'une vieille garde. J'ai toujours un appartement de libre dans ma maison pour y recevoir l'ami qui vient de ma province, je n'en puis faire un

meilleur usage que d'y installer ce malheureux blessé ; il y trouvera tout ce qui peut lui être nécessaire, et nous serons plus à portée de le secourir. Ma femme est si bonne pour les malades ! Ah, mon Dieu ! pourvu que nos soins ne soient pas inutiles ! »

M. d'Arthenay et tous ceux qui se trouvaient là savaient trop le bien qu'une semblable proposition pouvait faire au malheureux blessé, pour s'opposer à la volonté de Menival.

— Un moment, Messieurs, dit-il avant d'entrer dans la cour de sa maison ; il faut éviter ici de causer une révolution à ma femme dont elle pourrait mourir. Laissez-moi me montrer d'abord, afin qu'elle ne croie pas que c'est moi qu'on lui ramène ainsi ; la pauvre petite en serait dans un effroi... Restez là.... je reviens aussitôt que je l'aurai préparée. Ah, mon Dieu! quel événement!... »

Les situations les plus tristes n'empêchent pas de rire du ridicule ; c'est encore un de ses plus doux bienfaits. Les témoins de M. d'Aulerive ne se refusèrent point cette petite consolation. Quant à M. d'Arthenay, il ne se sentit pas le courage de supporter les regards de madame Menival après ce qu'il venait de faire, il courut s'enfermer chez lui.

« Ne va pas t'inquiéter, Minette, dit M. Menival en ouvrant la porte de la chambre de sa femme ; d'abord, tu vois que je suis sain et sauf.

— Ah, mon Dieu! vous m'effrayez, reprit-elle avec l'accent de la terreur ; qu'est-il arrivé? Charles.... »

Elle n'en put dire davantage, et retomba sur son siége presque sans mouvement.

— Allons donc, sois raisonnable, reprit-il ; tu vois bien qu'il ne m'est rien arrivé, à moi, et pourtant j'ai failli me rompre le cou en sautant ces diables de fossés pour les rejoindre ; mais enfin j'en suis quitte pour la peur et pour le chagrin d'avoir vu tomber ce pauvre d'Aulerive. »

Un cri déchirant s'échappa alors du sein de madame Menival.

« Mais les chirurgiens ne nous ôtent pas tout espoir, continua-t-il ; et j'espère que nos soins....

— Il n'est pas mort? s'écria-t-elle.

— Non vraiment ; je le ramène avec moi : il est là-bas ; mais je n'ai pas voulu que tu visses apporter cette triste litière sans t'avoir prévenue de ce qui en est. »

Pendant qu'il achevait sa phrase, madame

Menival avait déjà franchi ses appartemens pour aller au-devant du blessé. Il s'était ranimé à sa voix; la joie de la revoir, de lire sur ce front adoré l'inquiétude qu'il lui causait, le bonheur de se venger en l'affligeant, tant de sensations douces vinrent l'agiter, que son sang se mit à circuler de nouveau. La blessure était grave, mais le talent du célèbre D. P. devait en triompher. En moins de huit jours d'Aulerive fut hors de danger, et l'on ne saurait peindre le temps heureux de sa convalescence. Cette douce langueur d'un retour à l'existence, cette joie mal dissimulée de madame Menival en le voyant revenir à l'amour en même temps qu'à la vie, et cette grosse gaîté du bon Menival en racontant tout ce qu'il avait fait pour hâter la guérison de son hôte; c'était vraiment un tableau incomparable. Il est si rare de voir une pareille félicité ne donner d'humeur à personne!

Pendant que l'amour, la paix, la confiance et la joie régnaient dans la maison de Menival, celle de M. de Rochebelle était le théâtre de scènes continuelles les plus pénibles. Ce qu'on disait dans le monde de la rivalité qui avait amené le duel de M. d'Arthenay mettait bien l'amour-propre de M. de Rochebelle en repos; mais la pâleur qui avait couvert le visage de sa

femme en apprenant cette affaire l'avait convaincu de son malheur imaginaire ; il se croyait trahi. En vain madame de Rochebelle avait rompu tous ses rapports avec M. d'Arthenay ; en vain l'innocence de sa conduite aurait dû lui être prouvée comme elle l'était à tout le monde ; l'idée qu'il jouait un rôle ridicule s'empara de son esprit, et tout sembla confirmer ses craintes imaginaires.

Le malheur voulut que, dans ce temps même, sa femme devînt grosse ; alors ses soupçons n'eurent plus de bornes : il devint furieux, et les efforts qu'il fit pour dissimuler sa prétendue honte ébranlèrent tellement les fibres de son cerveau, qu'il fallut le confier au docteur Esquirol.

Malgré ses cruelles injustices sa femme ne l'a point quitté ; et c'est dans un de ces asiles où la démence se débat contre la médecine, que madame de Rochebelle vit renfermée, près d'un malheureux qui l'injurie, la calomnie sans cesse, et qui l'aurait déjà frappée mortellement si la vigilance des gardiens de la maison ne s'y était opposée.

— Ce pauvre diable de Rochebelle, dit en parlant de lui Menival ; est-ce bête à lui de devenir fou parce que d'Arthenay faisait la cour à sa femme ! N'était-il donc pas le maître, et ne pou-

souvenir d'un mot que ce brave cœur a compris tout de suite l'émeut, l'inquiète, mais le malin esprit lui prouve qu'il s'alarme à tort, que rien n'est plus ridicule que de se laisser aller à de semblables frayeurs, et que d'ailleurs la vertu sait affronter tous les dangers. Sorte de sophisme généralement bien accueilli des femmes. Albine s'y laissa prendre comme tant d'autres; tout en s'avouant que l'espèce de roman que M. d'Arthenay commençait avec elle l'intéressait déjà vivement, elle se persuada que sa raison n'en serait jamais troublée, et certaine de rester sage, elle crut échapper au malheur.

Sans le défi de la duchesse de N... avec M. de Rochebelle, et l'affectation de celui-ci à inviter sans cesse M. d'Arthenay à venir chez sa femme, ce roman aurait fini à la première page; mais voir, écouter chaque jour un homme qui plait, s'accoutumer à ses soins, à l'autorité de son amour (car quel amour n'est pas un peu despote!), c'est livrer son cœur; aussi madame de Rochebelle ne fût-elle pas long-temps sans s'apercevoir de l'empire qu'elle avait laissé prendre à celui que son mari appelait en riant le plus distingué des adorateurs de sa femme.

Dès qu'il ne fut plus possible de se faire illusion sur le danger qu'elle courait, madame de

ebelle prit la ferme résolution d'éviter Arthenay, autant que l'amour-propre de nari voudrait bien le permettre. Elle fit : l'affectation que celui-ci mettait à redou- l'intimité avec M. d'Arthenay la détermina prier de venir moins souvent chez elle; ques propos médisans lui servirent de pré- M. d'Arthenay n'en fut point la dupe : devoirs l'emportent, pensa-t-il; elle me ie, moi qu'elle a converti à l'amour; elle aint pas de me désespérer. Oh! si je pou- ui causer autant de mal qu'elle m'en fait! » oilà le cruel sentiment qu'entraîne à sa le meilleur des amours. Le despotisme ou ıgeance, c'est la devise des amans.

armé et blessé tout à la fois de trouver de vertu dans la femme qu'il aimait, 'Arthenay ne pensa plus qu'à la rendre se.

ıdame Menival était jolie, on la rencon- partout; elle avait une bonne maison, où ı'était plus facile que d'être admis. M. d'Ar- ıy jeta les yeux sur elle pour accomplir essein, et en moins de huit jours il fut si établi près d'elle, que tout le monde lui en ımpliment. Madame de Rochebelle elle- e ne put s'empêcher de l'en féliciter, le

XXI.

Le pauvre petit animal hurlait sur le pont du vaisseau, reconnaissant (l'instinct des chiens est admirable) qu'on allait faire naufrage. Juan le prit, et le jeta dans la chaloupe avant d'y sauter lui-même.

(Lord Byron, *Don Juan*, chant II.)

OBSERVATION.

XXI.

Des Chiens gâtés.

« Houap, houap, houap ! — Veux-tu te taire, Azor ! — Houap, houap, houap, houap, houap, houap ! — Allons, voilà Follette qui s'en mêle, à présent. — Houap, houap ! — Monsieur, je vous demande mille pardons. — Houap, houap, houap ! — Maudits chiens, voulez-vous bien vous aller coucher ! — Houap ! — Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. — Houap, houap,

houap ! — Allons, taisez-vous, vilaines bêtes ! vous voyez bien que Monsieur n'est pas un voleur. »

Ici les chiens s'apaisent, et le visiteur essaie de se faire entendre ; mais à peine sa voix étrangère a-t-elle frappé l'oreille d'Azor, qu'il aboie de nouveau, et Follette ne tarde pas à l'imiter.

— Encore ! dit M. Canophile ; je vais te mettre à la porte, je t'en avertis ! C'est qu'ils sont d'une excellente guette ; Follette surtout : elle a en ce moment des petits, c'est ce qui la rend si méchante, car ordinairement elle est....

— Je venais, Monsieur, pour avoir....

— Houap, houap, houap, houap ! Hou.... ap!

— Parlez toujours, Monsieur ; j'ai l'habitude de les entendre ; cela ne m'empêche pas de distinguer fort bien ce qu'on me dit.

— Cela est possible.... — Houap ! — monsieur ; mais moi.... — Houap ! — je ne m'entends..... — Houap, houap ! — pas du tout.

—Attends-moi, scélérat ! maudit piaillard !...

Allons, viens, et tais-toi. Les voilà tranquilles, continuez, Monsieur ; quand Azor est sur mes genoux, il n'aboie jamais.

— N'ayant point l'honneur d'être connu de vous, Monsieur, j'avais prié votre correspondant de Marseille de me....

— Pardon, Monsieur, Follette pleure : la pauvre mère veut aller voir ses enfans, c'est bien naturel ; je vais lui ouvrir la porte. Allons, va, ma petite; eh bien ! quand tu regarderas Monsieur pendant une heure, veux-tu bien te décider....»

Puis, revenant s'asseoir : « Ah ! c'est l'ami Delbrun qui me procure l'honneur de vous recevoir ; soyez le bien-venu, Monsieur. Vous n'avez pas sans doute besoin de recommandation; mais vous n'en pouviez choisir une meilleure près de moi.

— Il s'agit, Monsieur, de la cargaison d'un bâtiment marchand que votre ami Delbrun doit....

— Eh bien, où vas-tu à présent ? dit M. Canophile à Azor. Ah ! je comprends.... ; oui, tu grattes à la porte.... Est-il intelligent !... Il m'a fallu le corriger souvent pour arriver à ce point de civilisation.... Mais maintenant, vous voyez qu'il sait son affaire ; en vérité, il ne lui manque que la parole. Convenez qu'il y a bien des gens auxquels ces bêtes-là en remontreraient. Avez-vous des chiens, Monsieur ?

— Non, Monsieur ; et je me promets bien de n'en jamais avoir.

— En bien, vous avez tort ; car, sans inju-

rier aucun de vos amis, je parie bien qu'il n'y en a pas un de comparable à cet ami-là. »

En ce moment, M. Canophile se lève, ouvre la porte; Azor s'en va, et Follette rentre en dépit de tout ce que fait son maître pour l'en empêcher.

— Allons, il n'y a pas moyen de la renvoyer, dit-il; ces animaux-là sont attachés à l'excès, Follette surtout: croiriez-vous bien, Monsieur, que lorsque je dîne dehors, elle ne mange pas; c'est un fait; elle se laisserait mourir de faim, si je ne rentrais point. Bonne petite!

— C'est fort bien; mais je vous disais donc que le bâtiment qui doit mettre à la voile..... »

Ici, la voix un tant soit peu aigre du négociant recommence son effet sur Follette; elle aboie de nouveau, et de nouveaux signes d'impatience démontrent assez à son maître combien elle importune.

— Attendez, dit-il; j'ai là quelque chose qui va la mettre à la raison. »

On croit que c'est une canne: point du tout, c'est un paquet de gimblettes dont Follette s'empare tout en grognant, et qu'elle va cacher sous le fauteuil du visiteur comme pour mieux surveiller ses démarches.

Ce voisinage d'un ennemi déclaré l'inquiète: il retire ses jambes.

ez pas peur, elle n'oserait vous mor-
ait bien que je suis là, » dit M. Ca-

ersation va reprendre; mais Azor a
'ers la porte le parfum des gimblettes,
de toutes ses forces pour en avoir sa
itte lui répond. On ne s'entend plus.
le à lui ouvrir la porte; alors il s'en-
mbat entre la mère affamée et le mari
, qui cause d'autant plus d'effroi au vi-
l se passe dans ses jambes. Le pauvre
artagé entre la crainte d'offenser le
a maison, et celle de se sentir dévo-
lets, ne sait plus un mot de ce qu'il
ême oublié ce qu'il venait dire.

ophile, qui le voit se lever, fait de
ts pour le retenir. « Restez donc,
s, goulu d'Azor! Veux-tu bien la lais-
r! Gredin, voleur! attends-moi, je
ai à lui mordre l'oreille! c'est que je
pas, moi! »

ınt que M. Canophile s'escrime en in-
estes et en menaces pour séparer les
s, le négociant gagne la porte; il est
son cabriolet.

parti!.... Ma foi, tant pis pour lui!
ile; puisqu'il est si impatient, je ne

regrette point l'affaire qu'il allait sans doute me proposer. Je n'aime pas à traiter avec les gens qui détestent les chiens ; ils ont l'esprit et le cœur secs.

— Cet homme est aussi par trop ridicule avec ses chiens, disait le négociant en ôtant les poils dont son pantalon noir était parsemé. Conçoit-on une manie semblable ? Et l'on m'avait recommandé à lui comme à l'homme le plus capable et le plus obligeant ? Eh ! qui pourrait jamais rien en tirer à travers ses histoires de chiens et les aboiemens de sa meute ? »

En effet, M. Canophile est le meilleur, et surtout le plus généreux des hommes ; mais il a beaucoup vécu dans le monde, il en a long-temps subi les engouemens inconstans, les faux amours, les froides amitiés ; et le besoin d'être aimé, cette infirmité des âmes nobles, dont l'amour-propre étouffe les plaintes sans y porter remède, le cœur du bon Canophile en était atteint au suprême degré.

Pour n'être point malheureux au milieu de tous les biens que donne la fortune, il lui fallait la certitude d'être attendu ou regretté ; l'idée que sa présence était un bienfait, sa souffrance une peine, sa propriété un dépôt défendu avec zèle. Toutes ces conditions, après avoir

— Moi, philosophe ! reprit Menival ; ma foi ! je n'en sais rien ; mais je suis content de la part que le ciel m'a donnée ; une femme fidèle, un ami dévoué, des enfans charmans, des camarades de plaisir qui rient toujours, de la santé, de la fortune. Avec tous ces biens-là, on a le droit de se croire heureux ; qu'en pensez-vous ? »

Et chacun d'applaudir.

O bonheur si bien célébré par M. Necker, vous êtes le premier de tous !

XXII.

d'un amour faiblement partagé. Qu'il arrive, ou qu'elle vienne, le temps n'en doit pas moins passer agréablement; car, à cette époque de la vie, le plaisir de voir celui qu'on aime n'est guère plus vif que celui de s'en plaindre. Rentrer dans la jeunesse par l'élégie, c'est encore être au rang des *heureuses victimes :* madame de Freneuil le savait; aussi prenait-elle des airs langoureux et distraits, des attitudes d'Ariane, qui faisaient l'amusement de ses habitués.

Jouissant d'un bel embonpoint, et par conséquent très-fraîche pour son âge, sa mélancolie amoureuse contraste peut-être d'une manière comique avec sa tournure épaisse et ses joues rebondies; mais elle parle tant et si bien du martyre d'un cœur mal compris, du malheur d'attacher sa vie aux ailes d'un papillon volage; elle est si fastueusement émue quand le perfide arrive, si profondément abattue quand il se fait trop attendre, qu'on lui pardonne ses peines et ses joies romanesques en faveur du plaisir qu'on trouve à s'en moquer.

Comme elle est riche, elle est nécessairement adulée, écoutée, et toujours plainte au degré qu'elle exige par ceux à qui elle fait partager son bien-être et tous les agrémens dus à sa grande fortune. Sa confidente a de droit sa place dans

es les loges de madame de Freneuil ; le per- paie la sienne par une courte apparition dant le ballet ou pendant l'air de la *Prima ına*. Il daigne être des parties de petits spec- es, car tous les ingrats aiment à rire ; et les ces d'Odry dans un rôle d'élégant leur sem- nt une parodie amusante.

Quelle gloire de conserver ainsi près de soi, e une soirée, l'élégant Polydore, le plus fat sultans du jour ! Madame de Freneuil ne quiète point de savoir s'il n'est pas dans la e quelque jeune beauté gardée par un mari ux, si la lorgnette du *charmant traître* ne se ge pas trop souvent d'un certain côté, si lque jolie débutante ne fait pas pour lui tout térêt de la pièce : il est là, elle le voit, elle tend rire ; on ne peut tant s'amuser que près l'objet qu'on aime ; cet objet, c'est elle. elle source de jouissances infinies dans les x calculs d'une franche dupe !

L'Italie nous cède-t-elle une de ses virtuoses t le talent et la beauté tournent toutes les s, et particulièrement celle du jeune Poly- e? madame de Freneuil arrange un concert la belle cantatrice sera entendue et fêtée, c'est à qui la verra de près et pourra lui esser le tribut de son admiration ; le projet

de ce concert, auquel doivent concourir les plus grandes illustrations musicales, attire de toutes parts un nombre infini d'invitations, de cajoleries, de sollicitations à madame de Freneuil. Ceux qui rient le plus de ses ridicules sont les plus empressés à se faire inviter; entre-t-elle dans un raout, il se forme aussitôt un cercle autour d'elle, on demande des nouvelles de sa santé avec l'accent du plus vif intérêt. Les femmes vantent le bon goût de sa toque chamarrée d'or, et veulent en avoir une pareille au prochain bal; les hommes se disputent l'honneur de lui donner le bras pour parcourir les salons et la galerie de fleurs. Ils écoutent de la meilleure grâce ses grosses épigrammes sur la perfidie des hommes; ils sourient à ses mauvais bons mots, et se consacrent si complètement à elle tant que le raout dure, qu'elle doit se croire l'objet d'une préférence exclusive. Tant de soins lui font craindre que Polydore ne soit jaloux. Elle lui fait signe de venir auprès d'elle; mais Polydore, tout occupé de séduire l'esprit d'une jolie coquette, ne pense pas à madame de Freneuil; loin d'être blessée de cette impolitesse, « C'est du dépit, se dit-elle; il affecte de ne pas me voir, et je suis sûre qu'il ne perd pas un seul de mes mouvemens. Mais il se lassera de bouder

ainsi, et je serai assez bonne pour lui ôter toute inquiétude. Ah ! que nous sommes faibles, nous autres pauvres femmes ! »

En effet, Polydore ayant obtenu le mot qu'il désirait, vint rejoindre madame de Freneuil : il avait une grâce à lui demander.

« Vous me trouverez peut-être bien présomptueux, dit-il, mais je viens presque de promettre à madame de Tourval une invitation pour votre concert ; ai-je eu tort ? ajouta-t-il en attachant ses yeux sur madame de Freneuil de la manière la plus tendre.

— Certainement vous avez eu tort, répondit-elle en minaudant, car j'ai déjà invité beaucoup plus de personnes que mes salons n'en peuvent tenir, et les refus que je viens de faire ne me permettent pas d'ajouter un seul nom à ma liste.

—Quoi ! pas même celui de madame de Tourval ? Si c'est ainsi, vous pouvez rayer le mien, car il me sera impossible de me montrer nulle part après avoir si ridiculement compté sur cette preuve de complaisance de votre part : on croira qu'il y a eu fatuité de la mienne à promettre plus que je ne pouvais obtenir de votre bonté, et je ne me sens pas le courage de braver tant d'humiliation.

— Allons, taisez-vous, reprit madame de

Freneuil ; n'allez pas faire la mauvaise tête : venez demain matin chez moi, je vous remettrai un billet pour madame de Tourval, mais tâchez que personne n'en sache rien, car vous me brouilleriez avec la terre entière.

— Quand cela serait, dit le perfide avec un sourire coquet, croyez-vous que je m'en désolerais ! » Et il prit d'autorité le bras de madame de Freneuil, qui se laissa entraîner avec une soumission pleine de bonheur et de charme.

Il fallait voir sa fierté nonchalante en traversant la foule des invités, et le soin qu'elle prenait de s'arrêter à tous les gens de sa connaissance pour constater sa gloire ! car elle donnait le bras à l'idole de la mode ; elle s'appuyait sur lui de tout le poids de sa lourde personne, et ce laisser-aller prouvait assez l'intimité qui existait entre eux. Avec quelle complaisance elle s'informait des nouvelles de tout le monde ! comme elle multipliait les poses pour prolonger le plaisir d'être ainsi promenée ! Ces momens d'arrêt, où elle déployait si bien ses vieilles grâces et sa puissance, n'étaient pas tous perdus pour Polydore ; il trouvait toujours moyen de glisser quelques mots, de lancer une œillade aux jolies femmes qui passaient près d'eux. C'est ainsi qu'en entendant parler derrière lui madame de

arval, il se pencha pour lui dire à l'oreille : ous l'aurez. » Elle comprit aussitôt qu'il s'aait d'un billet d'invitation arraché à maae de Freneuil, et le sourire le plus reconssant répondit à cet avis furtif; les yeux de ydore en rayonnèrent de joie, et la vieille dame de Freneuil prit cet air joyeux pour fet de ses bontés, et de la satisfaction d'amourpre qu'éprouve tout jeune homme qui peut lire : « Cette femme va donner une fête, et ı serai le héros. »

Il y avait peut-être un peu de ce sentiment-là ıs ce qu'éprouvait Polydore; les cœurs de *hionables* sont sujets à ces sortes de petises.

Décorateurs, tapissiers, symphonistes, glars, fleuristes, cuisiniers, tout fut mis à conbution pour cette soirée, moitié concert et itié bal, où le beau talent de l'Italienne et les ıces de la jolie Française devaient également ivrer d'amour ce charmant monstre de Polore.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir.

Polydore est heureux; madame de Freneuil la cause première de son bonheur : en faut-il vantage pour une âme noble et dupe?

sonne, on accourt, il entre dans le cabinet, la fenêtre en est toute grande ouverte, une échelle y est encore appuyée. Il jette aussitôt les yeux sur sa caisse ; la première serrure est forcée, et la seconde allait probablement céder, lorsque les voleurs, effrayés par les aboiemens des chiens, ont pris la fuite. Quelques minutes de plus, et le bon Canophile était ruiné ; car sa caisse contenait une somme considérable déposée chez lui par un de ses confrères ; et certainement il aurait vendu tous ses biens pour rendre le dépôt qu'on lui avait confié ; la railleuse Antoinette eût perdu sa dot et l'héritage qui lui est destiné. Que de richesses dues à deux pauvres chiens ! et que la jolie nièce a béni depuis le ridicule de son oncle !

XXII.

XXIII.

Celui-là voit l'effet, et celui-ci la cause :
Sur cette double loi le monde entier repose.
Dieu seul (qui se connaît) peut tout voir à la fois.

(Alfred de Musset, *Dédicace*.)

toutes les loges de madame de Freneuil ; le perfide paie la sienne par une courte apparition pendant le ballet ou pendant l'air de la *Prima Donna*. Il daigne être des parties de petits spectacles, car tous les ingrats aiment à rire ; et les grâces d'Odry dans un rôle d'élégant leur semblent une parodie amusante.

Quelle gloire de conserver ainsi près de soi, toute une soirée, l'élégant Polydore, le plus fat des sultans du jour ! Madame de Freneuil ne s'inquiète point de savoir s'il n'est pas dans la salle quelque jeune beauté gardée par un mari jaloux, si la lorgnette du *charmant traître* ne se dirige pas trop souvent d'un certain côté, si quelque jolie débutante ne fait pas pour lui tout l'intérêt de la pièce : il est là, elle le voit, elle l'entend rire ; on ne peut tant s'amuser que près de l'objet qu'on aime ; cet objet, c'est elle. Quelle source de jouissances infinies dans les faux calculs d'une franche dupe !

L'Italie nous cède-t-elle une de ses virtuoses dont le talent et la beauté tournent toutes les têtes, et particulièrement celle du jeune Polydore? madame de Freneuil arrange un concert où la belle cantatrice sera entendue et fêtée, car c'est à qui la verra de près et pourra lui adresser le tribut de son admiration ; le projet

de ce concert, auquel doivent concourir les plus grandes illustrations musicales, attire de toutes parts un nombre infini d'invitations, de cajoleries, de sollicitations à madame de Freneuil. Ceux qui rient le plus de ses ridicules sont les plus empressés à se faire inviter; entre-t-elle dans un raout, il se forme aussitôt un cercle autour d'elle, on demande des nouvelles de sa santé avec l'accent du plus vif intérêt. Les femmes vantent le bon goût de sa toque chamarrée d'or, et veulent en avoir une pareille au prochain bal; les hommes se disputent l'honneur de lui donner le bras pour parcourir les salons et la galerie de fleurs. Ils écoutent de la meilleure grâce ses grosses épigrammes sur la perfidie des hommes; ils sourient à ses mauvais bons mots, et se consacrent si complètement à elle tant que le raout dure, qu'elle doit se croire l'objet d'une préférence exclusive. Tant de soins lui font craindre que Polydore ne soit jaloux. Elle lui fait signe de venir auprès d'elle; mais Polydore, tout occupé de séduire l'esprit d'une jolie coquette, ne pense pas à madame de Freneuil; loin d'être blessée de cette impolitesse, « C'est du dépit, se dit-elle; il affecte de ne pas me voir, et je suis sûre qu'il ne perd pas un seul de mes mouvemens. Mais il se lassera de bouder

ainsi, et je serai assez bonne pour lui ôter toute inquiétude. Ah ! que nous sommes faibles, nous autres pauvres femmes ! »

En effet, Polydore ayant obtenu le mot qu'il désirait, vint rejoindre madame de Freneuil : il avait une grâce à lui demander.

« Vous me trouverez peut-être bien présomptueux, dit-il, mais je viens presque de promettre à madame de Tourval une invitation pour votre concert ; ai-je eu tort ? ajouta-t-il en attachant ses yeux sur madame de Freneuil de la manière la plus tendre.

— Certainement vous avez eu tort, répondit-elle en minaudant, car j'ai déjà invité beaucoup plus de personnes que mes salons n'en peuvent tenir, et les refus que je viens de faire ne me permettent pas d'ajouter un seul nom à ma liste.

—Quoi ! pas même celui de madame de Tourval ? Si c'est ainsi, vous pouvez rayer le mien, car il me sera impossible de me montrer nulle part après avoir si ridiculement compté sur cette preuve de complaisance de votre part : on croira qu'il y a eu fatuité de la mienne à promettre plus que je ne pouvais obtenir de votre bonté, et je ne me sens pas le courage de braver tant d'humiliation.

— Allons, taisez-vous, reprit madame de

Freneuil ; n'allez pas faire la mauvaise tête : venez demain matin chez moi, je vous remettrai un billet pour madame de Tourval, mais tâchez que personne n'en sache rien, car vous me brouilleriez avec la terre entière.

— Quand cela serait, dit le perfide avec un sourire coquet, croyez-vous que je m'en désolerais ! » Et il prit d'autorité le bras de madame de Freneuil, qui se laissa entraîner avec une soumission pleine de bonheur et de charme.

Il fallait voir sa fierté nonchalante en traversant la foule des invités, et le soin qu'elle prenait de s'arrêter à tous les gens de sa connaissance pour constater sa gloire ! car elle donnait le bras à l'idole de la mode ; elle s'appuyait sur lui de tout le poids de sa lourde personne, et ce laisser-aller prouvait assez l'intimité qui existait entre eux. Avec quelle complaisance elle s'informait des nouvelles de tout le monde ! comme elle multipliait les poses pour prolonger le plaisir d'être ainsi promenée ! Ces momens d'arrêt, où elle déployait si bien ses vieilles grâces et sa puissance, n'étaient pas tous perdus pour Polydore ; il trouvait toujours moyen de glisser quelques mots, de lancer une œillade aux jolies femmes qui passaient près d'eux. C'est ainsi qu'en entendant parler derrière lui madame de

ourval, il se pencha pour lui dire à l'oreille : Vous l'aurez. » Elle comprit aussitôt qu'il s'a- ssait d'un billet d'invitation arraché à ma- ame de Freneuil, et le sourire le plus recon- aissant répondit à cet avis furtif; les yeux de olydore en rayonnèrent de joie, et la vieille adame de Freneuil prit cet air joyeux pour ffet de ses bontés, et de la satisfaction d'amour- ropre qu'éprouve tout jeune homme qui peut dire : « Cette femme va donner une fête, et en serai le héros. »

Il y avait peut-être un peu de ce sentiment-là ans ce qu'éprouvait Polydore; les cœurs de *ashionables* sont sujets à ces sortes de peti- esses.

Décorateurs, tapissiers, symphonistes, gla- iers, fleuristes, cuisiniers, tout fut mis à con- ibution pour cette soirée, moitié concert et oitié bal, où le beau talent de l'Italienne et les râces de la jolie Française devaient également nivrer d'amour ce charmant monstre de Po- ydore.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir.

Polydore est heureux; madame de Freneuil st la cause première de son bonheur : en faut-il avantage pour une âme noble et dupe?

Ainsi se passe la première vieillesse de cette femme ridicule; la seconde n'est pas moins douce, car sa fortune lui conserve toutes les illusions qui aident à mourir : enfans, parens, faux amis, tout lui reste, tous s'empressent autour d'elle. On la soigne, on la caresse; elle ne connaîtra jamais l'affreux abandon où l'on peut laisser la mère de qui l'on n'attend plus de soins, car elle est infirme; plus d'héritage, car elle est ruinée : elle ne finira pas sa vie seule, livrée à la pitié de quelque domestique, regrettant de n'avoir pas succombé plus tôt, et de ne pouvoir emporter dans sa tombe l'espoir de quelques larmes pour prix de ce dévouement passionné, bonheur et supplice d'une mère.

L'ingratitude ne lui apparaîtra jamais dans toute sa laideur; avec cette dureté naïve qui semble dire : De quoi vous plaignez-vous? n'êtes-vous pas maintenant inutile?

Exempte de ces douleurs de l'âme, la vieille dupe s'endort dans l'enchantement de ses illusions. Tout ce qu'elle a cru voir a existé pour elle. Le flatteur était un ami; le moqueur, un adorateur passionné; l'héritier cupide, un parent désintéressé; la confidente pensionnée, une sœur tendre et dévouée; et cette foule de convives fidèles à son cuisinier, autant d'amateurs

l'esprit, de bon goût, que le charme de sa conversation réunissait chaque jour. Sa dernière pensée est encore une duperie; elle jouit en mourant des regrets qu'elle croit laisser; elle se transporte au-delà de la vie, et voit ses enfans, ses neveux, suivre à pas lents son cercueil en l'arrosant de larmes; elle entend son éloge funèbre sortir de toutes les bouches; elle a pitié du désespoir des malheureux qui lui survivent. Ah! si la réalité se montrait tout-à-coup à ses yeux presque éteints; si elle pouvait se traîner dans la chambre voisine, où ses héritiers, impatiens de voir finir son agonie, marchandent son convoi, et contraignent son homme de confiance à leur remettre les clefs de son secrétaire pour y chercher ou soustraire un testament! mais le ciel ne veut pas qu'un moment la triste vérité porte son fatal flambeau sur cette vie. Ce long prestige doit durer autant qu'elle pour l'édification des dupes et le désespoir des insensés qui mettent leurs soins, leur esprit, leur amour-propre, à n'être point trompés!



XXIII.

Celui-là voit l'effet, et celui-ci la cause :
Sur cette double loi le monde entier repose.
Dieu seul (qui se connaît) peut tout voir à la fois.

(Alfred de Musset, *Dédicace*.)

OBSERVATION.

XXIII.

Le Somnambuliste.

̓tait dans le temps où Talma faisait la gloire
Théâtre Français, où M. Soumet écrivait
lui le beau rôle d'Oreste, où l'on assié-
dès six heures les portes de la salle pour
nirer dans *Sylla*, où le chantre des *Messé-
nes* lui préparait un triomphe nouveau dans
le des Vieillards, où le spirituel auteur
Folliculaire rêvait pour lui le rôle de Char-
I. Ce rôle qui devait révéler toute la puis-

sance d'un talent inimitable, où noble dans la misère, juste dans la démence, Charles VI arracherait des larmes.

Hélas! serait-il donc vrai que la perfection, dans quelque genre que ce soit, fût interdite aux hommes, et qu'y arriver, c'était mourir?

— Ne viendrez-vous pas demain soir prendre le thé avec nous? dis-je à M. G.... en le rencontrant aux Champs-Élysées; nous aurons quelques-uns de ces amis que vous aimez tant. Le bon Pichald nous dira un acte de son *Léonidas* : on assure qu'il y a de beaux vers. Il m'a prié de les faire entendre à Talma, et ce sera amusant de voir agir le génie du poète sur celui de l'acteur. Soumet viendra aussi; il doit nous présenter un nouvel enfant des muses, qu'il appelle tout simplement *l'Enfant sublime*. A l'en croire, il fait déjà des odes divines; et cette opinion-là, soutenue par l'auteur de tant de vers admirables, doit inspirer de la confiance.

— C'est du jeune V... H... dont vous parlez sans doute, répondit M. G....; je le connais beaucoup, et je crois aux prédictions de Soumet sur ce jeune talent : en fait de poésie, on peut le regarder comme un oracle.

— Ainsi vous viendrez, n'est-ce pas? Nous

aurons une soirée bien littéraire, bien ridicule : chacun de nous y dira quelque chose, pour que la complicité empêche la trahison ; le toujours spirituel Émile Deschamps, l'aimable Alfred de Vigny, le poétique auteur du *Parricide*, le gracieux troubadour, Jules de Rességuier, le dramatique Ancelot, l'ami le plus dévoué des talens qu'il admire ; enfin tous se compromettront par un hémistiche au moins ; et pour compléter le ridicule de la soirée, je vous promets une élégie faite et dite par une jeune fille de quatorze ans. Voilà de quoi faire fuir une armée de gens du monde, mais l'auteur des *Machabées* n'en sera point effrayé.

— Non vraiment, reprit M. G...., et vous me voyez très-malheureux de ne pouvoir jouir du charmant ridicule de cette bonne réunion ; mais si vous saviez avec qui je dois passer ma soirée, vous trouveriez que je ne puis, sous aucun prétexte, me dispenser d'un tel honneur.

— Quel est donc ce grand personnage ?

— Le plus grand de tous, sans contredit ; mais si grand, si grand, que je vous défie de le deviner.

— Est-ce qu'il y a réception à la cour ? est-ce avec le Roi que vous.....

— Sans manquer de respect à aucun roi du

monde, celui que je dois voir a bien une autre puissance, vraiment!

— A moins que ce ne soit Dieu le père, je ne connais personne qui puisse donner l'idée de.....

— Vous approchez, interrompit en souriant M. G.....; un pas de moins, et vous y êtes.

— Quoi! c'est avec notre seigneur Jésus-Christ que vous passez la soirée?

— Ni plus, ni moins.

— Ah! je comprends, dis-je alors en souriant; vous avez promis à quelque jolie dévote de la conduire au sermon de l'abbé de L. M.

— Si ce n'était que cela, je trouverais bien moyen de remettre la partie à un autre soir: un sermon se retrouve toujours. Mais l'apparition du vrai Dieu n'est pas chose ordinaire; et si l'on manquait volontairement un tel miracle, il y aurait de quoi se donner au diable : convenez-en.

— Quelle profanation! m'écriai-je; comment vous, dont les sentimens religieux ont si souvent et si heureusement inspiré la poésie, vous pourriez vous prêter à une semblable jonglerie?

— Que voulez-vous, j'ai dans l'âme une crédulité stupide, que tous les doutes de mon es-

prit ne peuvent combattre. D'ailleurs il y a dans la nature tant de choses que je ne comprends pas, qu'une de plus ne m'étonne guère. Nous avons tous deux pour ami un savant spirituel (ce qui n'est pas commun), un homme que l'étude de l'anatomie n'a pas fait tourner au matérialisme, et que les conjectures de la métaphysique n'ont pas rendu fou. Eh bien, cet homme, qui n'est ni sot, ni charlatan, croit au somnambulisme; il en raconte des effets à renverser d'étonnement; des maladies occultes devenues visibles à l'œil fermé d'une jeune fille ou d'un jeune homme, des remèdes souverains indiqués en rêvant, des oracles rendus par l'ignorance, et accomplis par le temps; enfin, une série de miracles plus étourdissans l'un que l'autre. Cela me séduit, moi.

— Je le crois bien, vraiment, et rien qu'en vous en entendant parler je me sens à moitié convaincu; il ne me faudrait plus qu'un exemple frappant pour achever de m'éclairer ou de me rendre imbécille; et si je pouvais assister à votre soirée miraculeuse!....

— Rien n'est si facile; elle se passe chez un de vos amis: il ne vous y a pas invité, parce qu'il a craint votre scepticisme moqueur. Prenez-y garde, au moins; vous êtes capable de

rire au moment le plus solennel, et ce serait d'un exemple abominable.

— Et peut-être contagieux, ajoutai-je; mais soyez tranquille, je vous promets, à défaut de crédulité, tout le sérieux dont je suis capable. »

Nous convînmes de remettre ma soirée au jour suivant; je reçus une invitation de M. D.... pour être témoin du prodige annoncé par la bouche du prophète endormi, et je fus exact à me rendre chez lui à l'heure indiquée.

---

nait tenter un dernier effort en implorant les secours de la seconde vue.

Cependant elle n'avait jamais entendu parler qu'en plaisantant de cette faculté presque divine; les personnes qui, sur sa prière, l'avaient fait inviter chez M. D....., ne s'étaient point refusé le plaisir de rire du ridicule d'une semblable séance; ils avaient même tenté de la détourner du projet d'y venir, en lui racontant une foule de jongleries dont ils accusaient à bon droit certaines somnambules très-éveillées de leur nature; mais rien n'avait pu ébranler sa résolution.

Quand un pressentiment s'empare du cœur d'une mère, il y règne comme la voix de Dieu; c'est lui qui la guide, l'accable ou la soutient. Qui pourrait dire que cet avis secret ne lui vient pas du ciel? Ah! s'il daigne accorder parfois un secours surnaturel, n'est-il donc pas dû à la douleur d'une mère?

Sur la réponse affirmative que madame de R..... reçut de l'endormeur, elle sortit d'un sac de taffetas noir une écharpe, en disant: « C'est elle qui l'a brodée, je la lui ai fait porter toute la matinée; croyez-vous, Monsieur, que ce soit suffisant pour?....

—Nous allons voir, Madame; donnez-moi cette écharpe, » reprit M. C... du ton le plus naturel.

Dieu, qui permet aux bienheureux de pénétrer les lois de l'univers, s'est réservé le merveilleux secret du cœur de l'homme.

(Chateaubriand, *les Martyrs*, vol. 1.)

para vivement du papier sur lequel l'ordonnance venait d'être écrite; et elle sortit sans saluer même le maître de la maison, qui courait après elle pour l'aider à descendre.

La pauvre femme est déjà sur la route d'Orléans, pensai-je, et je ne me trompais pas.



XXV.

sion sur leurs visages. Pas un ne semblait méditer sur le grand œuvre qui allait s'accomplir; les femmes dont je viens de parler exceptées, chacun s'examinait mutuellement avec défiance et curiosité.

Après quelques momens de conversation entre M. D.... et l'endormeur, celui-ci procéda tout haut à un interrogatoire entre son sujet et lui, dans lequel le jeune somnambule jura par Notre Seigneur n'avoir commis aucun péché depuis deux jours, ni en actions ni en pensée.

« En êtes-vous bien certain? lui demanda son maître. Ne vous est-il point échappé quelques-unes de ces paroles qui suffisent pour altérer l'état de pureté et d'innocence nécessaire à l'accomplissement de vos vœux? Cherchez bien dans votre mémoire; car vous savez que les secrets du ciel ne se dévoilent pas à l'impie! »

Le jeune homme ayant répondu à cette question solennelle d'une manière satisfaisante, l'endormeur le fit asseoir sur le canapé, puis levant les mains sur sa poitrine, il le magnétisa si bien, qu'en moins de cinq minutes, on vit la tête du sujet se pencher mollement sur les coussins du canapé, et ses bras s'allonger, dans l'attitude d'une personne surprise par un profond sommeil.

Lorsque l'état de somnambulisme fut bien constaté à l'œil exercé du professeur, il demanda s'il y avait parmi nous une personne souffrante qui désirât connaître la cause de son mal, et les moyens de le guérir.

Les plus malades hésitèrent à répondre ; tant la crainte d'être mystifié devant témoins l'emporte chez nous sur les intérêts les plus vifs. Un jeune incrédule fut le premier à s'offrir comme victime d'insomnies fréquentes.

La légèreté de son ton, le sourire qu'il dissimulait fort mal, parurent d'abord causer une sorte d'indignation à M. C....., c'est le nom de l'endormeur ; mais loin d'y céder, il prit un air de pitié dédaigneuse, et engagea cet étourdi d'Alfred à se mettre en rapport avec le somnambule, en approchant son pied du sien.

Alors M. C.... questionna le sujet, qui s'obstina à ne point répondre.

—Son silence prouve qu'il ne voit rien, Monsieur ; et que vos insomnies n'ont point une maladie pour cause, » dit alors le savant.

Et le pauvre Alfred vint se rasseoir tout confus du peu de succès de sa plaisanterie.

« Monsieur ! Monsieur ! s'écria en cet instant une voix émue qui me fit tressaillir ; est-il vrai que sur le simple contact d'une chose qui a été

— La grâce peut lui revenir, » disait-il pendant que l'autre marmottait son *Credo*; mais la grâce ne revint pas, et M. C... s'en tira en nous ajournant au moment où il aurait pris toutes ses précautions pour maintenir son petit somnambule dans l'état sans lequel on ne pouvait arriver à l'extase propice aux évocations miraculeuses.

On devine l'effet de cette chute burlesque sur un cercle dont la moitié au moins se composait de goguenards intrépides que l'évidence du miracle annoncé aurait à peine convertis; les quolibets, les épigrammes, volèrent de bouche en bouche; peu importait qu'ils fussent entendus des apôtres. Ces pauvres élus n'étaient point encore remontés dans leurs fiacres qu'on les accablait déjà de plaisanteries qui auraient fait perdre patience à de plus saints qu'eux.

Je ris comme tout le monde du miracle avorté; mais j'avais remarqué un changement étrange dans l'attitude, la voix, les inflexions, enfin dans toute la personne de l'endormeur, au moment où il me sembla qu'il passait du vrai au fantastique.

Je suis toujours de bonne foi avec moi-même, ce qui n'est pas commun à tout le monde; et je m'étais senti vivement ému pendant la consulta-

nait tenter un dernier effort en implorant les secours de la seconde vue.

Cependant elle n'avait jamais entendu parler qu'en plaisantant de cette faculté presque divine; les personnes qui, sur sa prière, l'avaient fait inviter chez M. D....., ne s'étaient point refusé le plaisir de rire du ridicule d'une semblable séance; ils avaient même tenté de la détourner du projet d'y venir, en lui racontant une foule de jongleries dont ils accusaient à bon droit certaines somnambules très-éveillées de leur nature; mais rien n'avait pu ébranler sa résolution.

Quand un pressentiment s'empare du cœur d'une mère, il y règne comme la voix de Dieu; c'est lui qui la guide, l'accable ou la soutient. Qui pourrait dire que cet avis secret ne lui vient pas du ciel? Ah! s'il daigne accorder parfois un secours surnaturel, n'est-il donc pas dû à la douleur d'une mère?

Sur la réponse affirmative que madame de R..... reçut de l'endormeur, elle sortit d'un sac de taffetas noir une écharpe, en disant: « C'est elle qui l'a brodée, je la lui ai fait porter toute la matinée; croyez-vous, Monsieur, que ce soit suffisant pour?....

—Nous allons voir, Madame; donnez-moi cette écharpe, » reprit M. C... du ton le plus naturel.

Et l'écharpe déposée par lui dans la main du somnambule, il le questionna sur l'état de la personne qui la portait habituellement.

Après un silence assez prolongé, le jeune endormi proféra quelques mots sur le danger où se trouvait la malade, puis il ajouta qu'on pouvait la sauver en lui faisant boire chaque matin une forte infusion de plusieurs simples, dont un médecin qui se trouvait là prit note.

« En voici une qui ne croît point en France, dit celui-ci à propos d'une plante dont j'ai oublié le nom ; il faudrait la faire venir de l'Inde; et comme elle n'entre pas d'ordinaire dans la composition des médicamens, je doute qu'il s'en trouve chez nos pharmaciens.

— Où pourrait-on s'en procurer ? » demanda M. C..... au somnambule, qui répondit lentement et d'une voix oppressée :

« Dans le jardin... d'un particulier... retiré dans un château.... près d'Orléans... il en a rapporté deux pieds.... à son retour de Calcutta ; ils sont.... à l'heure même.... en fleurs.... dans sa serre..... »

En finissant ces mots, l'endormi se retourna, et laissa tomber l'écharpe de ses mains.

La mère, qui avait traversé le salon pour mieux entendre l'arrêt du somnambule, s'em-

saurait ni deviner ni peindre, c'est la joie délirante qui s'empara d'elle les jours suivans en voyant les couleurs de la vie remplacer la pâleur effrayante qui couvrait depuis si long-temps le beau visage de sa chère Nathalie.

Je n'expliquerai point le mystère de cette cure, mais ceux qui l'ont vue ont le droit de croire à la puissance du somnambulisme.

— C'est dommage, me dit quelque temps après M. G...., que cette cure merveilleuse ait été accompagnée d'une jonglerie misérable.

— Que vous êtes dans l'erreur ! lui répondis-je ; sans cette jonglerie, ni vous ni moi ne nous serions dérangés de nos habitudes : il fallait quelque chose de bien absurde, et surtout de bien ridicule pour nous attirer à cette singulière séance ; et je n'en veux pas à M. C...., qui sait le vrai du somnambulisme, de l'accoler au grossier merveilleux qui séduit le vulgaire ; sans cela personne ne prendrait garde à lui ni aux effets miraculeux qu'on peut tirer de sa science. Allons, soyez de bonne foi, et convenez qu'il en est du somnambulisme comme de toutes les découvertes importantes, dont on ne peut faire adopter les bienfaits qu'à la faveur du ridicule qui s'attache d'abord à elles. N'en rit-on pas ?



XXVI.

Il demeurera dans le silence, et n'ouvrira point la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond; il est sorti de ses maux et de la condamnation qu'il a soufferte ; qui racontera sa génération!

(ISAIE, Épître LIII, v. I.)

OBSERVATION.

XXVI.

Du plus Grand de Tous.

comte Théophile de Rénange, jeune,
ıel, doué d'assez d'agrémens pour plaire,
l'ami d'enfanoe, le parent d'Agenor de
ːal. La différence des deux carrières qu'ils
.ent n'avait rien changé à leur intimité :
ans la diplomatie, l'autre officier de dra-
, ils n'en demeuraient pas moins ensemble
l leur service à tous deux leur permettait

— La grâce peut lui revenir, » disait-il pendant que l'autre marmottait son *Credo ;* mais la grâce ne revint pas, et M. C... s'en tira en nous ajournant au moment où il aurait pris toutes ses précautions pour maintenir son petit somnambule dans l'état sans lequel on ne pouvait arriver à l'extase propice aux évocations miraculeuses.

On devine l'effet de cette chute burlesque sur un cercle dont la moitié au moins se composait de goguenards intrépides que l'évidence du miracle annoncé aurait à peine convertis ; les quolibets, les épigrammes, volèrent de bouche en bouche; peu importait qu'ils fussent entendus des apôtres. Ces pauvres élus n'étaient point encore remontés dans leurs fiacres qu'on les accablait déjà de plaisanteries qui auraient fait perdre patience à de plus saints qu'eux.

Je ris comme tout le monde du miracle avorté; mais j'avais remarqué un changement étrange dans l'attitude, la voix, les inflexions, enfin dans toute la personne de l'endormeur, au moment où il me sembla qu'il passait du vrai au fantastique.

Je suis toujours de bonne foi avec moi-même, ce qui n'est pas commun à tout le monde ; et je m'étais senti vivement ému pendant la consulta-

qui n'obligeaient à aucune réponse sérieuse, et s'en laisser aimer semblait un plaisir sans danger.

Il n'en était pas de même pour Théophile : elle le traitait beaucoup plus sévèrement, lui adressait rarement la parole, et détournait les yeux chaque fois qu'il fixait les siens sur elle; cependant elle ne manquait jamais à le mettre de toutes les parties où elle faisait inviter son ami, et paraissait attacher en toute occasion un grand prix à son suffrage.

Agenor, dont le bon cœur et la présomption naturelle n'avait jamais redouté les succès de Théophile, s'étonna de l'espèce de froideur établie sans motif entre son ami et madame de Vardennes, quelque chose l'avertit qu'il devait en être jaloux; et dès-lors il résolut de se mettre en garde contre le malheur d'une rivalité semblable : quand il y va de la perte d'une maîtresse ou d'un ami, et quelquefois des deux, les moyens extrêmes sont permis.

Après avoir longuement réfléchi sur le meilleur parti à prendre dans cette conjoncture, Agenor s'arrêta au plus étrange.

Calomnier son ami auprès de madame de Vardennes, le faire passer pour avare, hypocrite ou jaloux à l'excès, c'était une méchanceté indi-

gne du caractère d'Agenor; nier les agrémens de Théophile, montrer ses qualités sous un jour défavorable, c'eût été plus mal encore: comment donc faire pour le perdre dans l'imagination d'une femme sans lui enlever l'estime et l'affection dues à son aimable caractère?

Ce moyen, Agenor le trouva.

Madame de Vardennes, au moment de son veuvage, s'était rapprochée de sa mère: madame d'Ermeuse l'accompagnait dans le monde, en attendant qu'elle lui choisît un autre mentor; car elle espérait bien jouer un jour avec ses petits-fils, et comptait sur les regrets qu'éprouvait madame de Vardennes de n'avoir point eu d'enfans de son mariage, pour lui en voir bientôt contracter un second.

Elle avait raison, ce regret pouvait seul déterminer sa fille à sacrifier son indépendance. Si l'on était long-temps jeune et jolie, pensait madame de Vardennes, si l'on pouvait conserver toute sa vie les soins tendres d'une mère, le sort d'une veuve serait le plus enviable; mais arriver seule à la fin de sa carrière sans savoir à qui dévouer ses affections, sa fortune; être livrée au tourment de choisir entre des héritiers avides ou des amis ingrats, c'est un sort misérable : oui, plus misérable que celui de la

mère pauvre qui travaille pour nourrir ses enfans, ou qui vit du fruit de leurs travaux.

L'esprit encore soumis à ces réflexions, lorsque madame de Vardennes se voyait entourée d'adorateurs, elle cherchait celui dont le caractère noble et l'esprit distingué devaient le mieux accomplir le bonheur d'une femme ; et elle revenait chaque jour moins décidée à faire un choix.

Rien n'échappe à l'œil de celui qui aime : Agenor ne tarda pas à s'apercevoir des combats que se livraient la sensibilité de madame de Vardennes et son amour pour la liberté; il pensa avec raison qu'un sentiment exclusif pourrait seul triompher de son incertitude, et qu'il fallait avant tout éloigner de chez elle l'essaim de papillons dont les couleurs variées et les bourdonnemens flatteurs la maintenaient dans un vague amusant.

Il parla au nom d'une jalousie frénétique, dont elle rit d'abord ; puis elle trouva que ces ridicules *dandy*, ces pédans frivoles, ne valaient pas la peine qu'ils causaient à leur rival, et sans l'autoriser à leur donner un congé compromettant, elle le laissa si adroitement mener la chose, qu'à force de désertions inaperçues, il aurait fini par se trouver en tête-à-tête avec

elle, si la présence de Théophile n'y avait mis obstacle.

Théophile savait trop bien vivre pour accepter le rôle d'importun; et il fallait toutes les instances que lui faisait chaque jour madame de Vardennes pour l'engager à revenir chez elle; sans cela, il se serait indiscrètement éloigné; mais il lui semblait que malgré l'espèce de contrainte qui régnait entre elle et lui, sa présence n'était à charge qu'à son ami.

Il est vrai que M. de Lauréal dissimulait bien mal son impatience d'être écouté ou regardé lorsqu'il avait à se plaindre d'un refus ou à remercier d'une espérance.

Dans tous les combats difficiles on cherche à se faire un parti; Agenor pensa à mettre du sien madame d'Ermeuse, non pas en employant les moyens vulgaires qui réussissent près du commun des vieilles femmes : celle-là se serait moquée de lui, s'il avait eu la sottise de lui adresser de ces flatteries insultantes sur la conservation miraculeuse de sa beauté, sur le bonheur qu'on pourrait trouver encore à lui faire la cour, et cent fadaises de ce genre qu'on voit tous les jours accueillies par de vieilles femmes parées, qui font minauder leurs rides. L'esprit de madame d'Ermeuse ne se serait point laissé prendre

XXVI.

de générosité par trop héroïque pour les âmes légères, et loin d'avouer à madame d'Ermeuse le sentiment dont il croyait son ami attristé, il lui vint à l'idée de donner à cette tristesse une tout autre cause.

« C'était, dit-il, un état habituel pour Théophile, une mélancolie fondée sur un de ces malheurs que l'on ne confie à personne » ; il accompagna cette singulière confidence, de tout ce que la pitié la plus tendre peut inspirer d'éloges, de protestations d'amitié sur le compte d'un homme qu'on ne craint pas. Et lorsqu'il se fut bien convaincu de l'effet de sa confidence traîtresse, il en demanda le secret envers tout le monde, et particulièrement envers madame de Vardennes; c'était demander l'impossible; du moins il l'espérait.

XXVII.

J'abhorre l'amitié, je la fuis sans retour,
Et je vois à sa perfidie
Que l'ingrate est sœur de l'amour.

(Madame VALMORE, *Élégie*.)

OBSERVATION.

XXVII.

dater de ce jour, il se fit un changement
ırquable dans les manières de madame de
ıennes avec Théophile; sa froideur se chan-
en cordialité, sa contrainte en épanche-
s; elle établit entre elle et lui une sorte de
ırnité dont il s'affligeait et se félicitait à la
Souvent il se questionnait sur ce qui lui
it tant et si peu. Il ne pouvait l'expliquer

gne du caractère d'Agenor; nier les agrémens de Théophile, montrer ses qualités sous un jour défavorable, c'eût été plus mal encore: comment donc faire pour le perdre dans l'imagination d'une femme sans lui enlever l'estime et l'affection dues à son aimable caractère?

Ce moyen; Agenor le trouva.

Madame de Vardennes, au moment de son veuvage, s'était rapprochée de sa mère: madame d'Ermeuse l'accompagnait dans le monde, en attendant qu'elle lui choisît un autre mentor; car elle espérait bien jouer un jour avec ses petits-fils, et comptait sur les regrets qu'éprouvait madame de Vardennes de n'avoir point eu d'enfans de son mariage, pour lui en voir bientôt contracter un second.

Elle avait raison, ce regret pouvait seul déterminer sa fille à sacrifier son indépendance. Si l'on était long-temps jeune et jolie, pensait madame de Vardennes, si l'on pouvait conserver toute sa vie les soins tendres d'une mère, le sort d'une veuve serait le plus enviable; mais arriver seule à la fin de sa carrière sans savoir à qui dévouer ses affections, sa fortune; être livrée au tourment de choisir entre des héritiers avides ou des amis ingrats, c'est un sort misérable: oui, plus misérable que celui de la

mère pauvre qui travaille pour nourrir ses enfans, ou qui vit du fruit de leurs travaux.

L'esprit encore soumis à ces réflexions, lorsque madame de Vardennes se voyait entourée d'adorateurs, elle cherchait celui dont le caractère noble et l'esprit distingué devaient le mieux accomplir le bonheur d'une femme ; et elle revenait chaque jour moins décidée à faire un choix.

Rien n'échappe à l'œil de celui qui aime : Agenor ne tarda pas à s'apercevoir des combats que se livraient la sensibilité de madame de Vardennes et son amour pour la liberté; il pensa avec raison qu'un sentiment exclusif pourrait seul triompher de son incertitude, et qu'il fallait avant tout éloigner de chez elle l'essaim de papillons dont les couleurs variées et les bourdonnemens flatteurs la maintenaient dans un vague amusant.

Il parla au nom d'une jalousie frénétique, dont elle rit d'abord ; puis elle trouva que ces ridicules *dandy*, ces pédans frivoles, ne valaient pas la peine qu'ils causaient à leur rival, et sans l'autoriser à leur donner un congé compromettant, elle le laissa si adroitement mener la chose, qu'à force de désertions inaperçues, il aurait fini par se trouver en tête-à-tête avec

lui, confirmèrent tous ses doutes sur l'obligation qu'il avait à son ami.

Un sot s'en fût révolté ouvertement, aurait demandé vengeance bien haut, et n'aurait pas manqué de commettre cent extravagances pour se laver aux yeux du monde du plus malheureux des ridicules. Mais Théophile n'était pas homme à tomber dans ce tort; son esprit juste et fin fut aussitôt frappé des profits qu'on pouvait retirer de ce ridicule; il eût regretté d'avoir rien fait pour l'acquérir; mais, puisqu'il le devait à la générosité d'un ami, il l'accepta avec reconnaissance, sauf à réclamer plus tard.

A la faveur de cette sage condescendance, Théophile s'établit dans la maison d'Agenor comme un ami sans conséquence. Il vit avec plaisir la sécurité qu'il inspirait à madame de Lauréal, passer à toutes les jeunes prudes de sa société. Improvisait-on un bal au piano, les plus jolies se disputaient à qui danserait avec lui. A la promenade, la moins hardie venait prendre son bras. Aux petits jeux innocens, il était de toutes les pénitences où l'on s'embrasse; et les maris, loin d'en témoigner de l'humeur, en riaient de ce bon rire conjugal qui cause tant de plaisir aux amans.

La crainte de perdre les avantages de sa po-

sition l'empêchait souvent d'en profiter; il ne s'adressait guère qu'aux femmes aussi intéressées que lui à garder son secret; car il voulait surtout parvenir à la seule qu'il aimait. La moindre indiscrétion qui l'eût réhabilité l'aurait perdu sans retour. Amour, plaisir, vengeance, tout s'évanouissait avec son ridicule.

Que de raisons pour le choyer ! et qu'il trouvait de force contre les moqueries peu décentes de certaines personnes, dans l'abandon mystérieux du petit nombre de femmes qui tiennent à leur réputation ! Comme il suivait exactement la route qu'on lui avait tracée, qu'il se donnait bien tous les airs du grade qu'on lui avait conféré ! il n'en oublia qu'un seul, il ne parlait jamais de ses prétendues conquêtes. Cette omission dans les habitudes des héros du genre aurait suffi pour le trahir, s'il s'était trouvé dans les salons où il allait le plus souvent un observateur exercé. Mais madame de Lauréal, ne pouvant soupçonner cette double ruse, croyait Théophile l'homme le moins dangereux du monde : c'était l'important.

Dire comment il s'y prit pour la ramener du dédain, à la crainte ; de la pitié, à l'amour ; et tout cela pendant qu'Agenor était avec son général en inspection, ce serait trop difficile et

trop peu discret ; sans doute il fallut bien des soins pour se faire écouter, des tournures bien ingénieuses pour se faire comprendre, et toute la pureté d'un esprit supérieur pour traiter un sujet si délicat. Enfin, Théophile parvint à exciter l'indignation de madame de Lauréal contre la calomnie dont elle avait été dupe et peut-être victime. Mais s'il s'était donné beaucoup de peine pour arriver là, il s'en donna bien davantage pour l'empêcher de rien tenter, même sans danger de se compromettre, contre son cher ridicule.

« Songez, dit-il, à ce que je lui dois ! »

XXVIII.

C'est un serpent qui meurt de sa piqûre.

(Jules de Rességuier.)

OBSERVATION.

XXVIII.

ypocrite ne disait pas tout ce qu'il attendait
: de ce ridicule.
:l bonheur inouï pour une femme qui re-
les malins propos, l'examen critique de
duite, de pouvoir passer la plus grande
de son temps avec celui qu'elle aime,
ue mère, époux, rivaux, commères ou
ls aient l'idée d'en médire ! Chaque ma-

tin, on voyait caracoler auprès de la calèche de madame de Lauréal un beau cheval anglais, dompté avec adresse par un jeune cavalier qui s'éloignait modestement lorsqu'une troupe d'élégans venaient folâtrer près d'elle. On lui savait gré de cette condescendance, on la regardait comme l'action d'un homme qui se rend justice ; et Théophile, le cœur plein du souvenir de la veille et d'un espoir non moins enivrant, laissait la stérile vanité de ses rivaux s'apitoyer sur lui. Comme il riait tout bas de leurs agitasions ! de leurs rodomontades ! comme il était heureux du bonheur dont ces pauvres agréables se donnaient l'apparence !

Théophile n'avait pas à craindre de voir cesser une duperie soutenue par tant d'amour-propre ; mais la conscience d'Agenor l'inquiétait. Malgré la promesse de madame de Lauréal, il redoutait l'effet de ce mépris invincible qu'on éprouve ordinairement pour ceux qui nous ont menti, et bien que le mensonge d'Agenor fût l'œuvre de l'amour, madame de Lauréal s'obstinait à lui donner pour motif un calcul d'intérêt qui le rendait moins excusable ; elle n'y pouvait penser sans dégoût, et la haine est plus facile à dissimuler que ce sentiment répulsif.

On perd son indulgence en devenant coupa-

ble, et Théophile prévoyait avec terreur ce qu'un reproche indirect, une sentence générale, dits avec amertume, pouvaient jeter de soupçons dans l'esprit d'Agenor.

Un autre aurait pensé que la vengeance d'un semblable tour était si naturelle, que personne n'oserait la blâmer, et qu'il pouvait affronter hardiment la colère d'un ami qui avait si bien mérité la sienne. Mais Théophile, vrai disciple d'Épicure, aimait le plaisir pour le plaisir, la vengeance pour la vengeance, et non pour la vaine gloire de s'en vanter.

Il traça donc à madame de Lauréal le plan de conduite qu'elle aurait à suivre avec son mari; il lui indiqua plusieurs de ces petits prétextes dont les femmes savent faire de puissans motifs de refus. D'abord elle s'établit malade, non pas au point de s'emprisonner chez elle, mais assez pour autoriser une foule de caprices qui ne lui étaient pas habituels, et les soins journaliers d'un ami dont les assiduités n'avaient rien de suspect; des dépits simulés, le ressentiment des infidélités qu'Agenor devait avoir commises pendant son séjour à l'armée, suffiraient pendant quelque temps pour repousser les tendresses d'Agenor, et l'avenir amènerait sans doute l'occasion de prolonger son châtiment.

lui, confirmèrent tous ses doutes sur l'obligation qu'il avait à son ami.

Un sot s'en fût révolté ouvertement, aurait demandé vengeance bien haut, et n'aurait pas manqué de commettre cent extravagances pour se laver aux yeux du monde du plus malheureux des ridicules. Mais Théophile n'était pas homme à tomber dans ce tort; son esprit juste et fin fut aussitôt frappé des profits qu'on pouvait retirer de ce ridicule; il eût regretté d'avoir rien fait pour l'acquérir; mais, puisqu'il le devait à la générosité d'un ami, il l'accepta avec reconnaissance, sauf à réclamer plus tard.

A la faveur de cette sage condescendance, Théophile s'établit dans la maison d'Agenor comme un ami sans conséquence. Il vit avec plaisir la sécurité qu'il inspirait à madame de Lauréal, passer à toutes les jeunes prudes de sa société. Improvisait-on un bal au piano, les plus jolies se disputaient à qui danserait avec lui. A la promenade, la moins hardie venait prendre son bras. Aux petits jeux innocens, il était de toutes les pénitences où l'on s'embrasse; et les maris, loin d'en témoigner de l'humeur, en riaient de ce bon rire conjugal qui cause tant de plaisir aux amans.

La crainte de perdre les avantages de sa po-

maines, mais le souvenir des mêmes moyens employés par lui dans de certaines circonstances éveilla la jalousie d'Agenor. Il examina plus attentivement les habitués du salon de madame de Lauréal : ils étaient en petit nombre ; la coquetterie seule sait maintenir une cour ; la femme la plus aimable voit bientôt fuir la sienne, dès qu'une préférence secrète la préoccupe : personne n'aime à chanter dans les chœurs pour faire valoir et soutenir la voix du héros qui fredonne.

L'examen ne fut pas long, et n'amena aucun éclaircissement. Cependant le cœur, le caractère, les manières même, tout était changé dans madame de Lauréal ; une langueur enchanteresse avait remplacé sa vivacité ordinaire ; les plaisirs du monde l'ennuyaient ; de la musique intime, des lectures choisies, faites par Théophile, composaient tous les plaisirs de ses soirées. Quand sa santé lui permettait de sortir, elle allait au Théâtre Italien entendre l'air chanté par Rubini, et se faisait accompagner par Théophile, connaissant l'antipathie d'Agenor pour la musique italienne.

A la fin, importuné par une idée qu'il voulait chasser à tout prix, il se hasarda à dire quelques mots à madame d'Ermeuse sur la présence

trop peu discret ; sans doute il fallut bien des soins pour se faire écouter, des tournures bien ingénieuses pour se faire comprendre, et toute la pureté d'un esprit supérieur pour traiter un sujet si délicat. Enfin, Théophile parvint à exciter l'indignation de madame de Lauréal contre la calomnie dont elle avait été dupe et peut-être victime. Mais s'il s'était donné beaucoup de peine pour arriver là, il s'en donna bien davantage pour l'empêcher de rien tenter, même sans danger de se compromettre, contre son cher ridicule.

« Songez, dit-il, à ce que je lui dois ! »

XXVIII.

C'est un serpent qui meurt de sa piqûre.

(Jules de Rességuier.)

de Lauréal ; car, tout aimable qu'elle fût, il y tenait encore moins qu'à son ridicule.

Ah ! s'il nous était permis de raconter tout ce qu'il lui valut !



APHORISMES.

Ainsi préparé au retour de son mari, Théophile le vit arriver sans témoigner d'humeur. Ce jour-là, madame de Lauréal était retenue au lit par une indisposition grave, et une toux sèche faisait trembler pour sa poitrine. Agenor en parut inquiet, et voulut réclamer sans délai les secours de la médecine; mais madame de Lauréal déclara qu'elle avait pleine confiance en son médecin, et qu'elle ne lui ferait pas l'injure d'en appeler d'autres. Il fallut céder à sa volonté, et la livrer au repos, dont le docteur avait composé son unique ordonnance.

Ces bons docteurs! c'est surtout en pareille occurrence que leur tact est parfait, leur science admirable. Avec quel art bénévole ils savent interpréter la pâleur, l'oppression, qui suivent une nuit agitée! avec quelle autorité éclairée ils prescrivent la distraction qui permet les visites, la promenade qui permet les rendez-vous, et le séjour des eaux thermales qui permet tant de choses.

Le médecin de madame de Lauréal se contenta de prouver à son mari qu'elle était dans un état d'irritation que la moindre contrariété pouvait rendre funeste, et Agenor promit de se soumettre aveuglément au caprice de sa femme.

Cette manière d'être dura bien quelques se-

maines, mais le souvenir des mêmes moyens employés par lui dans de certaines circonstances éveilla la jalousie d'Agenor. Il examina plus attentivement les habitués du salon de madame de Lauréal : ils étaient en petit nombre ; la coquetterie seule sait maintenir une cour ; la femme la plus aimable voit bientôt fuir la sienne, dès qu'une préférence secrète la préoccupe : personne n'aime à chanter dans les chœurs pour faire valoir et soutenir la voix du héros qui fredonne.

L'examen ne fut pas long, et n'amena aucun éclaircissement. Cependant le cœur, le caractère, les manières même, tout était changé dans madame de Lauréal ; une langueur enchanteresse avait remplacé sa vivacité ordinaire ; les plaisirs du monde l'ennuyaient ; de la musique intime, des lectures choisies, faites par Théophile, composaient tous les plaisirs de ses soirées. Quand sa santé lui permettait de sortir, elle allait au Théâtre Italien entendre l'air chanté par Rubini, et se faisait accompagner par Théophile, connaissant l'antipathie d'Agenor pour la musique italienne.

A la fin, importuné par une idée qu'il voulait chasser à tout prix, il se hasarda à dire quelques mots à madame d'Ermeuse sur la présence

continuelle de Théophile auprès de sa femme, et sur l'effet qui en pouvait résulter dans le monde.

De grands éclats de rire accueillirent d'abord cette observation. « Vous plaisantez, s'écria madame d'Ermeuse quand son accès de gaîté lui permit de parler. Le monde! Et que voulez-vous qu'il dise d'une semblable intimité? N'en connaît-il pas l'innocence; et la réputation de ce pauvre Théophile n'est-elle pas établie de manière à déjouer tout projet de médisance?

— Mais si cette réputation n'était pas méritée; si.....

— Quelle supposition folle! Vous oubliez donc qui m'en a parlé le premier?

— Je n'oublie rien, Madame, reprit Agenor, rouge de honte et de colère... Mais il se peut... On a vu des exemples...

—Balivernes que tout cela, interrompit madame d'Ermeuse; je suis vieille, j'ai vu bien des calomnies, des mensonges accueillis dans le monde, mais je n'en ai pas vu durer assez longtemps pour détruire ou asseoir une réputation. C'est là seulement où le vrai triomphe; peut-être me citerez-vous une exception, mais elle prouvera la règle, et j'en suis fâchée pour ceux qui ont à se plaindre de leur réputation; car je n'ai

encore trouvé que cela de toujours vrai dans notre ère sociale. »

Après cette déclaration, Agenor reconnut l'impossibilité de détruire la croyance que lui-même avait établie. Il regretta d'avoir eu le tort de s'exposer ainsi à la dérision de sa belle-mère, et, certain de n'être pas mieux écouté de sa femme, il garda le silence.

La seule personne qui fût dans le secret de sa torture en jouissait paisiblement : c'était à chaque instant quelque combat visible à l'œil de Théophile, que se livraient l'orgueil humilié, la jalousie, la colère et la conscience d'Agenor; car il sentait qu'à la place de M. de Renange il se fût vengé comme lui, et l'on croit facilement au mal qu'on aurait voulu faire.

— Dieu me pardonne, disait le général G..., je crois qu'Agenor est jaloux de son ami; il ne sait donc pas l'histoire de la petite Marianne, de la jolie débutante qui s'est ennuyée de la pension que lui payait Théophile, uniquement pour se donner l'air de lui appartenir. S'il veut se tranquilliser à jamais, qu'il aille voir Mariette; elle est si furieuse d'avoir été traitée avec tant de dédain, qu'elle dit à ce sujet tout ce qui lui passe par la tête, et elle est fort amusante, je vous jure.

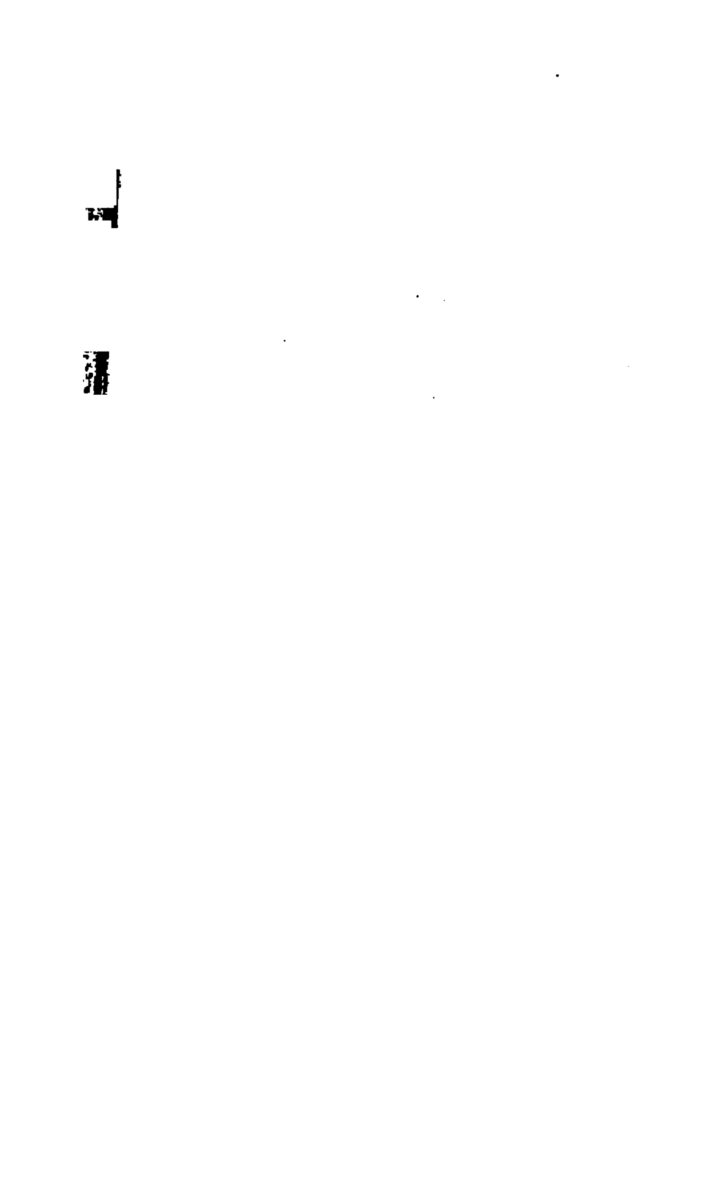
— Plus d'espoir ! pensa Agenor, en apprenant ce que faisait Théophile pour consolider le bruit qu'il avait répandu sur son compte ; plus d'espoir ! il a découvert le mensonge, il spécule dessus ; il me joue à son tour, il m'assassine, et je ne puis crier. Ah ! maudit soit le jour qui m'inspira cette infernale ruse ; maudit soit la honte qui me retient, qui m'empêche de lui demander raison de mon injure ! Mais il n'y perdra rien, je saurai bien trouver un prétexte pour l'éloigner de chez moi. Je l'insulterai, je le chasserai s'il le faut ; mais il ne jouira pas long-temps des avantages qu'il me doit, et dussé-je faire l'aveu de mon..... »

A cette pensée, les projets de vengeance d'Agenor s'évanouissaient ; il reculait devant l'humiliation d'avouer sa perfidie envers un ami, et peut-être plus encore devant l'idée si cruelle pour son amour-propre de se reconnaître assez peu de moyens de plaire, enfin assez peu d'avantages sur ses rivaux pour avoir recours contre eux au mensonge.

Théophile n'attendait pas moins de l'orgueil d'Agenor ; et quand il l'eut suffisamment éprouvé, quand il le vit prêt à succomber à sa rage concentrée, à lui ravir enfin sa réputation d'infirme, il s'éloigna insensiblement de madame

de Lauréal; car, tout aimable qu'elle fût, il y tenait encore moins qu'à son ridicule.

Ah! s'il nous était permis de raconter tout ce qu'il lui valut!





APHORISMES.

Et si le bruit du monde,
Comme un torrent qui gronde,
Vient mugir sous vos pas,
N'écoutez pas.

(Marie Nodier-Mennessier.)

APHORISMES.

Les grandes passions ne sont jamais ridicules, ussi conduisent-elles à la misère, au meurtre, la démence, au suicide.

La haine et l'envie, ces deux monstres acharnés au mérite, aux talens, s'apaisent à la seule ue d'un ridicule.

Voulez-vous paraître étrange? faites le bien à votre goût, n'imitez personne.

—

Quoi de plus heureux que deux amans qui s'admirent, qui s'adorent tout haut! eh bien, que sont-ils?....

—

Le ridicule est l'enseigne du talent, le cachet du génie : Pascal avait peur du diable.

Racine craignait Pradon.

Molière était jaloux.

La Fontaine faisait rire de lui par ses inconcevables distractions.

Boileau, par ses infortunes comiques.

L'auteur de *la Pucelle* communiait à Genève.

J.-J. Rousseau s'habillait en Arménien.

Crébillon travaillait entouré de corbeaux ; c'était, disait-il, sa cabale.

Le grand despote Frédéric faisait de la philanthropie épistolaire.

Goëthe était superstitieux ; madame de Staël, si admirable à lire, se faisait peindre.

L'empereur Napoléon, ce géant de notre siècle, le maître de tant de peuples, était l'esclave de sa tabatière, et dansait la monaco.

Enfin, l'abbé Delille se laissait battre par sa femme.

Nous ne parlerons pas des ridicules de nos grands hommes vivans, mais ils sont là pour servir de preuves à l'appui de notre système sur la vaste puissance du ridicule.

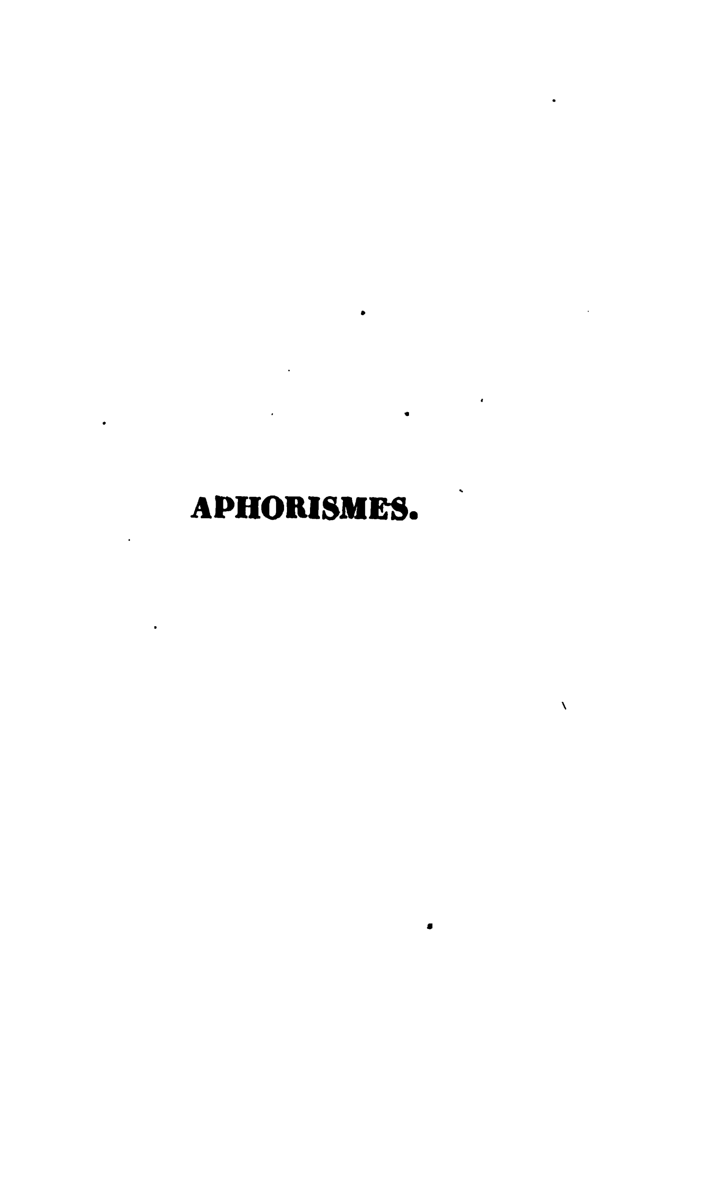
— Plus d'espoir ! pensa Agenor, en apprenant ce que faisait Théophile pour consolider le bruit qu'il avait répandu sur son compte ; plus d'espoir ! il a découvert le mensonge, il spécule dessus ; il me joue à son tour, il m'assassine, et je ne puis crier. Ah ! maudit soit le jour qui m'inspira cette infernale ruse ; maudit soit la honte qui me retient, qui m'empêche de lui demander raison de mon injure ! Mais il n'y perdra rien, je saurai bien trouver un prétexte pour l'éloigner de chez moi. Je l'insulterai, je le chasserai s'il le faut ; mais il ne jouira pas long-temps des avantages qu'il me doit, et dussé-je faire l'aveu de mon..... »

A cette pensée, les projets de vengeance d'Agenor s'évanouissaient ; il reculait devant l'humiliation d'avouer sa perfidie envers un ami, et peut-être plus encore devant l'idée si cruelle pour son amour-propre de se reconnaître assez peu de moyens de plaire, enfin assez peu d'avantages sur ses rivaux pour avoir recours contre eux au mensonge.

Théophile n'attendait pas moins de l'orgueil d'Agenor ; et quand il l'eut suffisamment éprouvé, quand il le vit prêt à succomber à sa rage concentrée, à lui ravir enfin sa réputation d'infirme, il s'éloigna insensiblement de madame

de Lauréal ; car, tout aimable qu'elle fût, il y tenait encore moins qu'à son ridicule.

Ah ! s'il nous était permis de raconter tout ce qu'il lui valut !



APHORISMES.



Et si le bruit du monde,
Comme un torrent qui gronde,
Vient mugir sous vos pas,
N'écoutez pas.

(Marie Nodier-Mennessier.)

APHORISMES.

Les grandes passions ne sont jamais ridicules, aussi conduisent-elles à la misère, au meurtre, à la démence, au suicide.

—

La haine et l'envie, ces deux monstres acharnés au mérite, aux talens, s'apaisent à la seule vue d'un ridicule.

Voulez-vous paraître étrange? faites le bien à votre goût, n'imitez personne.

—

Quoi de plus heureux que deux amans qui s'admirent, qui s'adorent tout haut! eh bien, que sont-ils?....

—

Le ridicule est l'enseigne du talent, le cachet du génie : Pascal avait peur du diable.

Racine craignait Pradon.

Molière était jaloux.

La Fontaine faisait rire de lui par ses inconcevables distractions.

Boileau, par ses infortunes comiques.

L'auteur de *la Pucelle* communiait à Genève.

J.-J. Rousseau s'habillait en Arménien.

Crébillon travaillait entouré de corbeaux ; c'était, disait-il, sa cabale.

Le grand despote Frédéric faisait de la philanthropie épistolaire.

Goëthe était superstitieux ; madame de Staël, si admirable à lire, se faisait peindre.

L'empereur Napoléon, ce géant de notre siècle, le maître de tant de peuples, était l'esclave de sa tabatière, et dansait la monaco.

Enfin, l'abbé Delille se laissait battre par sa femme.

Nous ne parlerons pas des ridicules de nos grands hommes vivans, mais ils sont là pour servir de preuves à l'appui de notre système sur la vaste puissance du ridicule.

OBSERVATIONS

GÉNÉRALES.

Et j'ai dit : Mêlons-nous au grand troupeau q
Ruminant sa pâture, et sur sa tête basse
Porte son joug en paix, stupide et résigné.

(Émile Deschamps, *Vers à madame R.*

OBSERVATIONS

GÉNÉRALES.

Des Gens et des Choses

QUI ONT TOUJOURS L'AVANTAGE D'ÊTRE RIDICULES.

Un grand succès pour de petits vers.

L'incrédulité d'un ignorant.

—

Les réponses d'un sourd.

—

Les bravos d'un dormeur.

—

Les regrets d'un mari.

—

Les fatuités conjugales.

—

Les promesses exagérées.

—

La galanterie d'un médecin.

—

Les ressemblances d'enfant à leur père.

—

Une petite fille coiffée avec une guirlande de roses.

—

Un petit garçon en redingote à la propriétaire.

—

Une jeune fille avec une toque et des plumes.

—

De petits diamans.

—

De gros bijoux d'or.

—

Des fleurs naturelles dans de faux cheveux.

—

Le luxe des parvenus.

—

Une livrée de fantaisie.

—

Un chasseur derrière la voiture d'une femme.

—

Une femme bien faite habillée en homme.

—

L'homme à la mode.

—

La femme qui n'y est plus.

—

Un amour malheureux à cinquante ans.

—

La fête donnée pour la convalescence d'un parent dont on hérite.

—

L'oraison funèbre d'un intrigant.

—

L'épitaphe servant d'annonce.

—

Les grands airs d'un petit châtelain.

—

La philanthropie d'un spéculateur.

—

La misanthropie d'un auteur passé de mode.

—

La fausse franchise d'un marin.

—

regards prémédités.

—

L'importance d'un coiffeur.

—

Le ton tranchant d'un jeune homme.

—

La colère d'un bègue.

—

Les projets d'un vieillard.

—

La faconde d'un avocat.

—

Le sommeil d'un juge.

—

Les superstitions d'un joueur.

—

La gaîté d'un gagnant.

—

Les coquetteries d'une jeune nourrice.

—

Les rigueurs d'une danseuse.

—

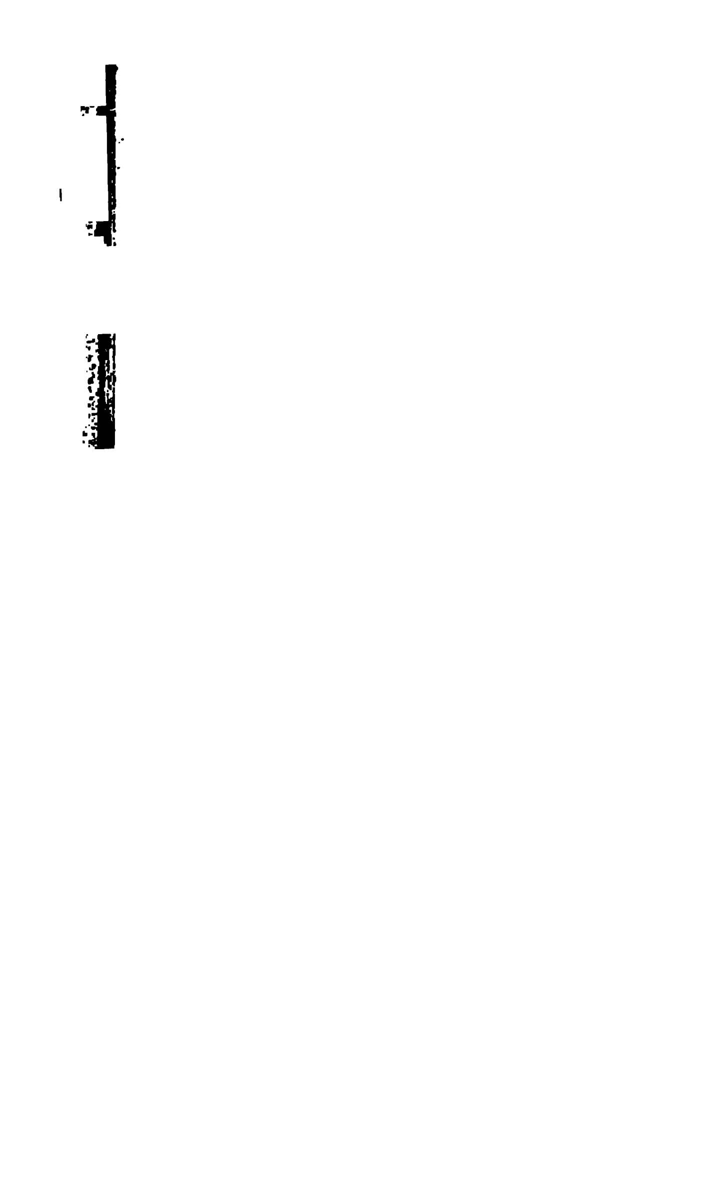
Les caresses d'un vieux mari.

—

La conversation d'un maître d'armes.

—

Les roulades d'une voix lourde.



OBSERVATIONS

GÉNÉRALES.

—

La pochette d'un maître à danser.

—

Une femme qui joue du violon.

—

Un fou guéri.

—

Le consolateur d'un auteur tombé.

—

Le conteur mal écouté.

—

Les empressés.

—

La réparation d'une bévue.

—

Un bon mot redemandé.

—

Une surprise qu'on attend.

—

Un verrou mal fermé.

—

Le cinquième d'une partie carrée.

—

Une vieille nouvelle.

—

Une assemblée sans orateur.

—

Un ministère sans majorité.

—

Le premier numéro d'un journal vendu de la veille.

—

Un grenadier de la garde nationale en cabriolet découvert.

—

Un air bouffe chanté par une grosse *basse-taille* qui a peur.

—

Quatre femmes dans la même loge.

—

Le déjeûner d'un duel.

—

Les sermens d'un dentiste.

—

Un berret à plumes dans un fiacre.

—

Des bas blancs crottés.

—

Une perruque rousse.

—

Un chapeau âgé de deux ans.

—

Un gros homme en tilbury.

—

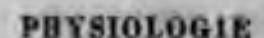
Une grosse femme en camisole.

—

Un chien malade dans une couverture.

—

Une vieille fille.



—

...ari jaloux.

—

Un mari complaisant.

—

Un galant commis voyageur.

—

Un cavalier qui va tomber.

—

Un oncle en colère qui éternue.

—

Un tableau de famille.

—

Un dîner sur l'herbe.

—

Une partie d'ânes.

—

Un homme auquel on fait la barbe.

—

Un joufflu qui joue de la flûte.

—

Un grand garçon qui apprend à danser.

—

Une jeune personne qui mange trop.

—

Deux Anglaises chez un pâtissier.

—

Des visiteurs qui se trompent d'étage.

—

Un notaire qui chante.

—

Un savant qui danse.

—

Un bouffon malade.

—

Un auteur qui s'humilie.

—

De faux mollets.

—

Un bas troué.

—

Une femme qui danse trop bien.

—

L'esprit dans les jeux innocens.

—

Les airs protecteurs.

—

Une petite colère.

—

Une grosse joie.

—

Une préférence trop visible.

—

Le récit des campagnes d'un garde national.

—

Les bâillemens ravalés.

—

Les propos lestes d'un curé.

—

Le cocher d'un corbillard.

—

Un homme en corset.

—

Un élégant qui met du rouge.

—

Des cheveux teints.

—

Toutes les confidences corporelles.

—

Un mari trop grand.

—

Un mari mouche.

—

Un homme réputé connaisseur en quoi que ce soit.

—

Les airs dédaigneux des grandes demoiselles qui brûlent de se marier.

—

Les gens du monde à une fête de village.

—

La figure que fait un millionnaire au milieu d'artistes qui racontent leurs ruses pour tromper la misère.

—

Les premiers mots d'un héros de salon attendu avec impatience.

—

Les fausses indiscrétions d'un fat.

—

L'embarras d'une liaison.

—

Un baptême.

—

Toutes les reconnaissances.

—

Un sermon sur la moquerie.

—

Une partie de billard entre deux rivaux en amour.

—

Les phrases d'une femme de trente ans sur son vieil âge.

—

Les questions des gens qui craignent qu'on ne leur en fasse.

—

Les plaintes d'insomnie des gens qui dorment partout.

—

Les chuchotemens des jeunes femmes entre elles.

—

Les conversations sur l'adultère.

—

La contenance des maris quand on parle de la PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

—

Les élégies de salon sur la légèreté des hommes.

—

Les premières phrases d'un premier tête-à-tête.

—

La prétention des femmes sans talens à passer pour la *modeste violette*.

—

Les sentences sur le danger de l'esprit.

—

Les oublis d'un menteur.

—

L'affectation des femmes à médire de leur amant.

—

L'admiration d'un envieux.

—

Les sourires d'un distrait.

—

La marche d'un danseur.

—

Le mémoire d'un tailleur.

—

La pièce d'eau d'un marchand de vin.

—

Le grand pont chinois d'un petit jardin anglais.

—

Un déménagement.

—

Le départ d'une diligence bien pleine.

—

Une casquette.

—

Une longue prise de tabac.

—

U r surpris avec des besicles.

—

Une visite de cérémonie

Une niche n

—

Un mensonge qui n mpe personne.

—

Les discours des hommes sur la coquetterie des femmes, et la connaissance parfaite qu'ils ont de ces *charmantes créatures*.

—

Les complimens exagérés des femmes qui se détestent.

—

Le flatteur d'un millionnaire.

—

Le premier et le dernier bonnet d'une mode.

—

Les noms mythologiques des enfans chrétiens.

—

Les airs sensibles d'une grosse ménagère.

—

Les pensées détachées d'une femme misanthrope.

—

La tristesse des gros mangeurs.

—

Le conseil de discipline d'une garde bourgeoise.

—

Un chagrin bavard.

—

Un deuil trop élégant.

—

Une conversation qui se meurt.

—

L'entrée d'un ministre dans un bal.

—

Une femme laide qui s'évanouit.

—

Un plaisant susceptible.

—

Le premier arrivé à un rendez-vous.

—

Un fanfaron devant le danger.

—

Les présens d'un avare.

—

La noce d'une veuve.

—

La lecture d'une tragédie.

—

Une consultation de médecins.

—

Une réception académique.

—

Et plus que tout cela l'auteur de cet ouvrage.

FIN.

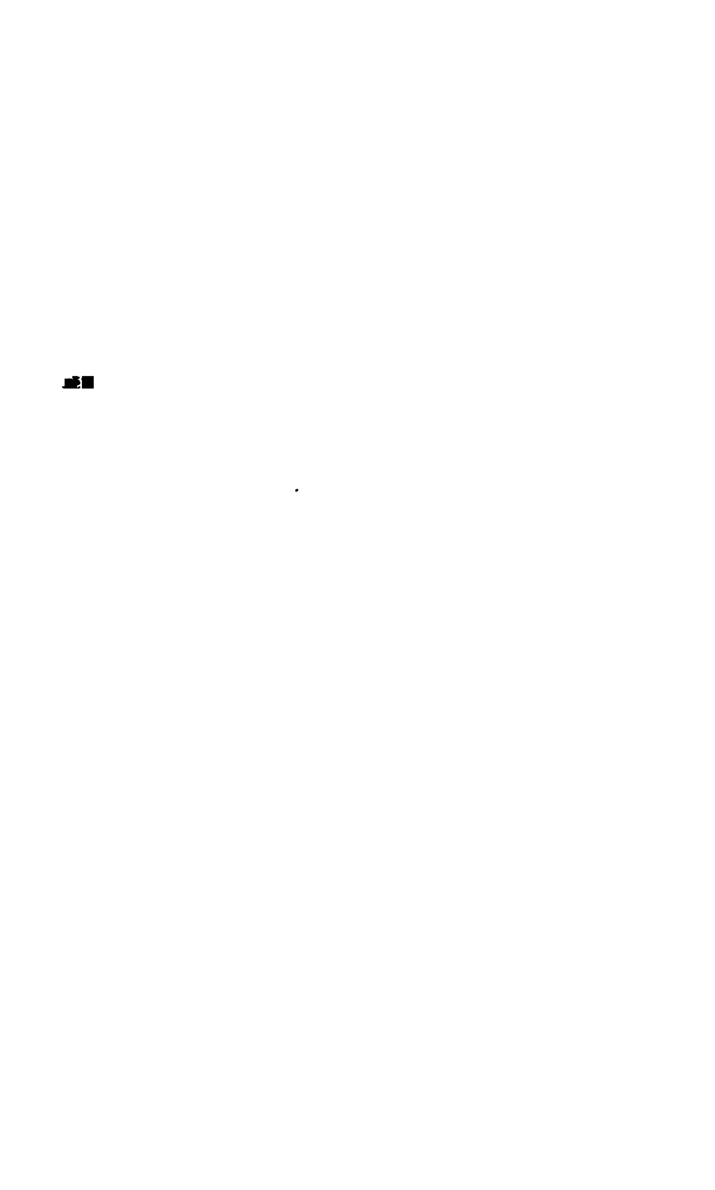


TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE

J. P. MELINE.

VALENTINE, par *G. Sand.* 2 vol. in-18.

INDIANA, par le même. 2 vol. in-18.

RÉSIGNÉE, par *Gustave Drouineau.* 2 vol. in-18.

CONTES NOUVEAUX, par *Jules Janin.* 2 vol. in-18.

LES ÉCORCHEURS, ou l'Usurpation et la Peste, fragmens historiques de 1418, par M. le *vicomte d'Arlincourt.* 2. vol. in-18.

NATALIE, par Madame D***, publié par *N. A. de Salvandy.* 1 vol. in-18.

LE LIVRE DES CONTEURS, par Ancelot, Eugène Sue, De Balzac, Saintine, Janin, Michel Raymond, Jal, etc. 3 à 4 vol. in-18.

SALMIGONDIS, Contes de toutes les couleurs. 4 vol. in-18.

MÉMOIRES D'UN CADET DE FAMILLE, par *Trelawney*, ami et compagnon de Lord Byron, traduit de l'anglais par *Floran*. 3 vol. in-18.

LUCRÈCE BORGIA, drame, par *Victor Hugo*. In-18.

CHANSONS NOUVELLES ET DERNIÈRES DE BÉRANGER, un volume in-32, formant le tome IV de ses œuvres, ou séparément.

SOUS PRESSE :

LES CONTES DE L'ATELIER, pour faire suite à *Daniel le Lapidaire*, par *Michel Masson* (*Michel Raymond*). 2 vol. in-18.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE, pour faire suite au *Lit de Camp*, par l'auteur *Della Prima Donna et le Garçon Boucher*. 2 vol. in-18.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX, par *Raymond Brucker* (*Michel Raymond*). 2 vol. in-18.

UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL, par *Alfred de Musset*. 1 vol. in-18.

SAMUEL, par *Paul de Musset*. 1 vol. in-18.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT :

LELIA, par *G. Sand.* 2 vol. in-18.

LE MOUSSE, par *Romieu.* 1 vol. in-18.

LE NOUVEAU CONTRAT SOCIAL, par *N. A. de Salvandy.* 1 vol. in-18.

HISTOIRE DE POLOGNE, par *N. A. de Salvandy.*

CHANSONS DE BÉRANGER, 4e, 5e et 6e livraisons, composées de ses chansons nouvelles et dernières, formant le complément du 5e volume de la belle édition grand in-18. 1 vol. orné de culs-de-lampes, par Thompson.

Les mêmes livraisons, ornées de sept vignettes gravées sur acier.




3 2044 020 504 48